

V. Stevanovitch

**Médecins
devenez
Guérisseurs**

COLLECTION BOUTEILLE A LA MER



*Médecins
devenez
Guérisseurs*



*Comédie en 9 actes
de V. Stevanovitch*



«Best Seller»





Médecins

devenez

Guérisseurs



Une Comédie en 3 actes
de ~~Stevanovich~~ DEMON-DUBLET

« Best Seller »

TABLE DES MATIERES

ACTE PREMIER:	L'amour	7
Entracte		20
ACTE II:	La civilisation	21
Entracte		49
ACTE III:	Le Maître	51
Entracte		72
ACTE IV:	Les perceptions extrasensorielles	73
Petit divertissement		90
ACTE V:	La volonté	93
Entracte		117
ACTE VI:	La réalité humaine	119
Entracte		141
ACTE VII:	Le guérisseur	143
Entracte		175
ACTE VIII:	La science	177
ACTE DERNIER:	L'homme nouveau	203



Acte Premier

Je ne suis pas un guérisseur. Je ne veux pas l'être.

Pourtant il m'est arrivé de soigner de nombreux amis. J'ai essayé de les aider, de soulager leurs douleurs. Parfois il m'est arrivé d'y réussir. Il m'est arrivé aussi de réussir des guérisons spectaculaires. Certains de mes amis disent miraculeuses. Pas moi. Comment pourrais-je considérer comme un miracle ce que j'ai voulu de toutes mes forces, ce pourquoi j'ai fait tous les efforts dont j'étais capable ? Ce sont des guérisons auxquelles la médecine officielle, après avoir tout tenté et tout raté, donne régulièrement un nom. En médecine ce nom est un titre de noblesse. Le plus beau et le plus digne. Ce nom est: *guérison spontanée*.

Je ne suis pas un guérisseur. Mes amis prétendent que j'ai le don de guérir. Certains parlent de pouvoir. Moi j'en ris. Je sais très bien que je n'ai pas plus de pouvoir que le premier venu. Mon seul pouvoir c'est ma volonté qui m'a permis parfois de réussir en persévérant là où d'autres avaient abandonné trop vite.

Je suis convaincu que la médecine doit être pratiquée par les médecins. Je suis lucide et capable de sonder le gouffre de mon ignorance. Je crois que je suis capable aussi de voir et de dire ce que d'autres pressentent vaguement: il manque quelque chose à la médecine d'aujourd'hui, il manque quelque chose d'essentiel à nos médecins.

C'est pour eux que j'écris ce livre. Mais je ne me fais aucune illusion. Je sais que ce n'est pas eux qui le liront. C'est quand même à eux que je m'adresse:

– Médecins, mes confrères..... Oh pardon!

J'oubliais que vous ne voulez pas de moi pour confrère. Je recommence:

– Médecins, mes frères.....

Je voudrais vous parler comme le ferait un malade. Je voudrais vous dire ce que chacun de vos malades souhaite. Ce que chacun vous dirait s'il avait les moyens de s'exprimer. S'il en avait le temps et l'occasion. S'il l'osait.

Il vous dirait: "Docteur, je voudrais que vous ne soyez pas un docteur en médecine mais un homme-médecin. Non pas un savant, mais un guérisseur. Docteur! Je voudrais qu'entre vos mains mon corps retrouve la clé des guérisons spontanées. Je voudrais que vous m'inspiriez confiance non pas par vos titres et vos diplômes mais en étant vous-même en parfaite santé, débordant de vitalité, respirant la joie de vivre, rayonnant de bienveillance. Je voudrais que votre seule présence me fasse du bien. Je voudrais me sentir mieux dès que vous êtes là. Je voudrais que votre main sur mon corps m'apporte la chaleur dont j'ai besoin. Cette chose irremplaçable, cette chose qu'aucun appareil ne peut donner. La chaleur humaine. La bienveillance humaine. L'amour humain. Docteur, la radioscopie n'est pas humaine, le contact des électrodes n'est pas humain. Je ne suis pas un objet. Je ne suis pas une machine en panne. Je suis un être humain qui a besoin de trouver en face de soi un autre être humain. Humain. Humain, humain..."

* * *

J'ai 61 ans. J'ai l'avantage que donne le nombre des années. Cet avantage, c'est le recul qui permet de voir ce qui était caché autrefois par l'importance des détails de la vision trop proche. Le recul qui permet de ne plus voir que des faits là où autrefois on ne voyait

que des causes de désespoir. De retrouver aussi la juste mesure des choses qui, vues de trop près, paraissaient grandes et primordiales.

C'est l'âge où les souvenirs sont épurés, les connaissances maintes fois vérifiées, l'essentiel débarrassé de tous les superflus. C'est l'âge ou jamais où on a quelque chose à dire.

Je croyais que, pour moi, ce serait jamais. Et ç'aurait vraiment été jamais si je n'avais pas quelques élèves qui m'ont donné leur confiance sans que j'aie encore pu leur donner ce qui l'aurait méritée. Alors j'essaie de leur laisser quelque chose, de peur de ne pas avoir le temps de leur transmettre l'essentiel.

Quant aux autres, au public, je ne me fais aucune illusion. L'homme d'aujourd'hui est un téléspectateur, grignoteur de chips. Il porte aussi des jugements: c'est chouette; c'est pas mal... et surtout et le plus souvent il dit... Bof.

Médecins, si vous êtes à la recherche de renseignements exacts, de révélations ou de vérités, qu'elles soient scientifiques ou philosophiques, alors refermez vite ce livre. Vous n'y trouverez rien de tel. En l'écrivant ma seule intention est de vous introduire dans un domaine délaissé par la science. Et surtout de vous inciter à chercher par vous-mêmes afin d'évincer les usurpateurs et les charlatans, et d'occuper la place qui est la vôtre. Celle du médecin-guérisseur. De l'homme qui a la science et le savoir mais aussi qui connaît l'art de guérir et qui en a le pouvoir.

* * *

Par où commencer? Les facteurs de vie et de santé sont nombreux et nous allons les étudier un à un. Il nous faut choisir un ordre pour le faire. Ordre alphabétique? Ordre d'importance? Pour une fois le choix est facile: les deux ordres coïncident comme par hasard.

Commençons donc par la lettre "A". Le premier facteur de toute vie, la condition première de la santé c'est, vous l'avez deviné, c'est l'Alimentation? Oh non! Ce n'est pas l'alimentation. C'est l'Amour. C'est le facteur sans lequel la vie ne serait qu'un processus chimique. C'est ce qui fait que l'esprit n'est pas une machine à produire des équations et des syllogismes. Ne vous attendez donc pas à ce que je consacre un chapitre de mon livre à l'amour. Un chapitre ne suffirait pas. C'est tout le livre que je lui consacre.

Nous voulons parler de la santé, autrement dit de la vie. Comment pourrions-nous le faire sans parler de l'amour? Être médecin ou être guérisseur, dans les deux cas c'est être quelqu'un qui se consacre aux autres. Comment pourrait-il le faire sans amour?

Oh, je sais, on croit souvent que c'est pour de l'argent, ou par obligation professionnelle, ou par devoir, ou pour l'honneur. Ce n'est qu'une apparence. Il y a une réalité profonde au-delà des apparences, au-delà de ce que la conscience peut détecter. Dans cette réalité là, la vie est solidaire de la vie, la vie aime la vie. C'est là que se trouve la source de l'amour. C'est dans cette couche de la réalité aussi que la vie prend sa source. Au départ c'est un seul et même jaillissement.

Essayons de comprendre. On peut dire, en simplifiant à l'extrême, que l'homme prend connaissance de la réalité grâce à son système de perception et de

cognition. Mais l'homme est lui-même une réalité. Qu'en est-il de la connaissance qu'il en a?

La réalité humaine se présente à la connaissance sous divers aspects. C'est d'abord sous l'aspect d'une description. C'est la réalité verbale, la réalité proprement humaine et peut-être même exclusivement humaine. L'homme est capable de prendre connaissance des choses et des événements sans le secours de ses cinq sens et aussi de transmettre à autrui cette connaissance grâce au langage. C'est ainsi qu'il crée une réalité verbale. Dans cette réalité, il est lui-même ce qu'est le langage dont il se sert pour se présenter et pour communiquer avec les autres. Il est évident que la vie ne prend pas sa source dans cette réalité-là.

La réalité humaine se présente aussi sous un autre aspect. C'est celui du corps. Le corps a certaines particularités par lesquelles on distingue un être humain de tous les autres êtres. Le corps se comporte comme une unité fermée, une unité de vie. Le corps est vivant mais il n'est pas la source de vie. A l'intérieur du corps, la réalité humaine se présente sous un autre aspect encore. Cet aspect est celui d'une intense et incessante activité. C'est le travail des organes, c'est un fonctionnement. Il est le fait de la vie. Il n'en est pas la source.

Nous avons pénétré dans les tréfonds de la réalité humaine en traversant successivement trois couches de cette réalité. Pénétrons dans la quatrième. Nous savons que l'homme est constitué de plus de 80% de liquide. La science nous dit que c'est le milieu indispensable à la vie. Soit. C'est le milieu, mais ce n'est toujours pas la vie.

Pour atteindre la source de la vie il nous faut faire encore un pas dans les profondeurs de la réalité humaine. Il nous faut pénétrer dans la cinquième couche de la réalité. C'est la réalité de la force vitale. C'est la réalité de cette force qui agit, qui est à l'œuvre depuis la fécondation jusqu'à la mort. C'est elle qui construit le corps, qui le renouvelle, le répare et l'entretient. C'est elle qui le défend contre la mort.

L'action de cette force n'est pas réductible à un processus chimique ou physique ou mécanique. Essayez donc de faire une injection de Tripiscorinopondiline ou de lipocreptolicine dextrale dans un cadavre. Ou de lui faire des massages ou des électro-chocs ou des shiatsus. Sans la force vitale il n'y aura aucune réaction. Elle est irremplaçable. Toute intervention thérapeutique ne fait qu'aider, stimuler ou orienter cette force. Le travail thérapeutique, c'est elle qui le fait. Cette force, c'est la vie même. A la source, elle se confond avec l'amour.

Les histoires d'argent, d'obligations, de devoir, d'honneur ne sont qu'une apparence extérieure. Ce n'est qu'un revêtement bien mince, mais, hélas, suffisant pour nous cacher la réalité de l'amour et de la vie.

* * *

Vous êtes médecins. Vous avez donc choisi de consacrer votre vie aux autres. De les soigner. De vous occuper d'eux. Mais qu'est ce que ça veut dire: "s'occuper des autres"?

Si nous devons nous occuper des autres, c'est que les autres ont besoin qu'on s'occupe d'eux. Mais qu'est-ce qu'un autre? C'est d'abord quelqu'un qui parle, qui parle, qui parle, qui parle, qui parle. C'est quelqu'un qui parle beaucoup. C'est ensuite quelqu'un qui respire, qui mange, qui boit, qui dort, qui se réveille. C'est quelqu'un qui a deux bras et deux jambes, une tête et un corps et cinq sens. En un mot, c'est moi.

Mais oui! Toute cette description s'applique très exactement à moi-même. L'autre c'est un moi. Ce qui nous distingue c'est l'impression que moi, j'ai mon moi à moi et que lui a son moi à lui. S'occuper d'un autre c'est donc s'occuper d'un moi qui n'est pas mon moi à moi.

Que de moi, que de moi! C'est que tout le problème est là: nous sommes tous des moi. Si chaque moi a besoin qu'on s'en occupe et que moi je dois m'occuper des moi des autres, qui va s'occuper de mon moi à moi ? Quelqu'un d'autre? C'est bien compliqué tout ça! Ça m'a tout l'air d'un imbroglio inextricable. Ne serait-ce pas infiniment plus simple si chacun s'occupait de son moi à soi?

Bien sûr, bien sûr, mais quand ça ne va pas, quand l'autre ne s'en sort pas tout seul, quand il a besoin d'aide. Qu'est ce qui ne va pas exactement? Voyons ça d'un peu plus près. Voyons qu'est-ce qu'il y a exactement derrière ces mots dont on se sert si facilement sans jamais se poser de questions à leur sujet.

Aider les autres. Bien. De quoi souffrent-ils en réalité? Il souffrent de leur corps. C'est ça la vérité qu'on dissimule derrière des mots enjoliveurs tels que: souffrance morale, angoisse existentielle,

chagrin, nostalgie, peine, tristesse, mélancolie. Ce sont des mots qu'on devrait lire en clé de corps, comme on lit des notes de musique en clé de Fa. Comme en musique ça donnerait des notes basses. Bien basses! Ça donnerait: obésité, alcoolisme, tabagisme, raideurs, tensions, constipation, diarrhées, ulcères, rhumatismes.

Il devient évident alors qu'on ne peut pas faire grand-chose pour aider les autres. Qu'ils doivent s'aider eux-mêmes. Arrêter de boire, arrêter de fumer, arrêter de s'empiffrer, arrêter de courir après des chimères, arrêter d'accumuler des biens dont on n'a nul besoin, arrêter de revendiquer, arrêter, arrêter, arrêter tout. S'occuper soi-même de sa santé. Rien n'est plus important et c'est une occupation full-time. Il suffit encore d'y trouver du plaisir pour que la vie soit paradisiaque. Et le plaisir on le trouve facilement quand on retrouve la santé. Quand on retrouve la vie, quand on l'empoigne à pleines mains, quand on l'aspire à pleins poumons, quand on la vit à plein corps. Vous avez compris ce que je veux dire: quand on retrouve l'amour.

Comment ça l'amour? Mais tout simplement! Comme le courant électrique passe lorsque les fils sont libérés de leurs isolants, l'amour est un courant qui passe naturellement entre les humains lorsqu'ils sont dénudés de leur orgueil, de leurs ambitions, du besoin d'accaparer, d'accumuler, de conserver, de revendiquer. Ce sont là des isolants contre l'amour. Ils fondent quand on a retrouvé la vie. Ils fondent et le courant passe. L'amour éclaire la vie. Comme un phare, il éclaire plus fort les plus proches et comme un phare dans la nuit on le voit de très loin, même si on n'en est pas éclairé. Il suffit de s'approcher.

Il n'y a qu'une façon d'aider les autres: c'est être le phare qui les éclaire d'amour mais aussi qui les guide. Et surtout être l'exemple de bonheur, de santé, de joie. Rien ne sert de parler. Il faut montrer.

C'est à vous que je m'adresse, médecins. Montrez-nous, donnez-nous l'exemple. Soyez une caste privilégiée, non pas par l'argent et les honneurs mais par le bien-être et la santé dont vous devriez être les apôtres et les exhibeurs. Soyez des hommes auxquels on voudrait ressembler, auxquels on voudrait s'identifier. Soyez forts et puissants, mais puissants de vie.

La santé, c'est votre métier, vous en avez le secret. Je voudrais que ça se voie. Je voudrais qu'on vous distingue dans la foule comme on distingue une Ferrari dans un embouteillage. Je voudrais qu'on vous reconnaisse dans la rue à votre allure, qu'on se retourne sur votre passage, qu'on dise: "Voici un médecin qui passe. Il a un corps splendide, il rayonne de santé et de bien-être. C'est un homme qui sait. Il a le secret de la vie heureuse."

* * *

La vie se déroule à l'intérieur. Son espace est étroitement limité et sévèrement protégé. La menace, le danger, la destruction aussi bien que l'approvisionnement, l'aide et le partenaire pour l'accouplement viennent de l'extérieur. Il n'est pas difficile de comprendre l'importance vitale de la première couche de la réalité. Son importance est vitale en effet. Elle est vitale mais ce n'est pas la vie.

S'y maintenir par tous les moyens, ce n'est pas vivre. C'est le contraire. C'est ignorer la vie. C'est fuir l'espace où elle se déroule vraiment.

La vie c'est la présence consciente dans un *corps*. C'est la jouissance à chaque instant de ce qui peut nous arriver de plus extraordinaire, de plus merveilleux: vivre. Vivre, ce qui veut dire fonctionner. Pas comme une stupide machine, mais comme fonctionne un créateur. Comme un artiste qui, en même temps, subit et réalise son œuvre. Vouloir sa vie. En être l'auteur et le lecteur. C'est ça vivre.

"J'aime la vie, moi! Je bois, je fume, je me drogue. J'aime la vie!" Ça ne s'invente pas! On me l'a dit avec une totale conviction. Rien ne pouvait mieux définir l'égarement de l'homme contemporain.

Aimer la vie c'est s'aimer soi-même. C'est aimer son corps. C'est aimer chaque battement de son cœur, sa vésicule biliaire, le fonctionnement de ses intestins. C'est aimer chaque pensée qui traverse l'esprit. Même la plus loufoque. Car la plus loufoque et la plus géniale ont la même valeur inestimable. Elles ont la même signification. La seule qui compte vraiment. Cette signification à côté de laquelle toutes les autres ont l'air ridicule.

La pensée est le signe de vie. Elle signifie que la vie humaine est là. Ce qu'on peut lui attribuer comme autres significations n'a pas la moindre importance. S'accrocher aux mots c'est perdre l'essentiel. Or, l'essentiel se passe en profondeur. Là où il n'y a plus de mots. La vie humaine se déroule dans les sept couches de la réalité. Le moindre geste de la vie quotidienne en embrasse cinq. Rester à la surface de la réalité, traduire tout en mots, c'est se raconter sa propre vie au lieu de la vivre.

L'âme est une substance pensante. Il n'y a pas de pensée sans mots. Ce qui n'est pas formulé n'est pas encore de la pensée. Penser c'est donc remuer des mots. Parler, parler, parler, parler, parler. L'âme, la substance pensante, c'est ce qui parle. C'est le bla-bla-bla. Faites donc un essai. Enregistrez au magnétophone pendant un jour ou deux toutes vos conversations. Réécoutez-les avec une attitude critique impartiale. Quel nom vous vient à l'esprit dès que vous voulez en donner un à ce que vous venez d'écouter? C'est du bla-bla-bla. Et c'est donc ça l'âme? Et c'est donc ça qu'on voudrait immortel?

Je vous choque. Je vous indigne. Vous dites que, au fond de moi-même, je sais très bien que l'âme ce n'est pas ça, qu'il y a autre chose. Oui. Au fond de moi-même je sais qu'il y a autre chose, mais c'est vous qui refusez de le voir. Cette autre chose qui n'a pas besoin de mots, c'est la vie. La vie précieuse, unique, irremplaçable, fragile, précaire, et nullement éternelle.

S'accrocher aux mots c'est passer à côté de la vie. Vous prétendez qu'il n'y a pas que du bla-bla-bla, qu'avec des mots on peut dire des choses essentielles et que, au fond, le rôle des mots c'est cela. Alors allez-y, dites-moi donc une chose essentielle! "Dieu est grand. L'âme est immortelle." Et plouf! On retombe dedans. Non.

L'essentiel dont on peut parler avec des mots c'est l'amour. Cependant, le vocabulaire est singulièrement restreint. Pour dire l'amour il n'y a que trois mots. Mais ils suffisent. Ces trois mots d'amour traversent toutes les couches de la conscience pour aller toucher le fond de l'être et le faire vibrer de bonheur. Un mot de plus est un mot de trop. Mais parler d'amour avec

ses yeux, avec son corps, c'est dire des poèmes
qu'aucun poète ne dira jamais avec des mots.

L'amour c'est la vie. Les mots n'y ont pas cours.

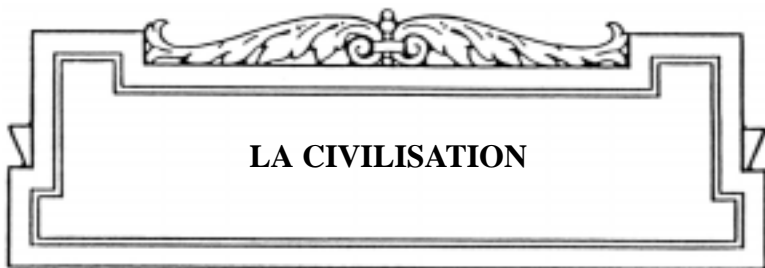
ENTRACTE

L'humanité de notre époque est malade. Sa maladie, c'est sa civilisation.

Comment soigner l'individu dont le mal n'est qu'un symptôme de cette grande maladie?

Voyons ce qu'est la vie de l'homme civilisé.

Voyons ce qu'est la civilisation.



Acte 2

La science nous fait distinguer l'atmosphère, la ionosphère, etc., de la biosphère. Celle-ci désigne l'ensemble des êtres vivants. Le novice, après avoir exploré le monde intérieur sous la direction de son maître, après y avoir découvert la vie, se retourne vers les connaissances scientifiques pour y chercher l'explication. Il est encore jeune. Il est novice. C'est pour ça qu'il a besoin d'explications.

La science lui présente la vie sous l'aspect de la biosphère. C'est un phénomène unique. Première satisfaction. La science formule et confirme ce qu'il avait découvert au fond de sa conscience. Mais, dès le second pas, un gouffre d'incompréhension s'ouvre devant ses pieds. La science ne voit pas dans la biosphère la vie, elle y voit une biomasse. C'est textuellement la masse de matière vivante, animale et végétale, de la surface du globe terrestre. Il relit, il a peine à en croire ses yeux: masse de matière vivante. Et bien, il laisse à la science la masse de matière vivante. Il abandonne ceux qui se comportent comme des aveugles volontaires, au nom de je ne sais quels principes scientifiques. Et il essaie de faire son chemin tout seul.

Je suis en train de vous raconter un peu ma propre histoire. Tout récemment, en écrivant mon premier livre, je me suis rendu compte que je n'étais plus tout à fait un novice. Alors j'ai continué à écrire. Je dis des vérités anti-scientifiques. Les miennes. Dans la mesure où je parviens à les formuler. C'est ainsi que je désigne le phénomène même de la vie par le mot Bios. C'est la force agissante qui, depuis le déclenchement du premier mouvement, préside à toute création, composition, combinaison, invention, amélioration, adaptation, ornementation qui sont le propre de la vie. C'est cette intelligence et cette

volonté que la science ignore avec le plus stupide entêtement. C'est la Sophia (sagesse) originelle, objet de ma recherche anti-scientifique, la *Biosophie*.

L'image de la manifestation, se présentant par couches superposées convient très bien pour se représenter la manifestation de la vie.

Nous avons vu que le Bios avait tous les caractères d'une personnalité. Dans la première couche de la manifestation, cette personnalité se confond avec l'individu. L'individu est un point unique de focalisation, il est la manifestation la plus dense de la vie.

La deuxième couche de la manifestation comprend l'espèce. C'est en elle que se retrouvent des individus semblables. La personnalité du Bios est dispersée dans un plus grand nombre de supports organiques. Ceux-ci évoluent dans une interdépendance étroite et évidente.

La troisième couche concerne le phénomène même de la vie et comprend globalement la Biosphère sous toutes ses formes. La personnalité du Bios est indéfiniment fractionnée et éparpillée dans tout ce qui vit. L'interdépendance est beaucoup moins évidente et il a fallu que l'homme commette des erreurs écologiques cardinales pour qu'elle soit finalement admise comme vérité scientifique.

Il y a par ailleurs deux aspects de la manifestation de la vie. La vie se manifeste d'une part sous l'aspect d'un projet, et d'autre part sous l'aspect de la réalisation de ce projet. C'est l'idée et la forme. C'est l'œuvre de l'architecte et du maçon. C'est dans cette perspective-là qu'il faut se placer pour comprendre les

problèmes de la vie et avant tout les problèmes de la santé.

L'individu appartient à une espèce. Il ne peut s'épanouir qu'en consonance avec son espèce qui a des normes, qui a des lois et des exigences qui lui sont propres. L'espèce à son tour ne peut évoluer qu'en accord avec le Bios dans son ensemble. D'autre part, c'est la conformité de la réalisation avec le projet qui est la condition de l'épanouissement de l'être vivant. De l'individu comme de l'espèce.

Quand on a compris le principe de l'organisation de la vie, tout devient clair. Il n'y a plus de mystère concernant la santé et la maladie. Les solutions sautent aux yeux. La maladie n'est plus ni un ensemble de symptômes, ni un accident, ni un mal qu'on attrape. C'est une erreur de comportement.

Aussi, pour soigner les gens n'est-il pas bien nécessaire de les ouvrir pour voir comment ils sont faits à l'intérieur. Ce n'est pas la peine de disséquer des cadavres et des vivants. Le Bios le sait, comment c'est fait à l'intérieur. Comme l'inventeur sait comment est le mécanisme qu'il a imaginé, conçu, réalisé pièce par pièce, assemblé et finalement mis en marche.

Et puis, ne demandez donc pas aux astres pourquoi il est malade, ce bonhomme qui est là devant vous. C'est à lui que vous devez le demander. Et il vous le dira immanquablement. Pour peu que vous lui posiez les bonnes questions.

Demandez-lui: Où habitez-vous? Que mangez-vous? Qui fréquentez-vous? Quel métier faites-vous? Combien de temps passez-vous à palabrer, téléviser, journalifier, automobiliser, shoppinguer,

broyer du noir, envier ou critiquer les autres, revendiquer, ce qui vous est dû bien entendu. Et combien de temps consacrez-vous à votre santé, à la culture physique, à la respiration, à la forêt, à la montagne, à la nature, à la vie?

Faites une simple comptabilité. Dans 100% des cas vous établirez un bilan de faillite. Et la faillite est là, devant vous. N'en cherchez pas la raison dans les astres! Ni nulle part ailleurs.

Ne prescrivez pas de remèdes! Ce n'est pas avec de l'acide acétylcrocodilique qu'on corrige des erreurs de vie. Ni avec des aiguilles, ni en recollant le corps astral décollé (sic!), ni par des ablations d'organes, ni par des manipulations ostéopathiques, ni par aucun moyen thérapeutique quel qu'il soit.

L'acide acétylcrocodilique, les manipulations ou n'importe quelle autre intervention ne font qu'aider provisoirement le corps à supporter un peu mieux les conséquences des erreurs de vie. Pour retrouver la santé, ce sont les erreurs qu'il faut corriger. Il n'y a pas d'autres moyens.

* * *

Chaque être vivant est la réalisation d'un projet. Qui peut nier que l'œuf contient le projet d'une future poule? Il y a de la même façon dans un fœtus le projet d'un futur homme. Laissons de côté l'œuf et la poule; parlons de l'homme.

Le projet-homme a deux volets. L'un qui réalise un exemplaire d'un modèle général dans lequel se

retrouve tout ce qui définit l'être humain. L'autre qui réalise un exemplaire unique, avec tout ce qui distingue un individu de tous les autres. C'est ainsi que tout l'homme est contenu dans le projet. La pointure de ses chaussures aussi bien que la couleur des cheveux qu'il aura à 40 ans. Ses prédispositions, ses facultés, ses insuffisances, son caractère.

Tout est prévu dans le projet. Ce projet ne se trouve pas inscrit dans le ciel. On ne peut en prendre connaissance en observant des constellations. Il se trouve dans les cellules, et aucune lecture de l'avenir n'y est possible. Ni là, ni nulle part ailleurs. L'homme est imprévisible.

Tâchons de nous comprendre. Un jour, la tour de Pise finira bien par tomber. Il n'est pas nécessaire de faire son thème astral pour savoir de quel côté s'effectuera la chute. Son inclinaison le laisse aisément prévoir. L'individu a aussi des penchants. C'est donc ce même genre de prévisions qu'on peut faire pour son avenir aussi. On n'a pas besoin de consulter les astres pour ça, ni de regarder dans le marc de café, ni dans l'omoplate de l'agneau égorgé la nuit de la pleine lune, ni dans les cartes, ni dans la boule de cristal, ni dans le foie de poulet, ni dans l'excrément de rhinocéros. L'avenir n'y est pas inscrit. Et certainement pas l'avenir de l'homme.

Il y a cependant des personnes qui sont capables de pénétrer dans les profondeurs de l'être et d'en ramener des renseignements parfois stupéfiants. Et elles sont capables d'y faire une lecture de choses inaccessibles au commun des mortels. Elles sont capables de traduire en langage intelligible ce qu'elles ont détecté au fond de leur conscience. Le ciel n'a rien à voir là-dedans. Ni le rhinocéros.

Il y a certaines conditions pour la réalisation du projet-homme. Certaines circonstances sont prévues, comme le milieu, la nourriture, les conditions climatiques, l'aide des parents et de la société, etc...

Les biologistes sont capables, à partir de l'examen d'une dent ou d'un os ayant appartenu à un animal préhistorique, de dire quelles étaient sa nourriture, sa taille, sa façon de vivre et de se reproduire, et mille autres choses encore. De la même façon, je les crois capables de deviner à quoi servent les différentes parties du corps humain. Ou au moins de deviner à quoi elles ne sont pas destinées.

C'est ainsi qu'il n'est peut-être pas difficile de comprendre que le pied n'est pas destiné à appuyer sur un accélérateur, que les doigts ne sont pas prévus pour appuyer sur des touches sensibles et que les muscles fessiers sont aussi développés pour une autre raison que s'asseoir dessus. Si telle est donc leur destination dans notre civilisation c'est que la réalisation du projet-homme est faussée. C'est que la réalisation n'est pas conforme au projet. C'est élémentaire, c'est criant, c'est évident. C'est confirmé à chaque phase de l'évolution de l'individu, depuis sa conception jusqu'à sa mort.

La civilisation fausse la réalisation du projet-homme. L'homme qu'elle réalise n'est pas celui voulu par la nature. Ce n'est pas celui que les biologistes décriraient s'ils se donnaient la peine de nous dire ce que la forme du pied humain ou celle de la main leur apprend au sujet du mode de vie auquel ils sont destinés.

Le milieu, la nourriture, les conditions climatiques, l'aide des parents et de la société, tout est faussé, au profit de la réalisation d'un autre projet. Au profit de

la réalisation du modèle de l'homme civilisé. C'est un modèle abstrait et conventionnel. Il n'a aucune racine dans la nature, ni aucune raison d'être. C'est pourtant à lui qu'on sacrifie tout. D'abord la santé, puis l'épanouissement, la joie de vivre et finalement la vie même.

L'orientation de la civilisation est une erreur évidente. Médecins, biologistes, qu'attendez-vous pour le dire? Pour le crier à tue-tête?

L'erreur n'est pas la civilisation, mais son orientation. Il suffirait de l'axer vers la réalisation consciente et systématique du projet-homme voulu par la nature pour que s'opère le miracle. Pour que l'homme devienne le chef-d'œuvre de la nature. Mais alors, on n'aurait plus besoin ni de médecins, ni de guérisseurs.

En attendant, nous en avons encore bien besoin, et pour longtemps. La raison en est évidente. Il faut réparer ce que la civilisation abîme, remplacer ce qu'elle détruit, palier là où elle est insuffisante. Le médecin le fait par des artifices, le guérisseur par sa présence et par sa volonté. Le médecin donne des remèdes, le guérisseur donne son énergie. Le médecin donne un peu de son temps, le guérisseur donne un peu de sa vie.

* * *

Toutes les civilisations sont basées sur le verbe et l'objet. C'est pour ça que ce sont des civilisations. Les lapins n'ont pas de civilisation. Ils ne parlent pas et ne fabriquent pas des objets. Ils ne font que vivre. Les

civilisés pas. Ils ne font pas que vivre la vie que la nature a prévue pour eux. Ils inventent une vie supplémentaire, parallèle, et au cours des âges ils n'ont fait que lui accorder de plus en plus d'importance. Depuis peu, on a décidé que c'était un progrès. Tout ce qui éloigne l'homme de la vie animale est considéré comme un progrès. Beaucoup de choses nous ont déjà fort éloignés de la vie animale. Je ne suis pas du tout sûr qu'on peut toujours parler de progrès. Nous reviendrons encore sur ce problème. Voyons d'abord ce qu'est la civilisation.

La civilisation, c'est une vie parallèle. Supplémentaire. Non organique. Non biologique. C'est la vie intellectuelle et scientifique. C'est la vie artistique et celle des loisirs. C'est la vie morale et religieuse. C'est la vie technique et matérielle. C'est tout ce dont s'est encombré l'homme depuis qu'il parle et qu'il fabrique des objets.

La vie veut la vie. C'est la seule volonté clairement exprimée par la nature. Se conformer à la nature, être en accord avec sa volonté, c'est vouloir la vie. La vie tout court.

Chaque espèce est dotée de moyens pour protéger et propager la vie. L'homme aussi a les siens. Ce qu'il a en plus, ce sont des facultés qui lui permettent de se doter d'innombrables moyens supplémentaires pour préserver sa vie dans des circonstances où la vie est absolument exclue. Il est bien allé sur la Lune et il en est revenu! Il est capable, grâce à ses facultés exceptionnelles, de propager indéfiniment la vie. La sienne et aussi celle de toutes les espèces animales et végétales. Il fait bien pousser des légumes en plein désert et éclore par millions des poussins dans des couveuses.

Une seule et unique intention est clairement lisible dans tout le cosmos. Protéger et propager la vie. Si l'homme est pourvu de facultés supérieures ou s'il a des possibilités d'action sans commune mesure avec celles des autres espèces, s'il est outrageusement favorisé, s'il est élu, c'est qu'une intention a présidé à ce choix. Cette intention, c'est toujours la même. La seule et unique clairement lisible dans tout le cosmos: protéger et propager la vie. C'est le rôle de l'homme. C'est son devoir. C'est la dette qu'il doit payer aux autres espèces, animales et végétales, pour les privilèges et les faveurs outrageantes dont la nature l'a comblé.

Je vois déjà les chasseurs rougir de honte en lisant ces lignes. Baisser leurs têtes, mal à l'aise, coupables, montrés du doigt, honnis par toute la nature. Mais je rêve. Ils s'en foutent, les salauds. Ils continueront à exterminer tout ce qui bouge. Jusqu'au bout.

Se plonger dans la nature. Voir les choses de l'intérieur de la biosphère. Penser selon ses règles à elle. Raisonner selon sa logique à elle. Alors on ne peut pas se tromper. Le rôle assigné à l'homme par la nature saute aux yeux. Il est évident.

L'homme est appelé à faire passionnément, consciemment, volontairement, systématiquement et depuis peu, scientifiquement, ce que la nature fait lentement, au hasard des millions d'années, paresseusement, avec une totale désinvolture, mais avec une volonté ferme et inébranlable. Propager la vie.

* * *

Conduire une Jaguar. Voyager en première. Boire du champagne et manger du caviar. Donner des ordres et se faire obéir. C'est ça la vie qui vaut la peine d'être vécue. On peut s'en contenter. Il n'est pas nécessaire d'avoir son yacht ou son jet personnel comme quelques milliardaires dont on parle dans les journaux.

Cette vie qui vaut la peine d'être vécue, et dont j'ai dessiné la caricature en quelques mots-clés, est conditionnée par des objets et par une position sociale. Une caricature met en évidence quelques traits saillants. Il suffit d'en ajouter d'autres pour obtenir un portrait fidèle. Nuancer. Partir de la bicyclette pour aller jusqu'à la grosse américaine en passant par la 2-CV. Partir du Coca-Cola pour aboutir à la Vve Clicot en passant par le gros rouge. Partir de la victoire au jeu de billes pour aboutir au poste de grand directeur en passant par l'obtention de différents certificats et diplômes.

Diversifier. Renoncer à la possession. Renoncer aux plaisirs de la chair afin de se consacrer à Dieu. Renoncer, renoncer.... Renoncer, ce n'est pas autre chose que confirmer la valeur et l'importance de ce à quoi on renonce.

Détailler, colorier, vernir, etc... rien n'y change. Le portrait reste à jamais rigoureusement fidèle à la caricature.

La vie idéale, cette vie qu'on met toute sa vie à préparer, pour laquelle on renonce, on sacrifie, on travaille, on souffre et on meurt, cette vie est privée de vie. Elle est vide de vie. Cette vie n'est pas la vie. Ce n'est qu'un aspect extérieur. Ce n'est qu'une manifestation superficielle. Elle est faite d'objets et de mots. Elle est faite de conventions. Elle est

conventionnelle. Essayons de comprendre. Cette convention n'est pas un accord convenu entre quelques copains, elle n'est pas l'œuvre d'un groupe ni même celle d'une civilisation. Elle n'en est pas moins une convention pour autant. Cette convention s'est faite petit à petit. Elle s'est élaborée au cours des millions d'années qui se sont écoulés depuis que l'homme a commencé à parler. Depuis qu'il a commencé à raconter la vie au lieu de la vivre. Depuis qu'il a commencé à décrire la réalité au lieu d'être la réalité, à expliquer au lieu d'éprouver, à dessiner à l'extérieur au lieu de pénétrer dedans.

Les mots ont créé une réalité. Cette réalité est racontée. Les discours se font toujours selon certaines règles. Ces règles sont des conventions, des usages. La réalité racontée est racontée d'une certaine façon. Cette façon est conventionnelle.

La réalité nous est racontée, nous est expliquée, nous est décrite depuis notre enfance. Depuis la naissance toute la réalité a été conditionnée pour nous, par d'autres. Conditionnée comme on conditionne une marchandise qu'on met dans des emballages, qu'on présente d'une certaine façon afin de la rendre attrayante et vendable.

La réalité que d'autres ont conditionnée pour nous est emballée dans des mots, elle est ordonnée et présentée d'une certaine façon, selon une mode propre à chaque civilisation et à chaque époque. Selon *un* mode aussi. C'est le mode affirmatif, indubitable, catégorique. C'est le mode du tiers exclus. C'est le mode du oui et du non. C'est le mode objectif.

La mode a changé plus d'un fois, le mode est toujours le même. Il impose une certaine réalité comme la réalité unique, commune et objective. Cette réalité est

transmise de génération en génération qui, l'une après l'autre la confirme, la consolide et l'atteste. Avec cette réalité se transmet aussi un modèle de vie. C'est un modèle qui lui correspond. Le verbe et l'objet en sont les composants essentiels.

Il est donc normal que le modèle de vie proposé soit orienté vers le verbe et l'objet. Vivre, dans cette acception-là, c'est exister parmi des objets, dans une réalité faite d'objets, et parler, parler, parler, parler. Accumuler des objets, c'est confirmer sa propre existence dans un monde d'objets. Parler, c'est confirmer sa propre existence dans la conscience des autres. Continuer à parler tout seul, en l'absence des autres, ne fût-ce que mentalement, c'est la même chose. On confirme son existence.

Que sont les autres pour l'homme de cette réalité? Ce sont ses auditeurs, ses admirateurs, ou seulement ceux qui l'approuvent. Rarement ceux qui l'aiment. Dans tous les cas, ce sont ceux qui confirment sa propre existence. L'objectivité de sa propre existence lui est apportée par les autres. Or, dans la réalité qui lui a été transmise, c'est l'objectivité qui est le critère de l'effectivité de l'existence, de sa vérité. Il a donc absolument besoin des autres pour exister vraiment. La solitude et l'isolement sont de terribles punitions. Insupportables pour celui qui vit la vie des mots et des objets.

Vivre c'est accumuler. C'est jouir de certains plaisirs, qui le plus souvent n'ont rien à voir avec la satisfaction des besoins vitaux. C'est être approuvé par les autres. C'est être craint et respecté. C'est dominer. C'est pour vivre cette vie-là qu'on nous prépare depuis la plus tendre enfance. Aujourd'hui c'est en nous emprisonnant dans des écoles, en nous

volant notre jeunesse. Hier c'était autrement, mais dans toutes les civilisations, ça a toujours été en imposant un modèle de vie fondé sur l'objet et la parole.

Je ne parle pas de certains autres aspects de la vie. Ils sont secondaires et presque négligeables dans tous les modèles de vie de toutes les civilisations. Ils concernent l'amour.

L'amour entre un homme et une femme a toujours été allègrement sacrifié au devoir, à la réussite, à l'ambition, à l'art, et à que sais-je encore. L'amour pour leurs enfants n'a jamais empêché les hommes de les envoyer à la guerre pour se faire tuer. Les raisons pour les faire, les guerres, ont toujours été infiniment plus fortes que la seule raison de ne pas les faire: l'amour pour ses propres enfants. La foi et la recherche dite spirituelle n'a jamais été autre chose qu'un enrobage et un déguisement pour faire passer toujours le même modèle de vie. Savez-vous, ou avez-vous oublié, que les SS portaient, gravés sur leurs ceinturons, les mots: "Got mit Uns", "Dieu est avec nous".

Ne me parlez surtout pas de l'amour chrétien. S'il y a eu des martyrs parmi les premiers chrétiens, les suivants se sont bien rattrapés. Combien de centaines de millions d'hommes ont été torturés, brûlés vifs, exterminés de mille manières au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit? On a beau parler de la doctrine sublime, etc... Une doctrine, c'est des mots, des mots, des mots. L'amour chrétien n'est même pas une abstraction faisant partie de la doctrine. C'est un simple mensonge.

Ne parlons pas d'amour du tout. Ni d'amour pour la femme, ni d'amour pour les enfants, ni surtout pas d'amour pour le prochain.

S'il y avait un peu d'amour dans la vie des hommes, il sortirait de leurs rangs des leaders voulant agir au nom de l'amour. On voterait pour eux, on les mettrait au pouvoir, ils auraient vite fait de réorganiser le monde. Ce serait un jeu d'enfant! Comment cela ne pourrait-il pas marcher si l'amour était la force agissante?

Il n'y a pas d'amour dans la vie des hommes. Aimer une femme c'est vouloir son bonheur et tout faire pour qu'elle soit heureuse. Aimer ses enfants, c'est œuvrer pour que le monde dans lequel ils devront vivre leur soit favorable. Aimer son prochain, c'est aimer sa vie, c'est l'aider à vivre. Pour l'amour de la vie.

Non, il n'y a pas d'amour dans la vie des hommes. Aujourd'hui, il y a des pays libres. Les hommes qui les gouvernent sont élus. Ils sont mis au pouvoir par la volonté librement exprimée de la majorité. Ce sont les représentants de leurs électeurs. Ils les représentent, ils sont ce que veut être la majorité. Ils font ce que veut faire la majorité. S'ils maintiennent des armées de plus en plus puissantes, s'ils font fabriquer des armes de plus en plus terrifiantes, s'ils préparent une nouvelle guerre, s'ils font tout ce qu'ils font, c'est que tout le monde veut ça. C'est que l'homme civilisé veut ça. C'est qu'au fond de lui-même, ses enfants il s'en fout. Comme il s'en fout pas mal de son prochain. Mais ça, ce n'est même plus au fond de lui-même. C'est ouvertement. C'est délibérément.

Non. Les aspects de la vie civilisée concernant l'amour dont je viens de parler sont secondaires et

négligeables. Ils font partie de quelques diversions épisodiques sans grande importance.

Vous protestez. Vous êtes indignés. Essayez donc de voir les choses simplement. Posément.

La volonté, c'est ce qui fait agir. La motivation, c'est ce qui détermine la volonté. Léguer à ses enfants une planète surpolluée et truffée de déchets radioactifs pour les millénaires à venir, surchargée de bombes atomiques et d'engins de mort, c'est bien l'homme d'aujourd'hui qui le fait? Ça ne se fait pas tout seul. C'est l'homme qui le fait. Il le fait parce qu'il le veut. Est-ce bien l'amour pour ses enfants qui est le motif déterminant sa volonté? L'amour pour son prochain? L'amour de la vie?

"Mais on ne peut rien y faire!" C'est faux. Vous avez déjà fait, en votant et en mettant au pouvoir vos représentants. Ensuite, pour faire quelque chose, il suffit de le vouloir. C'est la volonté qui manque. Pourquoi fait-elle défaut? Parce qu'il n'y a pas assez de motivation pour la déterminer et pour la mobiliser. Pour faire autre chose, il faut d'autres motifs, plus puissants. Il faut aimer. Il faut l'amour.

Non, il n'y a pas d'amour dans la vie des hommes.

Pourtant, l'amour ça existe. Nous le savons tous au fond de nous-mêmes. Oui. Au fond de nous-mêmes, parce que l'amour est au fond, parce que la vie est au fond. A l'intérieur. Dedans.

* * *

La civilisation dont je parle, c'est bien entendu la nôtre. Mais toutes les autres sont concernées. Elles y sont comprises. La nôtre est l'aboutissement d'une tendance que d'autres civilisations ont amorcée. La nôtre, c'est un résultat, c'est une somme. Elle englobe celles qui l'ont préparée, qui l'ont conditionnée, en un mot, celles qui l'ont précédée.

Et la civilisation des Aztèques, et celle des Papous? Occupons-nous donc de nos oignons. Nous ne sommes pas Papous. Que les Pas-Papous laissent les Papous en paix. Essayons de comprendre ce qu'est *notre* civilisation, ce qu'elle exige de nous et surtout, où elle nous mène.

L'homme civilisé dont je parle est un modèle-type. C'est un homme qui réunit toutes les caractéristiques des civilisés. Comme tous les modèles-type d'un genre, il n'existe pas dans la réalité. Cependant, chacun de nous s'en rapproche à des degrés différents. Personne ne s'y identifie à 100%.

Il est évident qu'il est impossible de vivre uniquement dans la première couche de la réalité. C'est cependant bien ça que tente de réaliser la civilisation. D'abord tout comprendre, tout expliquer, tout raconter, tout traduire en mots. Ensuite légiférer dans tous les domaines. Soumettre avant tout l'homme lui-même à des lois et à des règles. Inventer, le plus souvent sans aucune raison valable, un modèle d'homme et l'obliger à s'y conformer. La politesse, la mode, les lois, la religion, les usages, tout concourt à imposer à l'homme un comportement, une manière de voir les choses, une façon de penser. Il faut qu'il se conforme au modèle voulu par la civilisation.

L'amour peut faire accepter la non-conformité. Il n'empêche que l'épouse d'un non-conformiste fera

tout pour le réduire à la norme, que sa mère passera sa vie à prier pour qu'il devienne enfin "comme tout le monde". L'amour peut faire accepter la non-conformité mais provisoirement, mais seulement en attendant qu'à force d'amour et de remontrances, le non-conformiste se conforme au modèle. Pour son bien, évidemment. Qu'il devienne "comme il faut", qu'il devienne bon fils, bon citoyen, bon soldat, bon contribuable, bon père de famille, bon mari, bon ouvrier ou bon patron. "Bon" signifiant toujours: conforme au modèle imposé par la civilisation de l'époque. Les modèles ont changé plus d'une fois. Jamais l'exigence impérative et la pression inconditionnelle de la société.

Il est bien entendu impossible de s'identifier complètement au modèle. On aura toujours quelque chose à se faire reprocher. On peut en être profondément affecté, ou seulement un peu gêné. Heureusement, on peut aussi s'en foutre. Mais ceux qui sont vraiment à plaindre, ce sont les ronges-cœurs. Ils passent leur vie à se faire des reproches à eux-mêmes. Ils sont malheureux de ne pas arriver à mieux se conformer au modèle. Ils se rongent. Et comme il se doit, ils passent en même temps leur vie à faire des reproches aux autres. Ils critiquent, ils pèsent, ils mesurent, ils évaluent, ils jugent du degré de conformité de chacun. Ayant les mêmes exigences pour eux-mêmes que pour les autres, on les considère comme des hommes droits et intègres. Des hommes de devoir. Ce sont en fait des emmerdeurs. Ils empoisonnent leur propre vie et celle des autres.

En plus de cette obligation de conformité, l'homme civilisé en a une autre. Impérative. Il doit gagner sa vie. L'expression dit bien ce qu'on veut lui faire dire. Gagner. Comme on gagne à un concours. Comme on

gagne une compétition. Sa vie. Autrement dit, si on ne gagne pas, on perd la vie. Gagner c'est vivre. Gagner plus, c'est vivre plus.

La vie dépend des biens qu'on accumule, qu'on accapare, qu'on possède. Placer le panneau "Propriété privée" sur un bout de terrain est la satisfaction d'un pitoyable besoin de sécurité. C'est crier à la figure de chaque passant: "Ceci est à moi, j'en suis le propriétaire. Moi, moi tout seul. Pas vous. Vous, je vous chasse. C'est mon droit!" Quand je vois le mot "Privé" à l'entrée d'un bois, j'ai envie d'ajouter un autre panneau, grand, avec ces mots: "Privé de gentillesse, privé d'amabilité, privé de bienveillance. Privé du plaisir de rendre service, de la joie d'avoir des amis de rencontre, privé du sourire de bienvenue qu'on adresse à l'inconnu. Privé de sentiments humains. Privé d'amour".

On ne possède jamais assez. Le "c'est à moi" ne couvre jamais assez de choses. C'est normal. On y a attaché la vie. On veut gagner de la vie. On veut vivre pleinement en jouissant de la possession d'objets. La jouissance de la vie même échappe au civilisé. Il le sent bien, sans le comprendre. Il est insatisfait. Il le restera jusqu'à la mort. Ce qui caractérise indifféremment tous les hommes civilisés c'est leur insatisfaction. L'homme civilisé n'est pas heureux. Il est toujours en manque de quelque chose. C'est normal. Il lui manque l'essentiel. Il lui manque la vie. Il lui tourne le dos et, en s'acharnant à gagner sa vie, il la perd.

En s'acharnant à se rapprocher du modèle imposé par la civilisation, il s'éloigne de celui qui est voulu par la nature. Par le Bios. C'est ça le drame de l'homme civilisé. Son problème insoluble. Sa maladie. Les

symptômes sont innombrables. Les maladies tellement nombreuses qu'aucun médecin ne les connaît toutes. En fait, il n'y a qu'une maladie. Elle porte un nom bien connu, qui fait l'orgueil de l'homme. Mais qui cache en fait un mal incurable. Cette maladie s'appelle la civilisation.

Toute la vie civilisée se déroule dans la première couche de la réalité humaine. Elle concerne le monde des objets et celui de la parole. La deuxième couche, le corps, ne sert que de support indispensable. Quant aux autres couches de la réalité humaine, l'homme civilisé les ignore. Il les refuse. Soit en poursuivant sa stupide prétention à se distinguer de l'animal, soit en introduisant à tout prix le langage dans les couches profondes. Il essaie de tout ramener à la surface. Il essaie de tout convertir. Mais il ne peut être question de traduire en mots une réalité où il n'y a rien qui puisse être susceptible d'une formulation quelle qu'elle soit.

Si on y introduit quand même le langage, il ne pourra dégager et construire que de l'absurde. Il ne pourra qu'inventer des mythes, des symboles, des légendes, en un mot de l'irrationnel. C'est ainsi que l'exploration des profondeurs de l'être se confond avec le tripotage de l'absurde et de l'irrationnel. En fait, on n'explore rien avec des mots. Lorsqu'on essaie de descendre dans les profondeurs en y introduisant le langage on reste définitivement à la surface. Le langage nous y maintient irrésistiblement, et la seule façon de pénétrer dans les profondeurs c'est de s'en débarrasser.

Toute la vie civilisée se passe dans la première couche. Pourtant la vie se passe dans les sept couches de la réalité humaine. La mort aussi. L'homme civilisé

meurt en n'ayant jamais connu autre chose que la vie dans la première couche. Sa vie a été pauvre. Son avidité de vivre la vraie vie jamais satisfaite. Il n'a jamais connu l'amour. Il n'a jamais été heureux. Quand il meurt, c'est tout l'être qui meurt. L'être qu'il n'aura jamais intégré.

Il n'y a rien d'irrationnel dans les couches profondes de la réalité humaine. Le rationnel et l'irrationnel sont des normes qui appartiennent à la première couche. Elles ne sont pas applicables aux couches profondes. C'est l'Homo Sapiens Blablablans qui essaie à tout prix de réduire toute la réalité à ce qui nourrit sa vie: des mots, des mots, des mots. Sa réalité, ce sont des mots. Sa vie, ce sont des mots. En voulant convertir coûte que coûte toute la réalité en mots, l'Homo Sapiens Blablablans défend sa propre vie. Il le fait comme on défend sa vie: par tous les moyens, avec une détermination farouche et une force inépuisable. Sans concessions. Sans compromis. Jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la mort.

Quel est l'homme civilisé qui meurt heureux? Il a passé toute sa vie à tendre vers quelque chose. Toute sa vie a été une tentative pour atteindre la vraie vie. Cela a toujours été un échec. Un échec qu'il aura parfois accepté en se réfugiant dans la paix du renoncement et de la résignation. Mais la résignation n'est pas exempte de regrets. La paix dans le renoncement n'est pas le bonheur. Il aura seulement accepté son échec. Ou refusé. En se suicidant. La vraie vie sera restée hors de sa portée.

Un homme heureux ne se suicide pas. Le suicide est la dernière manifestation de la volonté de vivre. Le suicidaire ne cherche pas la mort, ne la souhaite pas. C'est parce que la vie, telle qu'elle est ou telle qu'elle

lui apparaît, ne lui est plus supportable, et c'est surtout parce qu'il n'a pas d'espoir de la voir changer qu'il la détruit. Mais derrière une telle démarche, il y a la certitude qu'il existe une vraie vie. Que la vraie vie devrait être tout à fait différente et il y a surtout la conviction que cette vraie vie lui est à jamais inaccessible. Le refus de vivre est le refus d'une certaine vie qui ne correspond pas à l'idée, aux souhaits ou aux besoins de l'individu.

L'erreur est dans l'idée et dans les souhaits. Ils sont axés vers l'extérieur. Ils ne peuvent satisfaire le besoin de la vraie vie. Elle se passe à l'intérieur. La civilisation lui tourne le dos. Le suicide est une erreur. Non pas une erreur de jugement mais une erreur d'orientation. C'est l'aboutissement extrême d'une recherche têtue dans le mauvais sens. Ce sens est celui des mots et des objets. C'est celui de la relation extérieure avec les autres. Le conjoint, les enfants, les parents, les amis, les collègues, les concitoyens. La relation est extérieure car elle s'établit par ce qui définit conventionnellement l'autre par rapport à l'un.

Les mots ne peuvent remplacer la réalité. Poursuivre la réalité par des mots, c'est se condamner à un échec continu. Les objets ne peuvent remplacer la vie.

* * *

Quelle est la place de l'homme dans la biosphère? Il *est* toute la biosphère. Nous voulons connaître le monde, nous voulons connaître la biosphère. Nous n'avons qu'un moyen pour le faire, c'est notre système de perception et de cognition. Tout objet de

connaissance sera toujours transformé, arrangé et adapté à notre système. Toute connaissance est une anthropomorphisation. Il ne peut y en avoir d'autre. Étudier le monde, c'est étudier notre propre système de perception et de cognition. Étudier la biosphère c'est nous étudier nous-mêmes.

Que nous reste-t-il à faire alors? Eh bien, il nous reste à nous étudier nous-mêmes, mais pour de bon. Explorer ce que nous sommes en réalité: une conscience. Orienter notre recherche dans l'autre sens. Abandonner le monde des objets pour étudier la force qui les crée. Non pas créer de nouveaux objets en inventant des formules nouvelles et des définitions inédites. Le monde en est déjà saturé. Mais se débarrasser de toute formulation, de toute expression, y compris de l'expression artistique.

Une œuvre d'art est un objet nouveau qui vient s'ajouter au monde déjà sursaturé. L'artiste ne fait pas un travail intérieur. Si son œuvre prend ses racines dans une couche de conscience plus profonde, s'il mobilise des facultés qui ne sont accessibles qu'à condition de pénétrer dans les profondeurs de l'être, son action n'en est pas moins orientée vers l'extérieur et son aboutissement un objet. L'œuvre peut être aussi belle, aussi originale et aussi chargée de messages qu'on voudra. Elle n'en sera pas moins un objet. Un objet des sens. Quelque chose qui confirme notre présence dans la première couche de la réalité. Qui nous y fixe d'autant plus fermement et d'autant plus profondément que l'œuvre est réussie.

Les Maîtres orientaux des temps anciens nous ont montré un autre chemin. Ils nous ont laissé des techniques qui sont toutes bonnes si elles sont pratiquées avec la bonne orientation. Cette orientation

va de l'extérieur vers l'intérieur. Toutes ces techniques consistent à explorer le monde intérieur.

Pour l'homme civilisé d'aujourd'hui, l'exploration du monde intérieur commence par la découverte de son propre corps. Eh oui, l'homme de notre époque est littéralement projeté à l'extérieur avec une force irrésistible. Toute sa vie se passe à l'extérieur. Y compris ses rêves. Même ses rêves ne se passent pas dans sa tête, mais dans une petite boîte qu'il est capable de fixer pendant des heures. Depuis l'enfance, tout concourt à l'attirer vers l'extérieur au point qu'il en oublie son propre corps. Il s'en détache, il devient un étranger dans cette demeure qu'il habite sans la connaître. Il y est mal à l'aise. L'homme d'aujourd'hui ne s'identifie pas à son corps. Il l'ignore. C'est pour ça qu'il est moche. Il respire mal, il marche mal, il se tient mal, il mange mal, il vit mal.

Quand, parfois, il commence un travail orienté dans l'autre sens, il a la stupéfaction de rencontrer d'abord un corps dont il n'a aucune maîtrise et aucune connaissance.

Commencez donc par réintégrer votre propre corps. Retrouver la position de la tête qui sort à la verticale de la colonne vertébrale, la prolonge, et s'envole vers le ciel comme un ballon publicitaire. Libre. Et vide. Regardez autour de vous. Regardez votre voisin. Sa tête sort du corps en pointant obliquement en avant. Il marche comme s'il était en train de chercher au sol un objet perdu. Et c'est bien ce qu'il fait. Il fait ce que fait toute l'humanité d'aujourd'hui. Toute l'humanité cherche des objets. Elle leur court après. On invente des objets. On les crée, on les fabrique. Puis on s'entretue pour les posséder.

Respirez profondément. Redressez votre corps. Tenez la tête haute. Tenez-vous droit. On dira de vous que vous avez fière allure. On aura tort. Vous n'aurez qu'une allure normale. C'est une attitude où la tête haute vous permettra de voir plus loin. De comprendre peut-être que notre hiérarchie des valeurs est fautive. Que ce qui compte n'est pas la matière mais la vie, n'est pas l'objet mais l'homme, n'est pas le siège, fût-il un trône royal, mais ce qu'on pose dessus.

Quitter le monde des objets n'est pas s'appauvrir. Bien au contraire. Dans le monde des objets, la conscience est éparpillée. Elle est disséminée en un grand nombre de petites parcelles qui donnent ensemble un total de conscience très inférieur à ce qu'est la conscience libérée des objets du monde extérieur. Cette conscience est dense. Elle est pleine. Elle est riche. Sa richesse ne dépend pas des objets mais de la profondeur qu'elle atteint.

Accumuler, conserver, collectionner, accaparer, c'est essayer de combler un trou sans fond. On n'y arrive jamais.

Les relations extérieures avec les autres non plus ne peuvent jamais satisfaire le besoin de la vraie vie qui est présent dans tout homme civilisé. L'autre ne correspond jamais à la définition exacte du rôle qu'il devrait assumer dans la relation extérieure. Qui a jamais eu un mari parfait, un ami parfait, un voisin parfait? On n'en souffre pas, uniquement si on ignore les imperfections et si on passe par-dessus. On les ignore s'il y a de l'amour dans la relation. Seulement, alors, la relation n'est pas uniquement extérieure, car l'amour, c'est ce qu'il y a dans les couches profondes

de l'être. Ce n'est plus l'extérieur. A l'extérieur il n'y a que des mots.

C'est par les mêmes mots que l'on aime les spaghetti au parmesan rapé, sa femme, son chien, Astérix, ou le Coca-Cola. Pour la réalité de la surface et pour les relations extérieures ces mots sont amplement suffisants. Leur pauvreté sied bien à la misère de cette réalité. C'est du sur-mesure. Il en va autrement lorsqu'on essaie de les introduire dans les profondeurs. Là ils sont ridicules. Si on essaie à tout prix d'y faire quand même rentrer la réalité des profondeurs, c'est celle-ci qui est ridiculisée.

En effet, si j'aime une femme du plus profond de mon être, cet amour je ne peux que le ridiculiser en en parlant avec les mots que j'utilise pour parler d'Astérix ou des spaghetti. Utiliser d'autres mots? *Quels autres mots ???* Quels autres mots? Ou alors tenter ce qu'essaient de faire les poètes: faire dire aux mots ce qu'ils ne disent pas. Quitter la terre ferme de leur signification première. S'envoler... Mais on ne vole jamais bien haut. On ne fait que du rase-mottes. Du rase-mots.

* * *

Le mot est un véhicule bien inconfortable, sa charge utile est pauvre et il ne porte pas très loin. Il y a cependant des auteurs qui sont capables de faire dépasser aux mots leur signification, de leur faire franchir les frontières du dictionnaire. Ils font appel alors à la réceptivité du lecteur et font résonner des harmoniques dans sa conscience. Le lecteur charge

alors les mots de significations plus riches, il les pare et les revêt de lyrisme, humour, pathos, mystère, émotions; à la manière de l'huître qui transforme un grain de sable en perle précieuse. Ou à la manière du compositeur qui, à partir de mots qui ne signifient rien, comme Agnus Dei (agneau mystique, non mais, je vous jure...!) construit une œuvre musicale géniale.

Le lecteur met parfois de la beauté, parfois du sublime dont il ne se savait pas le possesseur, ou mieux, le gardien. Il se révèle au contact des mots. Mais il y a peu de choses dans les mots. Sans s'en rendre compte, c'est le lecteur qui leur donne tout. Il n'en reçoit que ce qu'ils peuvent lui apporter: des signes. C'est lui qui leur donne leur contenu.

Les formules verbales sont souvent complètement dépassées: nous sommes montés dans les cieux et notre père n'y est pas. Elles sont parfois grotesques: "le fruit de vos entrailles" devrait faire pouffer de rire ou indigner. Il n'empêche que le croyant véritable les prononce avec une profonde émotion.

Tout provient du lecteur. Et c'est bien là le problème: le lecteur se révèle au contact des mots, mais ce ne sont pas les mots qui peuvent lui faire dépasser sa condition. Il reste à jamais ce qu'il a toujours été: lui-même. Rien de plus que lui-même.

C'est un apport extérieur d'une toute autre nature qui est indispensable pour dépasser les limites dans lesquelles le sujet évolue. Car la présence des limites infranchissables n'exclut nullement l'évolution, ni surtout l'impression sincère de s'être dépassé chaque fois que l'on a accompli un certain progrès. Ce n'est néanmoins qu'une impression, car on reste ce qu'on a toujours été.

On ne peut s'en rendre compte que lorsqu'on dépasse réellement ses limites. Et ça, c'est infiniment plus difficile qu'on ne se l'imagine. Lire quelques pages ou quelques livres, faire quelques heures ou quelques années de pratique ne suffisent pas. Il y a une condition indispensable: c'est la présence physique d'un Maître véritable. L'apport extérieur irremplaçable, c'est ce qui passe du Maître à l'élève, c'est l'essence même de son art. C'est le Xy. Essence sans laquelle tout enseignement, quel que soit le domaine, n'est qu'un enseignement formel ou technique, ou verbal. De toute façon non essentiel.

ENTRACTE

Si vous n'avez pas lu mes livres précédents, il se peut très bien que vous soyez dérouté par mes propos. Vous vous demandez ce que je veux dire quand je parle des couches de la réalité et de la conscience. Ne vous inquiétez donc pas. En ayant lu les livres précédents, ce langage vous serait plus familier, mais peut-être pas plus intelligible. Il faut parfois accepter de parler de certaines choses dont aucune explication n'est possible. Pourtant, à la longue, une certaine compréhension s'installe, quelque chose passe et on se rend à certaines évidences qu'on ne pourra jamais expliquer.

Si vous avez lu mes livres précédents, vous verrez aussi que j'y ai puisé un ou deux passages et que je les ai reproduits intégralement dans ce livre-ci. Je sais que ça ne se fait pas. Moi, je fais.

La réalité est un état de conscience. Explorer la réalité, c'est explorer sa propre conscience. Je ne vais pas recommencer les démonstrations que j'ai développées sur près de trois cents pages dans mon livre sur la connaissance. Je vais seulement raconter. Des expériences, des événements. Vous comprendrez que le point de vue rationnel sur la réalité n'est pas le seul possible.

Donc changement de décor. Pour passer au troisième acte, nous nous transportons dans un pays communiste, quelques années après la guerre. La guerre était finie, mais pas pour moi. La victoire n'était pas celle pour laquelle j'avais combattu. Alors j'ai continué la lutte. Je croyais combattre les erreurs séculaires des hommes, leur ignorance et leur méchanceté. Je ne savais pas que j'affrontais l'Homme.



Acte 3

Il m'est arrivé la guerre.

Il m'est arrivé la mort de six millions de Juifs dans des chambres à gaz.

Il m'est arrivé de voir des gens danser de joie dans les rues quand on a fait sauter Hiroshima à la bombe atomique.

Il m'est arrivé les tortures dans les sous-sols des prisons.

Il m'est arrivé les goulags de Soljénitzine.....

Comment pourrais-je parler d'autre chose ?

Le sous-sol.

C'était fini. J'étais mort. J'étais mort de mort psychique, de mort morale. Mon esprit était mort. J'avais affronté l'Homme. Pendant trop longtemps. On n'y survit pas.

L'Homme. Pas la bête humaine. Pas l'animal qui ronronne et qui fait le beau sous les déguisements de la civilisation, pour se changer soudain en bête féroce. La bête féroce, je l'avais déjà affrontée au combat. C'était la guerre. C'était la jungle peuplée de bêtes humaines. Tuer ou mourir. La bête sauvage je la connaissais bien.

Mais l'Homme... Non. Je ne dirai rien. Jamais je ne pourrai le dire.

Je les regardais. Je les voyais vraiment. Pour la première fois. Ils connaissaient ce regard. Le regard d'outre-tombe. Ils avaient l'expérience. Ils savaient que je venais de franchir le cap de non-retour. C'était fini.

La cellule.

Combien de jours ? Combien de nuits ? Dans l'obscurité de l'esprit, dans la mort mentale.

Je ne sais plus rien. Il n'y a pas le moindre souvenir de ce temps-là. Plus rien jusqu'au jour où j'ai senti que je n'étais pas seul. Il y avait une présence en moi. Une présence qui m'a été chère autrefois, précieuse et indispensable. Mon Maître. Il était présent comme si je ne l'avais pas rejeté, comme si je ne l'avais pas insulté en lui disant le mépris que j'avais pour ceux qui se tenaient à l'écart du combat politique.

"Va mon garçon. Il est temps que tu fasses ta propre expérience. Tu iras loin, mais jamais sans moi". C'étaient ses mots d'adieu. Il était là. Tout n'était pas mort.

Je restais pendant des jours et des nuits à guetter et à analyser cette chose qui m'habitait. C'était ce que j'avais reçu de mon Maître. C'était ce qui émanait de lui et qui me fascinait. C'était la chose qu'il avait en plus de l'apparence et du comportement. C'était ce que je n'avais vu ni senti chez personne d'autre. J'avais découvert le Xy. Mais ça, je ne l'ai su que beaucoup plus tard.

La cellule. J'étais un robot habité, enfermé dans une cellule. Tout mon être refusait le monde. Je ne voulais plus jamais vivre parmi les hommes. Je ne voulais plus vivre du tout.

Et puis, un jour, je me suis trouvé en état de manque. J'étais musicien. J'avais un besoin fou, un besoin tout à fait dément d'entendre des sons. J'étais avide de musique. Rien ne sortait de ma gorge. J'étais incapable de produire autre chose que des râles.

Alors j'ai tiré une fibre de ma couverture. Je l'ai fixée en travers de ma gamelle en aluminium. Je l'ai tendue. J'ai tiré. Ça a fait un son. J'avais un instrument. Et ma première lueur d'espoir.

J'ai fait beaucoup de musique avec mon instrument. J'étais insatisfait. J'étais un artiste, je ne pouvais me contenter du son d'une gamelle.

"La musique est en toi. Il suffit d'écouter". C'étaient les mots de mon Maître. Une fois de plus il venait à mon secours. C'étaient des mots qu'il m'avait dit avec beaucoup d'insistance, jadis. Il ne connaissait rien à la

musique. Je n'avais pas prêté attention à une affirmation qui ressemblait si fort à un cliché archi-usé.

Pourtant, ce sont ces quelques mots-là qui m'ont fait découvrir le monde du son. Une fois de plus il m'avait donné la solution bien avant que j'aie la moindre idée de l'existence du problème. Ce n'était pas la première fois. Ni la dernière. Pendant de nombreuses années encore, j'ai eu maintes fois l'occasion de me rendre compte qu'il m'avait indiqué le chemin alors que je ne savais même pas que les carrefours pouvaient exister, qu'il m'avait donné la réponse alors que j'ignorais tout de la question.

"Il suffit d'écouter", mais bien sûr, j'avais en mémoire tout un répertoire, il suffisait de le retrouver. J'ai cherché. Bientôt, dans mon imagination, j'ai pu m'écouter jouer des morceaux que j'avais beaucoup travaillés. Par la suite, en perfectionnant ma technique d'écoute imaginaire, j'ai pu entendre des fragments de symphonies avec l'orchestre au complet. Puis des morceaux d'opéra avec les chanteurs et les chœurs.

Je vivais de nouveau. J'étais dans un étrange monde de souvenirs musicaux. Toujours insatisfait car la musique que j'écoutais était dans ma tête. Même lorsque parfois j'arrivais à une parfaite fidélité et à un volume sonore impressionnant, tout se passait encore dans ma tête. Il manquait une dimension. La musique n'était pas dans l'espace extérieur. C'était comme si j'avais un haut-parleur à l'intérieur de la tête.

Le haut-parleur! C'était encore une image dont s'était servi mon Maître.

"Le centre de la vie se trouve dans le ventre. Il n'y a rien dans la tête. Dans la tête il n'y a qu'un haut-

parleur qui bavarde et qui fait du bruit. L'émission et la réception se font dans le ventre. Tout vient du ventre. Le haut-parleur que tu as dans la tête, tu peux l'accrocher ailleurs où tu veux, ça marchera aussi bien".

Il avait eu beaucoup d'indulgence pour mon jeune âge. Il avait eu une patience illimitée dans son enseignement. Il m'avait fait découvrir le ventre. J'avais déjà exploré sous sa direction ce qu'il appelait les différentes couches de la manifestation. J'avais commencé à comprendre à quel point la réalité était floue, à quel point la rigidité de ses structures était illusoire. Cependant, l'histoire du haut-parleur m'avait toujours semblée bizarre. Je n'y attachais pas d'importance. Ce n'était pas encore le moment.

Maintenant, le moment était venu. J'ai fait mon premier essai. J'ai placé le haut-parleur imaginaire au milieu de la cellule. Je l'ai fixé, je l'ai logé en un endroit bien précis et j'ai essayé d'écouter à distance. Ça n'a pas marché. J'ai insisté. Par moments, je sentais que ça allait venir. J'étais sur le point d'entendre la musique sortir du haut-parleur. Pourtant rien n'en sortait. Tout se passait encore toujours dans ma tête. Alors j'ai essayé d'être un peu plus modeste dans mes exigences. J'ai décidé de me contenter d'un seul son, mais de l'obliger à sortir du haut-parleur extérieur et non de ma tête. J'ai choisi le "la" bien entendu. Le "la" du hautbois. Ça ne marchait pas. J'ai recommencé dix mille fois, pendant dieu sait combien de semaines. Les jours et les nuits se confondaient. Je voulais le "la".

C'est une nuit qu'il est venu. Tout seul. Juste au moment où j'avais provisoirement renoncé pour essayer autre chose.

Le son venait en même temps de moi et de l'espace. Il était plein, il était doux. Il avait une puissance retenue que je sentais être à ma disposition. Il n'était plus question de ce haut-parleur ridicule. Je n'avais plus besoin des images mentales qui avaient toujours accompagné mes recherches précédentes. Le son était là. Directement, simplement, infailliblement. Plus réel que la réalité ordinaire. D'une beauté inimaginable. J'étais comblé. J'étais heureux.

Après, tout s'est fait rapidement. Désormais, le son venait quand je voulais. Il fallait le silence bien entendu. Je devais me mettre dans un état de relaxation et d'écoute intérieure comme lors des différentes pratiques que je faisais avec mon Maître. Puis, il suffisait de le vouloir. Le son était là.

J'en ai produit d'autres. Surtout des sons très graves. J'étais en possession du son. Du son primordial. Du son originel, dont tous les sons de la réalité ordinaire ne sont que des imitations. Des imitations très ordinaires. Pauvres, mal réussies, étriquées.

J'avais le son. Je comprenais maintenant le besoin qu'on a du discours musical. Je comprenais la recherche de plus en plus poussée dans le domaine de la forme et de l'orchestration. Je comprenais aussi à quel point on s'éloignait de l'essentiel. Toute cette recherche, toutes ces tentatives qui poussaient les chercheurs jusqu'à l'égarement n'avaient plus aucun sens lorsqu'on possédait le son.

J'avais découvert la vérité musicale. Simple et évidente. Bien des changements se sont produits dans ma vie depuis lors. J'ai fait des choses qui ont étonné tous ceux qui me connaissaient avant: je n'ai plus jamais écouté un morceau de musique, j'ai abandonné avec la plus grande facilité mon métier de musicien.

Pour moi la recherche musicale est achevée. Elle a abouti au son. J'écoute le son quand j'en ai envie. Toute la musique, passée, présente et future est là. Dans un seul son. Un son plein. C'est l'être musical total. C'est le Plenum musical.

J'étais heureux. Mais ce n'était que le début. C'étaient mes premiers pas.

* * *

Mon Maître. C'est à lui que je devais tout. Comment lui dire ma reconnaissance? Je savais maintenant quel grand, quel véritable Maître il avait été. Maintenant qu'il était trop tard.

Je me rappelais ses formules qu'il répétait souvent:

"Pour un élève, la chose la plus difficile c'est de trouver un vrai Maître. Pour un Maître, la chose encore plus difficile c'est de trouver un vrai élève".

"Tu ne me dois rien. Tu dois tout à tes futurs élèves".

"Sème à tout vent. N'hésite pas à lancer la semence dans le désert. Mais ne perds pas ton temps. Ne gaspille pas tes efforts inutilement. N'arrose que ce qui en vaut la peine. Ne cultive que ce qui promet de s'épanouir et de porter des fruits".

"La seule chose qui ne coûte rien c'est le temps. Pourtant c'est la plus précieuse. Ne perds pas ton temps. Pas une seconde. C'est une perte à jamais irrécupérable".

"Il faut que tu maîtrises la technique de ton instrument. Travaille avec acharnement. Tu sauras que la technique est maîtrisée le jour où tu n'auras plus besoin d'instrument. Ton corps est un instrument du

même genre qu'un instrument de musique. Infiniment plus compliqué. Sa technique aussi est infiniment plus difficile à maîtriser. Là aussi tu sauras que tu as maîtrisé la technique lorsque tu n'auras plus besoin de l'instrument".

"Tu ne vois pas les objets, tu les crées. Alors, autant les créer beaux et agréables. La réalité est un choix".

Je me rappelais aussi ces mots incroyables qu'il m'avait dits alors que je ne connaissais encore rien de la vie. Ces mots dignes d'un prophète: "Ne choisis pas la vengeance. Ne choisis pas la punition. Jamais tu ne pourras punir assez les hommes pour le mal qu'ils te feront. Inutile d'essayer. Choisis le bonheur. Que ta vengeance soit le bonheur".

Mais aussi: "Ne choisis pas le pardon. On n'a pas le droit de pardonner. C'est contraire à la morale".

Je sortais à peine de l'adolescence. Qu'avais-je à pardonner, qu'avais-je à punir? J'écoutais. Je ne pouvais pas ne pas retenir ce qu'il me disait; il insistait tellement et il répétait la même chose si souvent que ça se gravait dans ma mémoire. Malgré l'incompréhension et l'ennui. Malgré ma jeunesse.

Je ne l'ai vu rire qu'une fois: lors de notre première rencontre. Il avait le don de prévoir les événements. C'était la veille de la guerre. L'avenir qu'il prévoyait lui avait enlevé toute envie de rire.

"Il y aura la guerre. Les hommes vont devenir fous. Il n'y aura ni vainqueurs, ni vaincus. Il n'y aura que des morts et des vivants. La seule victoire, c'est la vie".

"La guerre c'est pour tuer. Il n'y a pas d'autres raisons, il n'y a jamais eu d'autres raisons de faire la guerre".

"Ne choisis pas le pouvoir. L'homme qui a le pouvoir fait le mal. Le bon qui a le pouvoir fait le mal

involontairement. Le méchant le fait exprès. Pour celui qui le subit, il n'y a pas de différence".

"Choisis le bonheur. L'homme heureux fait le bien".

"Ne choisis jamais le pouvoir. Tu verras par toi-même où mène le pouvoir. Choisis la force pour être capable de t'opposer au pouvoir".

Il a choisi mon corps. En quelques années, il m'a littéralement sculpté, il m'a remodelé à son idée. La cage thoracique et les mains avant tout. J'ai fait d'innombrables heures d'exercices sous sa direction. Je suis devenu tel qu'il avait voulu que je sois.

"Fais confiance à ton corps physique. C'est ton corps qui pense. La vie spirituelle est la vie du corps".

"La posture est essentielle. Il n'y a pas de manifestation sans une posture juste. Mais il n'y a pas de manifestation informelle. C'est donc la posture qui est la manifestation même".

"N'essaie pas de comprendre. Travaille ta posture. Ta compréhension dépend de ta posture. Ta compréhension est inscrite dans ta posture".

"Ta compréhension c'est ta posture. Fais un effort de compréhension: travaille ta posture".

C'est le centre qui a toujours été le sujet sur lequel il revenait.

"Le corps a un centre".

"La vie se trouve au centre du corps".

"L'énergie vitale est focalisée dans un centre. C'est le même que le centre du corps".

Mais le centre sur lequel il revenait toujours, c'était celui qu'il appelait l'"Auditorium" (*).

"Tu appuies sur la pédale du piano. Tu joues une note. Toutes les notes qui sont en accord avec la tienne se mettent à vibrer. C'est la résonnance. Il y a dans ton corps un centre. C'est l'Auditorium. Là se trouvent de

nombreuses cordes qui vibrent lorsqu'elles sont en accord avec ce que tu écoutes. Ces vibrations tu les ressens comme une émotion ou comme une satisfaction artistique. Tu écoutes un morceau. Ça te plaît. Ça fait remuer quelque chose en toi. C'est ton Auditorium qui vibre. Le même morceau moins bien joué ne te touche pas. Ton Auditorium n'est pas en consonance. Quand tu vois un beau tableau c'est la même chose. Toutes les œuvres d'art mais aussi des événements comme la vue d'une belle femme et tout ce qui te touche font vibrer ton Auditorium. Cherche inlassablement à pénétrer dans l'Auditorium. C'est là que tu découvriras le secret de tous les arts".

Je n'ai jamais suivi ce conseil. Son histoire je l'ai écoutée mille fois avec un ennui à peine dissimulé. Il ne connaissait rien à la musique. Qu'avais-je besoin de ses conseils?

C'est dans ma cellule seulement que j'ai commencé à comprendre. Je me suis mis à la recherche de mon centre. Un jour je l'ai trouvé. J'ai pénétré dans mon Auditorium. Depuis lors je le fais vibrer directement. Sans écouter de musique, sans regarder des tableaux. La plus belle œuvre ne fait sonner que quelques cordes en résonance. C'est bien peu comparé à ce qu'on peut faire vibrer en intervenant directement.

(*) Ce mot ne doit pas être pris dans son sens habituel. C'est en fait une déformation d'un néologisme forgé par mon Maître pour les besoins de la cause. Il s'agit du mot Gauditorium, du mot latin gaudium (joie, jouissance) et signifiant lieu, localisation de toutes les joies et de toutes les jouissances. Mon Maître se faisait une idée un peu simpliste au sujet de la conscience d'un musicien, dont le gaudium, selon lui, ne pouvait s'abreuver que de délices sonores. C'est à mon intention qu'il avait supprimé le G de Gauditorium.

Je disais que j'avais étonné tout le monde en abandonnant la musique. J'ai fait bien plus. J'ai scandalisé et je continue à le faire. Je ne vais jamais à une exposition, je ne fréquente pas les concerts, je n'écoute jamais un disque, je fuis les musées, je n'ai pas lu un seul roman pendant trente ans, je ne fais pas de tourisme, je ne visite jamais rien. A quoi bon? En intervenant directement j'ai tellement plus que ce que peuvent m'apporter des intermédiaires.

Et puis ça conserve éternellement un caractère de nouveauté. C'est toujours la première fois. Pour moi, tout est toujours nouveau. Je ne suis pas un prophète. Je me suis borné à n'enseigner que des choses très concrètes, très proches du sol. Je ne répète pas des grandes sentences à mes élèves, mais des plaisanteries. Toujours les mêmes. C'est moi qui en ris le plus. Souvent même tout seul. Mais pour moi, c'est toujours la première fois. Je crois que là, j'anticipe un peu, je brûle les étapes.

Car il y a eu d'autres étapes. Bien des années après l'Auditorium, j'ai découvert le centre de vie. Pénétrer dans le centre de vie a été un événement aussi capital que la découverte du son. Il y en a eu d'autres. Sans le savoir j'ai suivi le chemin que mon Maître avait tracé pour moi. Pour toute la vie.

Je n'ai jamais vu son écriture. Une seule fois il m'a écrit une lettre. Elle était tapée à la machine. Il l'a signée d'un simple trait de plume. J'ai retrouvé un jour cette lettre. Bien des années après. Je l'ai détruite avec tout le reste, mais après l'avoir relue. Elle ne signifiait rien pour moi, à cette époque-là. Elle ne me concernait pas. Je n'avais pas 20 ans quand il me l'a donnée. Je n'en avais pas 30 quand je l'ai relue. Aujourd'hui seulement elle arrive à son destinataire.

40 ans après. Je ne me rappelle plus le texte. Elle commençait ainsi: "Lettre au philosophe que tu seras un jour". Elle contenait l'essentiel.

* * *

20 ans après. C'est seulement 20 ans plus tard que j'ai appris, en lisant un livre sur le bouddhisme Zen, que tout ce que j'avais subi à l'âge de 15 ans avant de pouvoir rencontrer mon Maître, était en fait une réplique d'un cérémonial d'admission d'un novice à la source de l'enseignement. Il fallait d'abord qu'il fasse la preuve de sa détermination. Combien de fois j'ai sonné à sa porte pour me faire renvoyer, souvent sans ménagement, par sa femme. Combien d'heures j'ai passé à l'attendre devant sa porte avec l'intention de l'aborder dans la rue puisqu'on ne me laissait pas entrer. Parfois dans la pluie, trempé jusqu'aux os. Je voulais apprendre. Je le voulais absolument. Rien n'aurait pu m'arrêter.

J'apprenais à jouer de la clarinette. J'avais des problèmes de souffle car ma cage thoracique était déformée par le rachitisme. Un autre élève, étudiant en médecine, m'avait conseillé d'abandonner. "Fais autre chose. Avec un thorax comme le tien, tu n'y arriveras jamais. Les instruments à vent, ce n'est pas pour toi". Moi je voulais quand même. Alors j'ai cherché. J'ai demandé conseil à des médecins, j'ai lu des livres et des articles. C'est ainsi que je suis tombé sur un article écrit par un homme qui revenait des Indes où il avait séjourné pendant de nombreuses années et travaillé avec des grands maîtres. Il parlait

des performances respiratoires des yogis. La solution de mes problèmes était là. Je voulais apprendre ça.

J'ai cherché l'auteur de l'article, j'ai fini par trouver son adresse. On ne voulait pas me laisser l'approcher. On me chassait. Je revenais. Obstinément. Un jour, enfin, c'est lui qui est venu ouvrir. Il avait encore sa serviette autour du cou et avalait la dernière bouchée de son repas. Il était grand avec des cheveux noirs grisonnants et surtout, avec un regard qu'on n'oublie plus jamais, lorsqu'on l'a rencontré une fois.

"Qu'est-ce que tu veux?" me demanda-t-il sans amabilité. J'étais un gringalet boutonneux de 15 ans. Voûté, maigre, mal formé, avec ma clarinette dépassant du journal dans lequel je l'enveloppais car je n'avais pas d'étui. J'ai rougi, j'ai essayé de parler, ça ne sortait pas. Finalement c'est sorti, mais d'une voix de fausset, rauque, beaucoup trop forte: "Je veux apprendre les trucs des fakirs!" Il a éclaté de rire. C'est la seule et unique fois où je l'ai vu rire.

C'est comme ça que ça a commencé. Il m'a fait rentrer. Je faisais mon premier pas sur la Voie. A 15 ans, il a commencé à m'enseigner à absorber l'énergie solaire et à la guider dans mon corps. Nous avons travaillé sur l'énergie de la lune, du sol, des arbres. Il m'a fait découvrir un monde qui reste inconnu à l'immense majorité des gens. Depuis lors, je guide l'énergie dans mon corps. Quelques années plus tard j'ai appris à la guider aussi dans le corps des autres. Tout le secret des guérisseurs est là.

Ne vous précipitez pas à la recherche d'un livre où on enseigne le travail sur l'énergie. Vous auriez tort de penser que, si un gamin de 15 ans a pu l'apprendre si vite, pour vous, médecin, ça ne devrait poser aucun problème. Ce n'est pas un gamin de 15 ans qui a

appris à manipuler l'énergie vitale. C'est un grand Maître qui le lui a enseigné. Toute la différence est là.

La présence du Maître est indispensable. Il voit, il sent, il sait quand vous êtes dans le vrai et décelle vos erreurs là où, au début, vous ne voyez aucune différence. Il vous dit quand le Chi passe alors que vous-même ne sentez rien. Il réveille votre sensibilité et surtout il agit comme un catalyseur. En sa présence, ça marche. Sans lui, ça ne marche plus. Il faut de nombreuses années pour arriver à faire aussi bien quand il n'est pas là.

Et puis il y a l'exemple. La garantie de l'authenticité que donne l'exemple. Le Maître est l'exemple de ce à quoi on peut arriver en suivant son enseignement. Mais, ce qui est irremplaçable, ce qui en soi déjà serait suffisant comme motivation, c'est la chaleur bienveillante dont il vous entoure. Ce ne sont pas les mots mais sa voix qui transmet l'enseignement. Vous vibrez à l'unisson avec le Maître, c'est là un bonheur inconnu dans la vie courante. Vous collaborez, vous êtes unis de l'intérieur dans une collaboration, dans une complicité, dans une coexistence. Vous vous imprégnez d'un fluide qui est l'essence même de son art et de son être. Vous êtes introduit dans un domaine dans lequel vous n'auriez jamais pénétré tout seul, qu'aucun livre jamais ne vous aurait fait découvrir. Ne partez pas à la recherche d'un livre, mais d'un Maître, quitte à aller au bout du monde pour le rencontrer.

Comment le reconnaître? Il n'y a pas de signes extérieurs. Le signe est intérieur. Ou plutôt oui, il y a des signes extérieurs qui vous feront reconnaître le faux maître. Il y a un signe sûr qui vous fera immédiatement reconnaître les grands imposteurs de notre époque. C'est la Rolls blanche. L'efficacité de

l'imposture se mesurant en nombre de Rolls qu'ils possèdent, le plus grand des faux chefs spirituels de notre époque en a aligné 12.

Il ne faut pas confondre la crasse et la pollution. La propreté est plutôt une affaire d'agrément et de confort. Un bon coup de balai, un torchon et un savon, c'en est fait de la crasse. La pollution est durable, néfaste, corrosive, destructrice. Un coup de torchon ne suffit pas pour y mettre fin.

Il y a une pollution dont on parle peu. C'est celle des esprits. Il ne s'agit pas de la publicité ou de la télévision. Ce n'est que de la crasse. Elles ne font qu'encrasser, elles ne polluent pas vraiment, et il n'est pas difficile de s'en protéger. La vraie pollution des esprits est celle faite par les fausses idéologies, par les fausses traditions. Quand est-ce qu'on entendra enfin une voix s'écrier, au nom du simple bon sens: "Non mais, c'est bientôt fini ce cirque?" Les faux prophètes, les gourous de pacotille, les détenteurs de faux secrets, les continueurs exclusifs des fausses traditions mystérieuses, ce sont eux les grands pollueurs.

Ne cherchez pas la transmission dans les livres. Toute transmission qui n'est pas celle d'une expérience personnelle ne peut être que fausse. "Il est écrit..." ou "Le prophète a dit..." suivi de commentaires et d'interprétations ne peut être que du tripotage de mots.

La vraie transmission est une lecture de ce qui se passe à l'intérieur. Ne cherchez pas celui qui sait parler. Partez à la recherche de celui à l'intérieur de qui il y a quelque chose à lire. De celui dont la vie se passe à l'intérieur. Dont la vie intérieure est riche en événements, non pas en discours. Le signe pour le

reconnaître est intérieur, lui aussi. Soyez à l'écoute de l'homme des profondeurs qui est en vous. C'est lui qui vous dira "Oui!" quand ce sera le moment.

En attendant, travaillez tout seul. Faites ce que vous pouvez. Même avec un livre à la main, quelle importance. Faites des efforts inutiles. Faites des tentatives dont vous saurez d'avance qu'elles échoueront. C'est comme ça qu'on se prépare. En s'obstinant pour rien. En insistant inutilement. C'est ça la préparation. Quand vous serez prêts, le Maître apparaîtra. Ayez confiance. Ce que j'affirme, je ne l'ai pas lu dans des livres. Cela m'est arrivé. Pourquoi pas à vous?

J'étais adulte depuis longtemps lorsque j'ai à nouveau rencontré un Maître. Nous nous sommes reconnus immédiatement. J'ai su tout de suite que j'étais en présence d'un Maître. Il a reconnu immédiatement en moi un élève avancé. Dès que cela a été possible, nous avons parlé. Sans préambules et ne sachant rien de moi il m'a dit: "Vous portez l'empreinte d'un grand Maître, mais votre évolution n'est pas achevée. Vous êtes sur la Voie. Venez travailler avec moi, je peux vous aider à avancer". Il m'a guidé pendant quatre ans. C'est avec lui que j'ai franchi le seuil de la conscience.

* * *

Je ne suis pas croyant. Je ne suis pas athée. Je ne sais pas de quoi on parle! J'ai cessé de croire à Dieu, au paradis, au diable et au petit Jésus lorsque j'ai appris que ce n'était pas le Père Noël qui apportait les jouets aux enfants. Je n'ai jamais pu comprendre comment on peut cesser de croire au père Noël et continuer de

croire au reste. Mais c'est peut-être encore une de mes bienformations, car je refuse d'admettre que cela pourrait être une malformation.

J'ai, néanmoins, eu moi aussi des expériences qui auraient pu devenir des expériences mystiques si je n'avais pas déjà eu celle du Père Noël. Faute d'érudition et de connaissances en la matière, je ne peux que raconter ma première expérience de ce genre.

Comme tout le monde, j'ai été éduqué dans l'esprit du bien et du mal. En effet, l'innocence de l'enfance paraît inadmissible à la morale de notre civilisation. Nous avons tous, ancrée au fond de nous-même, l'idée de la valeur et du mérite. La justice nous semble être une exigence essentielle. Dans notre système de morale, l'idée de justice implique celles de récompense et de punition. Ce sont des schémas élémentaires auxquels on n'échappe pas, malgré une évolution personnelle qui peut se dérouler en marge de toutes les autres valeurs de notre civilisation.

J'ai suivi des Maîtres. Leur enseignement a toujours été sobre et rigoureux. Strictement limité à la petite tâche quotidienne. Exclusivement orienté vers la pratique concrète. La recherche profonde vers laquelle nous nous dirigeons était sous-entendue. Jamais je ne les ai entendus prononcer le mot par lequel ceux qui parlent désignent le but vers lequel ils me guidaient. Le silence à ce sujet n'était pas le fait d'une convention tacite. Le sujet était tout simplement ignoré. En parler aurait été indécent. C'aurait été se ridiculiser. Prononcer ces mots dont se gargarisent aujourd'hui les débutants et les pratiquants chevronnés du dimanche aurait été le signe d'une impudeur lamentable et d'une incompréhension totale.

Travailler. Pratiquer la discipline sans but, sans ambition, même sans espoir. L'exemple du Maître suffisait. Il était plus éloquent que toutes les dissertations, plus stimulant que toutes les définitions possibles du but de la recherche. Sa présence bienveillante était un encouragement suffisant. Son exemple était un guide infallible. Infiniment plus sûr que le meilleur manuel au monde. Son exemple était là aussi pour ruiner toute illusion. Même si dans certains cas mon corps plus jeune arrivait à quelques performances qui dépassaient techniquement celles du Maître, diminué par l'âge et meurtri par les épreuves de la guerre, il n'en restait pas moins évident que j'étais encore loin de l'essentiel. L'exemple du Maître était là pour le montrer sans que jamais il ait eu à le dire. Bien au contraire. Il était toujours prêt à aider, sans jamais dénigrer.

Je travaillais. Je continuais à pratiquer comme on exerce un métier. J'avais abouti à certains sommets qui me donnaient la joie de pratiquer avec une grande assurance et de poursuivre ma recherche. Mais le grand événement ne se produisait pas. Les années ont passé. Puis des dizaines d'années aussi. Les rêves des débuts, je les avais oubliés depuis longtemps. J'étais heureux de travailler. Sans attendre rien de plus. Je pratiquais comme le violoniste au quatrième pupitre des seconds violons fait son métier. C'est un musicien comme les autres. Il a fait lui aussi le Conservatoire et il a étudié le répertoire des sonates et des concertos. Seulement voilà, depuis longtemps il sait qu'il ne sera jamais un grand soliste et que sa seule promotion pourrait être de passer au troisième pupitre s'il arrivait un accident à son collègue. Il n'en exerce pas moins son métier avec joie, car c'est un beau métier et il le fait bien.

J'en étais là lorsque s'est produit l'événement. Je ne l'avais pas cherché. Je ne l'avais pas mérité. Les efforts que j'avais fait pendant tant d'années me paraissaient dérisoires, comparés à ce que je recevais en récompense. J'étais éperdu de reconnaissance. Mais ma reconnaissance n'allait pas vers mon Maître. C'était évident qu'il était, comme moi, un maillon seulement, un maillon de la chaîne qui aboutissait à cette chose innommable.

J'étais à nouveau de l'autre côté du prisme, du côté où mon bonheur non mérité était une injustice, où je me devais de me prosterner et de remercier pour ce qui était au-delà de ce que j'aurais jamais pu espérer.

A qui m'adresser? A Dieu? C'était, hélas, aussi ridicule que de remercier le Père Noël. C'était l'occasion d'avoir une expérience mystique. Je ne l'ai pas eue. J'en ai cependant compris le mécanisme. J'en ai vécu tout le contenu émotif et extatique. Plus d'une fois, par la suite, je l'ai retrouvé et approfondi. Sans Dieu. Sans mythes ni religions. Mais toujours avec la plus grande humilité.

ENTRACTE

Tout l'art des guérisseurs repose sur les perceptions extrasensorielles. C'est pour ça que c'est un art, et que ça le restera toujours. Toute tentative d'en faire une science ne fera que tuer l'art et réduire leurs interventions à des pratiques loufoques et ridicules.

Les perceptions normales, celles faites par les cinq sens, ont une raison d'être biologique évidente. Mais les perceptions extrasensorielles aussi. Autant, sinon plus.

Il n'y a là rien de paranormal. Ce sont des choses parfaitement normales. Ce sont les circonstances où elles se produisent qui sont exceptionnelles. D'où leur rareté.

En temps de guerre, ces circonstances ne sont pas du tout exceptionnelles. Aussi, les phénomènes qu'on appelle paranormaux y sont-ils des événements quotidiens.

Pour l'acte IV, nous allons planter le décor dans un pays occupé, peu importe lequel, pendant les années de guerre entre 1941 et 1945.



**LES PERCEPTIONS
EXTRASENSORIELLES**

Acte 4

J'étais en retard. J'avais une boule d'angoisse qui me tordait le ventre, j'avais la gorge qui ravalait vainement un sanglot. C'était la catastrophe. Je commettais la faute impardonnable, il m'arrivait ce qui était exclu, impensable, impossible: j'étais en retard.

J'étais un terroriste. Oui, j'étais un terroriste, mais à une époque où ce mot avait une toute autre signification qu'il n'a aujourd'hui. La propagande nazie traitait de voyous, de malfaiteurs et de bandits tous les autres. A nous elle nous réservait le nom de terroristes. Ce nom qui ne dissimulait pas le danger que nous représentions et où on devinait, à côté de la haine pour l'ennemi, le respect pour son courage. Nous étions la terreur de l'armée la plus puissante et la plus féroce que les hommes aient jamais mis sur pied. Je parle de l'armée allemande. De celle de Hitler. Il a fallu se mettre à 10 contre 1 pour la vaincre. Pour la vaincre. Mais pour en être l'épouvantail, pour en être la terreur, ce n'était pas le nombre qui importait. C'était la détermination. Nous n'étions qu'une poignée.

J'avais accompli ma mission. Tout s'était bien passé. Je devais me faire voir par un camarade pour qu'ils le sachent. A 3 h. précises, je devais entamer le parcours d'une avenue. J'en avais pour 4 minutes. En cours de route, je devais croiser Stamenko qui était mon chef. Il devait me voir. C'était tout. Ne pas me rencontrer signifiait que j'avais échoué et que je pouvais être pris. Être pris signifiait être torturé, non pas jusqu'à la mort (certains ont eu cette chance et sont connus aujourd'hui comme des héros) mais jusqu'à ce qu'on ait parlé. Jusqu'à ce qu'on ait tout dit. Ça pouvait durer quelques heures ou quelques jours. Jamais personne n'y a résisté. Nous en étions parfaitement

conscients. C'est pourquoi lorsque quelqu'un était pris, tous les autres changeaient de cachettes, de consignes, de plans. Il y avait un bouleversement total dans toute l'organisation.

J'étais en retard. Sans raison, comme si je l'avais fait exprès, comme si une espèce de peur et d'hésitation m'avaient fait perdre les 5 minutes qui faisaient que je n'avais plus aucune chance de rencontrer Stamenko.

Qu'aurais-je fait à sa place? J'aurais tourné à gauche dans la rue transversale où j'arrivais justement, j'aurais donné l'alerte en téléphonant de la cabine téléphonique que je voyais à ma droite. Elle était vide. De l'autre côté de la rue transversale, là où commençait mon parcours, il y avait des ouvriers qui mesuraient le trottoir. Il y avait près d'eux une brouette avec des outils recouverts d'un sac en jute.

Et puis soudain j'ai bondi comme électrocuté. L'impossible: Stamenko m'avait attendu, il s'avancait vers moi. Il m'a fallu une fraction de seconde pour tout comprendre mais je fuyais déjà à toutes jambes bien avant d'avoir compris. Stamenko a été pris. Il a parlé. Il l'ont brisé. Ils l'utilisaient pour me tendre un piège. Les ouvriers trop propres et trop blonds étaient des agents de la Gestapo. Les outils sous le sac en jute étaient leurs armes. "Abattre! Feu!" hurlait une voix allemande. J'avais quelques secondes d'avance. Je tournais le coin de la rue suivante lorsqu'ils commencèrent à tirer.

Je ne réfléchissais pas en ce temps-là. J'agissais. Ce n'est que bien des années plus tard que j'ai analysé mon comportement de cette époque et que j'ai compris que j'étais guidé par l'instinct le plus fondamental de tous les vivants: l'instinct du combattant.

Je vivais dans une réalité d'un autre niveau. J'avais accès à une connaissance d'une nature différente. La discipline de notre groupe était rigoureuse. Elle ne nous était pas imposée. Chacun de nous la voulait absolument, pour soi et pour les autres. C'était la condition de notre efficacité et de notre survie. L'instinct, la force intelligente qui me faisait réagir savait bien qu'il lui serait impossible de me faire renoncer au rendez-vous. Or y aller signifiait la mort certaine. (Stamenko a été fusillé quelques jours plus tard et son corps pendu à une corde a été exposé pendant deux jours en plein centre de la ville). Arriver en retard au rendez-vous était le compromis qui me sauvait la vie.

En apercevant de loin la couleur beige du pardessus de Stamenko j'ai bondi et je me suis mis à fuir. On peut, peut-être, expliquer cette réaction comme l'effet d'un raisonnement extrêmement raccourci et condensé, générateur d'une action bien antérieure à sa formulation. Un signe, la couleur beige, a suffi pour provoquer la réaction instinctive, où l'instinct est en fait un jugement raisonnable mais instantané.

Cependant, ce qui m'a obligé à arriver en retard agissait en absence de tout signe, sans aucune raison, envers et malgré la volonté, l'habitude et la discipline. Il y avait en moi quelque chose qui savait que j'allais à la mort, qui connaissait peut-être la nature du danger et même l'existence du piège dans tous ses détails.

Comment une telle connaissance est-elle possible? Comment l'expliquer? Mais, je voudrais d'abord que vous ne doutiez pas de sa réalité. Je vous ai raconté un événement parmi ceux *qui* me sont arrivés personnellement. Nous l'avons un peu analysé, mais le hasard aurait pu tout aussi bien en être l'explication

si ce genre d'événements ne s'était pas produit quotidiennement pendant quatre ans.

Je transportais du matériel. Sans raison, et sans réfléchir, je rentrai dans la grande poste centrale, et cachai le matériel dans une corbeille à papier. Je sortis. Une minute plus tard tout le quartier est envahi par la police qui fouille tout le monde. C'est l'unique fois où ils ont fouillé sans demander les papiers. Je n'en avais pas. Je me suis laissé fouiller tranquillement et on m'a laissé partir. Deux heures plus tard, je suis revenu récupérer mon matériel. Si on l'avait trouvé sur moi j'aurais été fusillé.

Et il y a d'autres exemples, innombrables:

Sauter d'un train en marche en pleine campagne, sans aucune raison, juste un peu avant que les Allemands ne l'arrêtent, n'en sortent au hasard 100 passagers pour les fusiller sur place.

Se baisser sans raison, juste au moment où passe en sifflant la balle meurtrière.

Sortir sans raison par une porte 3 secondes avant que la Gestapo ne rentre par l'autre.

Se retourner et tirer au hasard sur un paisible passant qui en fait avait un revolver en main et qui s'apprêtait à tirer à travers sa poche.

C'était ça notre vie quotidienne. Nous vivions dans une autre réalité. La permanence du danger, la présence constante de l'ennemi nous y fixait, nous y maintenait sans relâche. A cette autre réalité correspond aussi un autre mode de connaissance.

Je crois que c'est le même mode de connaissance qui est à l'œuvre lorsque le lapin fuit en zigzaguant ou lorsque l'araignée tisse son piège. Le comportement de l'araignée contient une connaissance. En étudiant ce comportement, on y décèle une connaissance qui y

est impliquée. C'est la connaissance implicite. Sans elle, le comportement de l'araignée est inexplicable.

De la même façon, mon comportement contenait, à chaque fois, une connaissance. On remonte vers l'existence de cette connaissance par l'analyse après coup. Pour l'étude du comportement humain, c'est là une démarche inhabituelle. Néanmoins, sans cette connaissance implicite, mon comportement est inexplicable. Je savais quelque chose dont je n'avais aucune conscience. J'agissais en fonction de cette connaissance sans savoir pourquoi et sans me poser de question. Et j'agissais juste. Je faisais la chose qu'il fallait pour ne pas être pris et aussi pour continuer ma mission.

C'est le même mode de connaissance que celui de l'animal qui agit par instinct. Mais l'homme est doté en plus de hautes facultés mentales qui lui permettent de créer et d'improviser des solutions dans toutes les circonstances. Ces facultés habitent l'homme. Elles lui appartiennent. Elles n'appartiennent pas aux animaux qui sont voulus sans être capables de vouloir.

* * *

Pourquoi je n'ai jamais raconté à personne mes aventures de guerre? Mais parce que, justement, ce n'étaient pas des aventures mais la lutte acharnée pour un idéal humain, un idéal auquel j'ai cru de tout mon être et au service duquel j'avais mis toute mon existence. Sans restriction. Sans hésitation.

C'était la poursuite ardente d'un rêve d'autant plus beau que sa réalisation n'était réservée qu'aux générations futures. C'était le don de soi le plus total mais pas sous forme de sacrifice. C'était une offrande. C'était une offrande à l'homme. A l'Idéal.

L'effondrement de cet idéal dans des circonstances d'une atrocité insoutenable a été pour moi un événement tellement tragique qu'il a rejeté dans l'insignifiance tout ce qui avait pu m'arriver avant. Pour pouvoir continuer à vivre, il m'a fallu oublier. Oublier désespérément. Oublier de force. M'interdire les souvenirs, apprendre à me taire pour toujours. J'ai gardé le silence pendant plus de 40 ans. Et je continue.

Il y a quand même eu une exception. Bien des années après la guerre, j'ai eu un élève qui était psychologue. Il venait de terminer ses études qui faisaient partie d'un plan qu'il avait préparé encore au lycée. Figurez-vous qu'il avait eu l'idée très originale de changer le monde. Pour construire un monde meilleur, rien ne servait de changer les structures sociales et les régimes politiques. C'est l'homme qu'il fallait changer. Pour le changer, il fallait le connaître, d'où études de psychologie. Pour agir sur sa nature, il fallait apprendre les techniques des sages orientaux. Et voilà comment il a échoué chez moi. Il s'appelait Roland.

Il a réussi à communiquer sa flamme à quelques médecins et à quelques enseignants et à former un petit groupe de recherche. Les médecins nous apportaient leur caution et leur assistance. J'apportais les connaissances techniques indispensables. Roland nous apportait son enthousiasme et ses idées. Nous

avons fait d'innombrables expériences d'hypnose, j'en parlerai peut-être plus loin.

C'est avec Roland que nous avons fait une véritable étude des phénomènes de perceptions extrasensorielles que je viens de décrire. C'est la seule fois que j'ai raconté des événements de mon passé. Mais c'était un passé mort. Nous l'avons étudié comme on dissèque un cadavre. Posément et systématiquement. Scientifiquement.

Il a consigné mes récits dans les moindres détails. Il les a groupés et classés par genre de phénomène auxquels il devait chaque fois donner un nom de son invention. C'est ainsi qu'il y a eu des perceptions par la vue aérienne, des communications par les voies de la quatrième dimension, des précognitions d'événements futurs, etc... Je vous en donnerai encore quelques exemples tout à l'heure si vous voulez.

Nous avons fouillé dans mes souvenirs à la recherche d'éléments explicatifs, de détails auxquels dans le feu de l'action je n'avais bien entendu pas prêté la moindre attention. Nous en avons beaucoup discuté; nous avons tourné et retourné les problèmes soulevés par ces expériences et Roland en a extrait une théorie à lui, qu'il a longuement exposée dans une étude. Il se proposait d'en faire une publication. J'ignore si elle a jamais vu le jour.

Pendant plusieurs années, notre petit groupe a fait un travail passionné et passionnant. Puis un jour Roland a glissé sur le terrain gluant de la psychanalyse et s'est enfoncé jusqu'au cou dans ce merdier. Il nous a quittés et sans lui notre groupe s'est dissipé très rapidement.

Roland est devenu un grand. Il est devenu le chef de file de l'analyse translucide, ou transactionnelle ou trans-quelque-chose, je ne sais plus très bien quoi. Encore récemment j'ai entendu citer son nom par des psy dans une discussion du genre de celles où, pour montrer ses connaissances, on se lance à la figure des noms célèbres. Sacré Roland! Je sais que tu ne liras jamais ces pages, aussi je t'envoie un message par les voies de la quatrième dimension. Je te conserve intacte toute mon amitié et, si jamais un jour tu avais à nouveau l'idée de changer le monde, je serais avec toi. Je t'aiderais de mon mieux, comme avant.

* * *

Mais revenons aux perceptions extrasensorielles. Je sais ce qui vous intéresse. Voilà donc un exemple de perception par la vue aérienne.

Je marchais dans la rue. Soudain je devance sans égard une personne qui se dirige vers une cabine téléphonique. J'entre et me dissimule en faisant semblant de téléphoner. Juste à temps pour éviter un homme qui débouche d'une rue latérale et dont la rencontre aurait pu être dangereuse pour moi.

Mon comportement impliquait une connaissance. Cette connaissance ne pouvait me venir que d'une perception. Je ne pouvais pas avoir vu cet homme qui venait de derrière l'angle de la rue. La seule perception possible était celle qui aurait lieu à partir d'un poste d'observation situé au-dessus des toits des maisons.

La vue aérienne a été l'expérience la plus fréquente. C'est elle qui explique la perception simultanée de deux chaînes causales et donc la prévision d'événements qui, vus au niveau du sol, apparaissent comme des hasards. C'est par elle qu'on perçoit comme simultané ce qui, vu au niveau du sol, apparaît comme une succession. C'est par elle aussi que l'on voit ensemble des objectifs qui au niveau du sol sont cachés les uns par les autres.

Voici un exemple de précognition d'événements futurs.

Je ramasse machinalement dans la rue une grosse clé. Elle a été limée et manifestement trafiquée. Je n'en ai aucun usage, elle est plutôt encombrante. Je la mets quand même dans ma poche. Je l'oublie. Quelques jours plus tard, je tombe en plein dans une raffle-surprise. Les camions déversent par dizaines des flics et des Allemands hurlants. Je connais une maison qui donne sur deux rues. J'en connaissais beaucoup de ces passages et plus d'une fois cela m'avait permis de m'en tirer sans problème.

Cette fois ci, je suis trop loin. Je cours aussi vite que je peux. Je suis repéré. Les armes cliquettent déjà lorsque je m'engouffre dans l'entrée. Ils accourent en hurlant comme une meute de chiens sauvages. Je monte les escaliers d'un côté, je les descends de l'autre. La porte de sortie vers l'autre rue est fermée à clé. Je suis pris. Je ne suis pas armé. Je ne peux plus rien faire. Pourtant je mets la main dans la poche et j'en sors ma clé. C'est un passe-partout habilement confectionné. La porte cède immédiatement. Je sors et je n'ai que le temps de refermer la porte au nez de mes poursuivants. Une fois de plus, j'ai la vie sauve.

Ne vous étonnez pas de me voir parler tout le temps de la vie sauve. C'est que nos vies étaient en jeu en permanence, 24 heures sur 24, pendant quatre ans. Je ne vous cite que quelques événements parmi de très nombreux consignés par Roland, et parmi Dieu sait combien d'autres que j'ai oubliés. Nos vies étaient vraiment en jeu. La preuve en est que tous mes camarades ont été tués. Je suis le seul survivant de notre groupe et aussi des autres groupes qui se sont constitués plus tard.

Nous avons tous connus des expériences semblables, moi peut-être plus que les autres grâce au travail que j'avais fait avec mon Maître pendant plusieurs années. Entre nous, nous n'en parlions que très rarement. Nous n'avions pas le temps de nous étonner. Et puis les règles conspiratives du silence étaient devenues une habitude.

Voici, enfin, un exemple de communication par les voies de la quatrième dimension (quatrième dimension! Sacré Roland, il avait le goût du ronflant!).

Il est 3 h de l'après-midi. Je prends un tram, et je ne descends qu'au terminus. Je me retrouve dans un quartier éloigné, que je connais mal, où je n'ai rien à faire et où je ne connais personne. J'ignore pourquoi je suis venu là.

Je marche au hasard et je me trouve dans une rue paisible où je n'avais jamais mis les pieds auparavant. Je m'assieds sur un banc sous un tilleul. Je me sens bien. Je suis en paix, je me sens en sécurité. Quelques minutes plus tard, il y a un camarade qui vient s'asseoir à côté de moi. Il me cherchait partout pour me transmettre un message urgent de la plus haute importance. Nous échangeons quelques mots. Il

n'avait aucune raison de venir dans ce quartier qu'il ne connaissait pas, où il n'avait aucune chance de me trouver. C'était la première fois qu'il venait dans cette rue. Nous n'avons pas le temps de nous étonner, il faut agir, et vite. Nous partons chacun de notre côté.

Le hasard a voulu que, après la guerre, l'office de l'habitat m'octroie un logement dans ce quartier, non loin du terminus. La guerre était finie, mais pas pour moi. J'ai voulu revoir la rue et m'asseoir à nouveau sur le banc sous le tilleul. Retrouver peut-être la même paix que j'avais connue pendant quelques minutes en plein ouragan. J'ai longtemps cherché la rue. Je ne l'ai jamais retrouvée. J'ai questionné de nombreux habitants du quartier. Il a bien fallu que je me rende finalement à l'évidence. Cette rue n'a jamais existé. Ni le tilleul. Ni le banc.

J'hésite à vous donner encore un détail concernant cet événement. J'aimerais mieux ne pas le connaître et ne pas avoir à le dire. Tout serait plus facile et plus vraisemblable, mais je n'y peux rien. Les choses se sont passées ainsi, et je n'en connais pas l'explication. Le camarade qui m'avait rejoint cet après-midi là, sur le banc qui n'a jamais existé, avait été tué le matin même avant d'avoir pu me transmettre son message.

Ce sont là des choses incroyables. Évidemment. Des choses ordinaires, je n'aurais aucune raison de vous les raconter dans un chapitre consacré aux perceptions extrasensorielles.

* * *

Les soldats allemands faisaient la guerre. C'étaient des guerriers. Ils avaient en face d'eux des soldats qui faisaient une corvée. Une sale corvée. C'étaient des mobilisés. Il n'est pas étonnant que les Allemands aient balayé littéralement toute l'Europe à coup de Blitz-Krieg.

Il y a une différence entre un guerrier et un soldat mobilisé. Mais il y a encore une troisième catégorie d'hommes qui font la guerre. Je les appelle des combattants. Les premiers obéissent aux ordres et font leur devoir. Les seconds font une sale corvée. Seul le combattant agit de son propre gré. Il veut le combat. Les uns sont portés par l'élan du groupe, les autres font une sale corvée. Le combattant est porté par son propre élan, il est mû par la volonté de vaincre.

Les uns sont prêts à sacrifier leurs vies à la demande d'une entité abstraite comme la Patrie, le Parti ou l'Église Apostolique. Les autres acceptent de faire une sale corvée. Le combattant n'a aucune intention de sacrifier sa vie. Il veut vaincre un ennemi concret. Et ce par tous les moyens. En utilisant à cet effet toutes ses ressources. En mobilisant parfois des facultés insoupçonnées qui lui font dépasser les possibilités normales du corps et de l'esprit.

Et ça va parfois très loin. Le facteur déterminant qui est à l'origine de ces dépassements est la volonté. Pendant la guerre, la volonté du combattant est mobilisée avec une intensité et une puissance qui n'ont aucune commune mesure avec les motivations en temps de paix. Se chamailler pour une place de parking ou se battre pour passer de la ceinture jaune à la ceinture orange en Judo ne sont pas des circonstances qui donnent accès à des pouvoirs inhabituels.

Par contre, le combattant plongé dans l'atmosphère de la guerre, guetté en permanence par la menace de la mort, et poussé par la volonté de combattre, provoque une réaction biologique de survie. Car il ne faut pas perdre de vue que c'est avant tout la volonté de vivre qui est la force qui projette le combattant contre son ennemi. Cette réaction est, je crois, propre à l'homme. En effet, on n'a jamais observé des animaux au combat faisant autre chose que ce que leur instinct leur a toujours fait faire.

Par son effort de volonté, le combattant accède parfois à des pouvoirs qui n'ont plus rien à voir avec le fonctionnement normal des organes, avec les possibilités physiques de ses muscles ou avec ses performances mentales habituelles. Les maîtres des arts martiaux des temps anciens ont appris à utiliser ces pouvoirs. J'en ai parlé longuement dans mon livre sur le Tai ji quan. Leur optique était celle du combat. C'étaient donc avant tout les pouvoirs destructeurs qui retenaient leur attention et qui faisaient partie de leur recherche.

Mais il y en a d'autres. Avec Roland, nous avons étudié les phénomènes de perception extrasensorielle. Il faut souligner d'abord que cette étude a été faite longtemps après la guerre. En effet, personne n'aurait songé à accorder le moindre intérêt à une recherche de ce genre au moment où ces événements se produisaient. D'autres intérêts autrement plus important étaient en jeu! La vie même des protagonistes puis le succès ou l'échec d'une mission avec toutes les conséquences incalculables que ça comporte. J'avoue que jusqu'à ma rencontre avec Roland, je n'avais jamais envisagé moi-même ces événements sous cet angle-là. L'aspect inexplicable de

certains phénomènes qu'ils contenaient ne m'avait jamais paru digne d'intérêt.

Je pense, ensuite, que c'est surtout le phénomène de perception qui est essentiel dans les problèmes que ces événements soulèvent. C'est la perception, en effet, qui donne la clé d'un comportement qui, sans cela, serait définitivement inexplicable. Nous avons déjà longuement parlé de la perception normale dans mon livre précédent. Il est évident que c'est la conscience l'élément qui fait de l'ensemble du phénomène une perception. Mais tout le processus peut très bien fonctionner sans la conscience et la mémoire conserver tout un stock d'informations qui restent hors de la conscience. Il ne faut pas oublier que les possibilités de la conscience sont très limitées et qu'en somme, durant toute la vie, nous ne sommes vraiment conscients que de très peu de choses. Y compris de celles qui nous concernent étroitement.

Les sens sont donc là pour nous créer une certaine réalité dans laquelle se déroule normalement notre vie. C'est une réalité mentale et il n'y a pas d'autres réalités que mentales; seulement ce n'est pas la seule réalité mentale possible. Celle-ci est créée à partir d'informations qui sont transmises par des organes qui fonctionnent sur le principe du téléphone par fil ou par câbles. Mais il existe aussi la T.S.F., et la T.S.F. à son tour peut permettre la création d'une réalité.

Pour y accéder cependant, il faut un récepteur différent de celui qui sert au téléphone. Tout est là. Nous n'avons pas de sens prévus pour accéder à un autre type de réalités. On y accède quand même, en dehors de la conscience et sans le secours des cinq sens. Cela est vérifiable, par exemple, dans l'action

qui s'explique par une connaissance appartenant à une autre réalité.

Mais on peut y accéder aussi par d'autres moyens. On codifie alors les informations provenant de cette autre réalité en langage appartenant à la réalité ordinaire. Cela donne des traductions fantaisistes et souvent les interprétations les plus farfelues. C'est un labyrinthe dans lequel se sont égarés bien des esprits. Et ce n'est pas fini. Des esprits, et non des moindres, des intellectuels formés dans les plus grandes universités du monde se sont laissés prendre à ce petit jeu. Car ce n'est pas autre chose. C'est un jeu de construction comme l'est la construction de la réalité ordinaire, mais avec infiniment moins de pièces à assembler.

Essayons de comprendre. La réalité est faite de mots. Le langage intervient dans la création de la réalité et, dans la perception, son apport est essentiel. Toute notre réalité est une réalité racontée. Depuis la naissance le monde nous est raconté, et toute notre vie nous la racontons à notre tour. La réalité objective est une réalité verbale.

Lorsqu'on accède à une réalité d'un autre genre sans y être longuement préparé, sans être guidé par un Maître, on n'a qu'une hâte: c'est de l'objectiver. Ce qui veut dire de la faire entrer dans les cadres de la réalité ordinaire, de la confondre avec elle; en un mot de la raconter. Et cette tendance est d'autant plus impérative qu'on est un scientifique rompu à la recherche rigoureuse.

Mais, comme il n'y a pas de sens pour percevoir cette autre réalité, et percevoir signifiant la loger dans le champ de la conscience, de même il n'y a pas de langage pour en rendre compte. La perception de la réalité non-ordinaire existe. Elle se vérifie dans

l'action. Or cette perception n'est passée ni par les sens, ni par la conscience. Elle est donc extrasensorielle et la connaissance qui en est issue est non-consciente.

Le petit jeu qui consiste à transformer les perceptions extrasensorielles en perceptions tout court et à les objectiver, autrement dit à les raconter, ne peut donner que des résultats bizarres, sinon caricaturaux.

Transformer la connaissance non-consciente en connaissance objective signifie encore la raconter. Le langage habituel ne s'y prête pas. Il n'est pas fait pour ça. Alors, en se servant du vocabulaire existant, on crée un langage nouveau. Comparé au langage habituel, avec sa syntaxe, sa grammaire, sa sémantique, sa logique, formé, perfectionné et rodé par des millénaires d'usage, ce langage nouveau, et nécessairement nouveau avec chaque auteur, ne peut être que farfelu.

PETIT DIVERTISSEMENT

Il y a des croyances qui ont la vie dure. Certaines sont stupides et grotesques et pourtant elles datent encore de l'époque des cavernes.

L'une des plus tenaces consiste à croire que nous sommes ce que nous mangeons. Cette croyance qui s'est maintenue sous différentes formes jusqu'à nos jours, se déguise en vérité scientifique ou tout au moins en hypothèse de travail dans la recherche.

Nos ancêtres mangeaient leurs ennemis pour s'approprier leur force et leurs pouvoirs. Nous mangeons de la viande pour ne pas manquer de protéines. Le raisonnement est le même. A-t-on déjà mangé des cheveux contre la calvitie ou des dents afin d'en faire repousser d'autres à la place de celles qui étaient tombées? Ca ne m'étonnerait pas.

* * *

L'élève, c'est celui qui apprend. S'il apprend, c'est qu'il ne sait pas encore. L'élève c'est donc celui qui ne sait pas. Il a toute ma sympathie. L'ignorant, c'est celui qui ignore. De ce fait il ne saura jamais rien.

L'érudit, c'est celui qui croit savoir, parce qu'il est doué d'un peu de mémoire. Le con est con.

Quand le poète pointe le doigt vers le ciel, l'élève regarde la lune, l'ignorant regarde le doigt. L'érudit regarde sous le bras et s'exclame: "le petit bouton rouge que vous avez dans le creux sous-aissellien, juste à la limite du système pileux, c'est une piqûre de Tripisco-rhinopodus-lipocreptus dextrogyre!" Mais quel nom donner à celui qui examine le pied droit et le compare au gauche, pendant que le poète essaie de lui faire découvrir les splendeurs du ciel?



Acte 5

Nous abordons le sujet le plus important de notre étude. Ne m'en veuillez pas si je m'étends en long et en large pour le traiter.

La méthode scientifique n'est pas applicable à l'étude du phénomène de la volonté et la science l'ignore délibérément. Il contient pourtant la clé de tout le devenir, aussi bien biologique que cosmique. C'est un phénomène inexplicable parce qu'inexplicable.

Il est évident, quotidien, commun, général, et pourtant résolument refusé par la science. Il est difficile à cerner, à saisir, à déterminer. Pourtant le moindre fait de la vie en est le résultat. Il est présent dans la moindre action de tout être vivant. Il est l'action car il en est indissociable.

Nous avons longuement analysé la volonté dans mon livre précédent. Nous avons essayé d'en donner une définition aussi précise que possible. Il suffit cependant d'un bref moment d'attention lors de l'exécution d'un acte volontaire pour se rendre compte à quel point l'analyse et la définition passent à côté de l'essentiel du phénomène de la volonté, tel qu'il apparaît vraiment dans le comportement humain.

C'est le matin. Le réveil a sonné, mais vous restez encore un peu dans votre lit. Vous pensez: "je dois me lever" mais vous ne le faites pas. Puis, soudain, hop!, d'un bond vous êtes hors du lit. Aucune analyse ne peut expliquer ce qui s'est passé.

Le phénomène de la volonté n'a que l'apparence de la rationalité. En fait il appartient à un autre domaine. Un domaine où la rationalité n'a pas cours, où la conscience, convenablement épurée ne fait qu'acte de présence. Elle n'est que le témoin. C'est lorsque la conscience n'est pas épurée qu'on encombre le

phénomène d'apports secondaires qui faussent tout et créent l'illusion de ce que nous connaissons sous le nom d'acte volontaire.

Tout d'abord les motifs. Les motifs sont des apports secondaires et extérieurs dont on colore l'acte volontaire de la vie courante après coup. On agit d'abord. On explique après. L'homme d'action le sait. L'homme ordinaire se fait des illusions.

J'ai participé à de très nombreuses expériences d'hypnose. J'en cite une qui éclaire bien ce que je viens de dire. Une suggestion post-hypnotique est un ordre qu'on donne au sujet pendant son sommeil et qu'il doit exécuter après le réveil. On lui suggère l'oubli de tout ce qui s'est passé pendant la séance, ce qui fait que lorsqu'il exécute l'ordre post-hypnotique, il croit agir de son propre gré.

Au cours de nombreuses expériences, nous avons ordonné à différents sujets de chanter la Marseillaise à une heure bien précise. Le premier, à l'heure donnée, était en train d'écouter la retransmission d'un match de football à la radio. La France venait de marquer un but. Il a bondi en s'écriant: "La France mène par 1:0, vive la France. Allons enfants de la patrie..." Il s'est mis à chanter tout naturellement. Le deuxième, à l'heure donnée, discutait avec un collègue. "Nous sommes en train de refaire la même erreur qu'en 39. Hitler s'armait jusqu'aux dents alors que toute l'Europe dansait le Lambet Walk. Les plus inconscients c'étaient nous les Français. On chantait la Marseillaise sur l'air du Lambet Walk. Ça faisait: Allons enfants de la patrie..." Et il se mit à chanter et à danser.

Le troisième, l'heure venue, s'adresse à un ami: "Il y a quand même une chose qui me chiffonne depuis que

j'étais gosse. Dans la Marseillaise on fait la liaison sanguimpur. Si on fait la liaison, c'est sangimpur qu'il faut prononcer, comme au début: "Allonzenfants..." et il se mit à chanter. Le quatrième, à l'heure venue, commença tout simplement à chantonner la Marseillaise. Nous lui demandâmes pourquoi il chantait ça. Il répondit: "Comme ça, j'aime bien". "Vous chantez souvent la Marseillaise?" "Oh oui, très souvent", ce qui était bien entendu tout à fait faux.

Nous avons fait une cinquantaine d'expériences semblables. Toutes avaient ce point en commun: le sujet avait besoin de donner une explication à son comportement. Il lui ajoutait le motif. Il le rendait rationnel.

Un autre apport secondaire qui fausse l'analyse de l'acte volontaire est la charge émotive. Certains actes sont accompagnés de plaisir, d'autres d'ennui et même de souffrances. On a vite fait de prendre le plaisir pour le motif déterminant l'acte agréable, ou par exemple le devoir pour celui déterminant un acte ennuyeux ou pénible. La charge émotive aussi ne fait que colorer un acte qu'elle ne détermine pas.

Mais, ce qui fausse le plus l'image de l'acte volontaire est le jugement de valeur. La raison a des normes. Le jugement normatif s'infiltré irrésistiblement dans tous les phénomènes psychiques. Le bien et le mal, sous d'innombrables aspects, nuancés à l'infini viennent à leur tour colorer l'acte volontaire. L'illusion est créée. La volonté est libre mais motivée. On choisit librement mais en fonction de motifs. De motifs qu'on a sélectionnés librement au préalable. L'impasse est totale.

La volonté n'est ni libre ni déterminée. Elle n'obéit ni à des causes ni à des motifs. Elle n'est dirigée ni par la

raison ni par les sentiments. Elle appartient à un domaine où tout cela n'a aucun sens. La volonté est le fait primordial de la vie. La vie est inexplicable. La volonté est inexplicable. La conscience est inexplicable. Pour expliquer, il faut décomposer et comparer. Il y a des faits primordiaux qu'on ne peut réduire à des composants plus simples, qu'on ne peut comparer à rien.

Une pierre qui tombe suit une tendance. Un oiseau qui vole agit contre cette tendance en utilisant une machine spécialement conçue à cet effet. Pour pouvoir s'en servir, il a besoin de certaines connaissances. Elles sont contenues implicitement dans son instinct. Il utilise la machine à voler d'instinct.

Mais, qu'est-ce que ça signifie agir d'instinct? Ce n'est pas agir comme un automate. Dès le premier coup d'œil on voit la différence. Ce n'est pas agir au hasard. Comme un somnambule non plus. Ni comme un homme qui pèse le pour et le contre. L'action instinctive est un comportement qui implique un choix en vue de la réalisation d'un but. C'est une action volontaire à l'état pur. Elle n'est pas encombrée de jugements de valeur, elle est libre de toute motivation car il n'y a pas de pour et de contre, elle n'est pas chargée d'ennui ou de souffrances et peut-être même pas de plaisir. C'est un élan qui mène droit au but. Elle correspond très exactement à notre définition de la volonté.

Si l'action instinctive est en fait une action volontaire pure, qu'en est-il de l'acte volontaire humain qui s'en distingue tout de même très nettement? Il s'en distingue en effet. C'est un acte volontaire embrouillé, bâtard, hésitant, barbouillé de craintes et d'angoisses,

troué de soucis pour des regrets futurs, accablé de scrupules et de considérations les plus diverses, étouffé par les prétentions et l'orgueil, empêtré par la timidité et la maladresse. Si l'action se réalise malgré tout, on a l'impression que cela n'a été possible que grâce à un processus extrêmement complexe. On considère cette façon d'agir comme normale, comme humaine. Ce serait probablement vrai s'il n'y avait jamais eu, et s'il n'y avait pas encore quelques rares hommes d'action.

Un homme d'action est un homme de connaissance qui participe au monde. Il voit directement. Il saisit les rapports sans les avoir cherchés. Il est toujours au centre des choses, au centre vers lequel tout converge. Son action est directe, il va droit au but sans l'avoir choisi. Il ne se trompe jamais car il passe d'une évidence à une autre, guidé par une volonté dont le but n'est jamais remis en question. C'est la même volonté qui guide de la même façon toute la vie de la biosphère. C'est celle-là même qui guide l'acte instinctif.

A chaque instant de l'exécution d'une action instinctive, il y a un choix à faire. Un choix en fonction de certaines données et du but à atteindre. Chaque battement d'aile de l'oiseau qui vole est un choix. Son intensité, son orientation sont le résultat d'un choix. Peu importe qui choisit. La petite déviation que fait l'oiseau pour happer un insecte au passage est un choix. C'est l'exécution d'un acte qui a été voulu.

La volonté qui habite l'oiseau est pauvre. Elle est très limitée. L'oiseau ne peut pas vouloir grand-chose. Néanmoins lorsqu'il fait quelque chose, c'est parce que c'est voulu. La biche qui fuit la horde des tueurs à

cheval fait un choix à chaque bond. Ses possibilités aussi sont très limitées. Celles de l'homme sont plus grandes. Le Bios l'a fait monter en grade. Il lui a donné de l'avancement. Il l'a privilégié en lui déléguant des pouvoirs afin qu'il continue son évolution par ses propres moyens. A son gré. La chasse à courre est l'une des monstruosité qui font partie du lot d'erreurs propres à toute évolution.

L'homme a des possibilités plus grandes et plus variées. Néanmoins la différence n'est pas seulement quantitative. Le pouvoir qu'il a reçu lui permet de créer. Au même titre que le Bios. Mais avec quelle absence de sagesse, de prévoyance et d'égards. Avec quelle succession d'erreurs monstrueuses en comparaison desquelles la chasse à courre n'est qu'un petit divertissement angélique.

L'homme est donc un créateur. Sa créativité a été voulue au même titre et de la même façon que la faculté de voler de l'oiseau ou celle de nager du poisson. Ses œuvres sont voulues exactement comme celles de l'araignée ou de l'abeille. Il y a seulement un maillon en plus dans la chaîne. Il y a, entre le Bios et l'œuvre, un gradé à qui ont été laissées quelques initiatives.

Seul l'homme d'action est un véritable créateur. Lorsqu'une œuvre est le fruit de mille combinaisons essayées et abandonnées, lorsqu'elle a subi des retouches tellement nombreuses qu'elle n'a plus rien de ce qu'elle était au départ, lorsqu'elle est sortie péniblement après mille hésitations et recommencements, on peut être sûr qu'elle n'est pas le produit d'un homme d'action. Comme l'oiseau qui corrige son vol, l'homme d'action corrige son œuvre en cours de route, il ne la recommence pas. Il va droit

au but sans se soucier des moyens, sans marchander l'effort quand il est nécessaire, sans se soucier de la valeur de l'œuvre réalisée. Quand elle est originale, elle est un chef-d'œuvre le plus souvent. Quand c'est une réplique, elle est juste. Quand c'est une imitation, elle est bonne; quand c'est une redite, elle en valait la peine.

L'homme d'action agit. Comme l'oiseau vole. Le vol de l'oiseau n'est jamais faux, il n'est ni bon ni mauvais, il est juste. L'homme d'action agit juste. Les critères de valeur ne le concernent pas.

* * *

Je ne ferai pas plus et pas mieux que les autres. Je n'ai pas de théories de la volonté à présenter. J'essaierai seulement de montrer que nous n'en connaissons pas les limites et surtout que celles que nous croyons être les siennes habituellement sont fausses.

Mon Maître m'a répété des centaines de fois: "Tout est possible. Retiens bien: tout est possible. Il faut seulement vouloir vraiment." Vouloir vraiment, c'est très différent de souhaiter ou de désirer ou de prier le Bon Dieu. La volonté implique l'action. Elle est ce qui fait agir d'une certaine façon, avec un but, en accord avec un choix. C'est par l'action qu'elle se distingue du souhait ou du désir.

Or, c'est dans le domaine de l'action que la volonté de l'homme de notre époque est bornée et réduite à peu de choses. Il a transféré sa volonté à des machines et à des appareils. Quand ils sont en panne, c'est sa

volonté qui est en panne. Elle est paralysée, elle est impuissante. Elle ne sert à rien.

Les possibilités de la volonté sont ignorées par l'homme moderne. Ses pouvoirs sont tout simplement niés et rejetés au même titre que les trucs des illusionnistes de foires, que les superstitions ou que la magie des attrapeurs de nigauds.

On ne peut pas vouloir vraiment n'importe quoi à n'importe quel moment. Pour devenir une force dotée d'un pouvoir sans limites, la volonté doit être motivée. La vie même est le motif le plus puissant.

La vie veut la vie. Préserver et propager la vie, c'est ça la motivation primordiale de la volonté. Préserver la vie est un motif puissant capable de mobiliser la volonté et de lui faire accomplir des choses extraordinaires. J'en ai déjà beaucoup parlé. Les maîtres orientaux des temps anciens en ont extrait, en ont isolé la technique qui permet d'utiliser la puissance de la volonté sans passer nécessairement par la motivation originelle.

Que fait le Chinois de la photo pour porter l'autobus bourré de touristes sur son ventre? Ce n'est certainement pas un simple effort musculaire. C'est un effort d'une autre nature. Il comprend la concentration de l'attention, la mobilisation de la volonté et la concentration de l'énergie, du Chi. Le résultat est là, sur la photo, qui n'est pas truquée. Il n'y a aucune raison de truquer des photos, c'est bien plus compliqué que de les prendre tout simplement, car ces exhibitions sont un spectacle banal en Chine.

Le résultat est donc là sur la photo mais ce qu'on ne voit pas et ce qu'on ne devine pas derrière le sourire de notre chinois, ce sont les milliers d'heures de

travail, d'exercices et d'entraînement qui l'ont précédé. Des milliers d'heures à contrôler sa respiration, à s'absenter du monde, à s'intérioriser, mais à faire un travail corporel aussi.

Cet homme n'est en rien différent des autres. L'examen le plus minutieux ne pourra constater que l'excellent état de sa santé. Pendant l'exécution de son petit numéro, on ne le verra pas faire autre chose que ce que tout le monde fait: un effort musculaire.

Pourtant l'effet de cet effort est incomparable. Il fait donc quelque chose en plus. C'est quelque chose de mental. Il veut d'une certaine façon. D'une façon inhabituelle et inconnue des autres. Il veut, et son corps acquiert une puissance et une résistance incroyables. Il veut et l'énergie lui obéit. Comme la trompette obéit au trompettiste. Avez-vous déjà essayé de souffler dans une trompette? Vous avez vu ce qu'il en est sorti? Pourtant, le trompettiste est un homme comme vous, et il ne fait pas autre chose que vous, il souffle. Cependant à lui, la trompette obéit. Elle fait des sons. Après des milliers d'heures de travail.

La volonté de vivre peut se manifester aussi comme un phénomène collectif: un groupe, un peuple tout entier, peuvent réagir comme réagit un individu en danger de mort. On a vu plus d'une fois la volonté farouche d'un petit peuple triompher d'un agresseur surpuissant mais privé de la motivation fondamentale.

Et puis il y a eu aussi la deuxième guerre mondiale, où se sont affrontées deux volontés farouches. L'une motivée par une doctrine flattant les bas instincts de l'homme vulgaire, et surtout de l'homme le plus vulgaire, et l'autre motivée par l'instinct de survie. J'ai parlé d'événements étranges et inexplicables qui se sont produits pendant la guerre. C'est que ces



événements ne se produisent presque jamais dans des circonstances normales. Je voudrais donc vous citer encore un exemple frappant du pouvoir de la volonté tiré de cette époque-là. Il remonte vraiment très loin. Pour pouvoir suivre et comprendre, il faut remettre les faits dans leur contexte, évoquer les circonstances et l'ambiance où ils se sont produits.

C'était la guerre. On ne pouvait pas l'ignorer. On ne pouvait pas ne pas y participer. Le choix était facile... Hitler était l'incarnation du mal. Sa doctrine était tellement explicite qu'il ne pouvait y avoir la moindre hésitation sur le monde qu'il voulait réaliser. Les générations d'après-guerre ne peuvent même pas imaginer ce qu'à été l'endoctrinement de Hitler. On ne peut pas croire aujourd'hui que tout le peuple allemand ait pu adopter une idéologie aussi grossière.

Elle était fondée sur le racisme le plus draconien. Il y avait une race supérieure, c'était la race germanique qui était appelée à dominer toutes les autres. Pour leur bien. Il y avait ensuite les races inférieures, et d'abord les Juifs qu'il fallait exterminer. Dont il fallait débarrasser le monde. Pour le bien de l'humanité. On a trop facilement rejeté toutes les responsabilités sur les Nazis. Il y a un fait historique qu'on a pas le droit d'oublier. Tout le peuple allemand a suivi Hitler jusqu'au bout. Je ne porte aucun jugement. Je dis seulement qu'on n'a pas le droit de falsifier l'histoire. Le National-Socialisme a été la maladie du peuple allemand. J'ignore s'il en est complètement guéri.

D'autres nations ont souffert ou souffrent toujours de maladies semblables. Le virus est le même, quoique la maladie puisse porter des noms différents. Ce virus s'appelle le racisme. Il a engendré l'esclavage et le colonialisme. C'est au nom d'une supériorité raciale

que nous avons asservi les noirs, les rouges, les jaunes, les basanés, en un mot nos frères dans le Christ. Mais attention, nos frères inférieurs. Nous avons tous appris à l'école les noms des grands conquérants et des bâtisseurs d'empires. Qui a jamais entendu parler d'un grand homme qui se serait opposé à la colonisation, au nom d'une doctrine antiraciste? Le droit de dominer les autres, grâce à notre supériorité raciale, n'a jamais été mis en doute sérieusement par personne. Le grand crime d'Hitler, ce qui a révolté le monde civilisé, c'est qu'il a voulu, au nom d'une supériorité raciale, asservir des blancs.

A cette époque-là, le choix était facile. Hitler était l'agresseur. Se défendre était déjà un droit en soi. Défendre certaines valeurs menacées par sa doctrine était la réaction de la majorité. Mais nous avions encore en plus la foi dans une idéologie. Une idéologie qui avait fait déjà ses preuves, qui n'était plus du domaine spéculatif des philosophes et des sociologues. Notre foi était fondée. Il existait un pays où les travailleurs étaient au pouvoir, où la justice sociale était enfin une réalité, où les hommes étaient égaux, où les richesses étaient équitablement partagées et surtout, surtout, c'était le pays de la liberté. L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. Le pays de nos rêves. Le pays des hommes libres et égaux. Le pays de l'Armée Rouge. L'Armée des Camarades.

B. était libéré. Les allemands se retiraient en livrant des batailles acharnées pour chaque pouce de terrain, mais B. était libéré. J'ignorais la joie de la victoire, je ne participais pas à la liesse populaire, je n'allais pas avec les autres préparer un accueil triomphal à l'Armée Rouge. Je voulais Sonia. Tout de suite. J'étais devant les ruines de sa maison. Toute la ruelle

était rasée. Ça avait l'air assez ancien. Les premiers bombardements probablement. Mais alors, pendant deux années, ce que je portais en moi, cet espoir merveilleux, cette image dans la nuit, ce souvenir du visage éclairé par la flamme d'une allumette, tout ça n'a jamais concerné qu'une morte? Je savais que ce n'était pas possible. Sonia était en vie. J'en avais la certitude.

J'ai traversé la bande de terrain vague qui séparait les maisons de la clôture du cimetière. Le haut mur d'enceinte du nouveau cimetière n'avait jamais été achevé. Il restait environ 100 m. de simple clôture en bois. J'ai tout de suite retrouvé ma planche. Trois ans plus tôt je l'avais décellée et fixée de telle façon que je pouvais la déplacer, pénétrer dans le cimetière par l'ouverture et la remettre en place. Malgré les clous rouillés, mon système fonctionnait encore. C'était mon entrée de secours. Elle appartenait à une époque où ma vie était celle d'une bête traquée. Une époque qui s'était terminée la veille au soir.

Je voulais Sonia. Tout de suite. Je ne savais pas où la chercher, je ne savais rien d'elle. Je ne l'avais vue qu'une fois.

C'était la nuit. J'étais caché sous un abri derrière la maison qui maintenant était là, en ruines. C'était un abri où on entreposait la réserve de bois, autrefois. Il n'y avait plus de réserve de bois pendant la guerre et le peu qu'on en avait, on le gardait sous clé, à l'intérieur. La maison était la dernière de la ruelle qui s'achevait sur un terrain vague, et l'une des rares sans chien. Autant de facteurs en faveur de ma sécurité. Puis, j'avais mon entrée de secours au cimetière. Il suffisait de parcourir la bande de terrain vague derrière les maisons dont les façades étaient de l'autre

côté. Je connaissais bien le cimetière, la nuit. Plus d'une fois je m'y étais caché en attendant que passe le danger ou, plus souvent, que passe ma peur.

Cette nuit là, comme d'habitude, j'étais assis en lotus derrière un tas de vieilleries qui me cachait suffisamment. J'avais, à côté de moi, quelques précieuses cartouches de cigarettes. C'était une idée à moi, une ruse. Si jamais j'étais pris dehors après le couvre-feu, le fait de transporter de la marchandise m'aurait fait diriger vers le service de répression du marché noir. Le temps de m'identifier et de me remettre au service de répression du banditisme était un délai suffisant pour que mes camarades comprennent que j'avais été pris, et pour qu'ils agissent en conséquence.

Je passais la plus grande partie de mes nuits à travailler mon souffle et à perfectionner ma posture. Je dormais peu. C'était trop dangereux. Je venais de défaire ma posture lorsque j'entendis les moteurs des voitures de la Gestapo. Ils arrivaient à toute vitesse, de plusieurs côtés. Il était évident qu'ils fonçaient vers l'endroit où je me trouvais.

Je bondis mais au même instant, comme un gros chat, une forme humaine jaillit littéralement d'une lucarne et vint atterrir à côté de moi. Je courais vers ma planche et une jeune fille, aussi rapide que moi, courait à mes côtés. Je perdis un instant pour rattraper mes cartouches de cigarettes et elle me devança. C'est elle qui fit jouer ma planche. Quelques secondes plus tard, nous étions à l'abri tous les deux, essoufflés, tremblant de peur. Elle connaissait ma cachette. Les allemands hurlaient des ordres et frappaient à une porte. Je l'entraînais vers un abri. Elle répétait en chuchotant: "je t'aime, je veux mourir avec toi."

Le cimetière. La nuit. Sonia dans mes bras, pleurant et me racontant ses nuits passées à m'observer. Et les autres nuits d'angoisse, lorsque je ne venais pas.

Les allemands étaient repartis. Nous ne voulions plus mourir ensemble mais vivre. Je l'embrassais, je lui parlais de la vie, de notre vie dans la société future. Je lui parlais des hommes égaux entr'eux et libres. Je lui parlais de l'Armée Rouge, de l'invincible armée des camarades. De l'armée où la discipline est librement consentie, où les soldats disent à leurs officiers "camarade!". L'armée faite d'ouvriers et de paysans qui défendait la patrie du socialisme. L'armée où chaque soldat était conscient de l'importance historique de l'enjeu. Conscient aussi de l'importance du rôle de chacun dans cette lutte pour défendre le premier pays socialiste du monde. Chaque soldat était prêt à s'effacer volontairement au profit de son officier, à lui accorder librement tous les avantages et même à se sacrifier pour lui, car il était conscient que le rôle de l'officier était plus important que le sien. Entre hommes égaux, l'un cédait tous les avantages à l'autre, au nom de l'idéal commun.

Nous avons passé la nuit à trembler, à rêver, à espérer. Nous nous sommes séparés avant l'aube. Avec une promesse. Un serment. Nous retrouver après la guerre.

Nous avions convenu que, dès la fin de la guerre, nous irions tous les dimanches à midi attendre sous l'horloge de la grande place. Quoi qu'il arrive et, s'il le fallait, toute la vie. La fin de la guerre était encore loin et son issue incertaine. On ne pouvait rien convenir d'autre, on ne pouvait que promettre de revenir, quoi qu'il arrive.

La guerre n'était pas finie, ce n'était pas dimanche, et il n'était pas midi. Je voulais Sonia quand même. Tout

de suite. J'ai préservé la vie. Pendant quatre ans. Maintenant je voulais propager la vie. Avec Sonia.

Je voulais Sonia. Je le voulais vraiment. Chaque fibre de mon corps l'appelait. Je me suis dirigé vers la grande place en appelant Sonia de toute ma volonté. Je me suis transformé en un tourbillon d'ondes que j'envoyais dans toutes les directions à sa recherche. J'ai su lorsque je l'ai trouvée. J'ai su lorsqu'elle a répondu à mon appel. Je me dirigeais vers la grande place. Je savais que j'allais vers elle. Mais je ne pouvais pas savoir que j'allais aussi vers mon destin.

Tout s'est passé ce jour là. La victoire après quatre années de combat, la liberté, l'accomplissement du désir le plus grand, la réalisation du rêve le plus beau. Et puis, en quelques heures, l'écroulement, l'effondrement, le trou noir qui a englouti tout ce qui avait été ma jeunesse.

J'étais sous l'horloge de la grande place. Sonia venait vers moi. Je le savais. Ma volonté la portait, nous étions déjà ensemble. Mon corps n'existait pas. J'avais le regard fixé dans l'espace sans rien voir. J'étais un tourbillon d'ondes de volonté qui aspirait Sonia et la portait vers moi. J'ai su quand elle a été tout près. J'ai tourné la tête vers la direction d'où elle venait. Je l'ai aperçue. Elle se frayait un passage dans la foule en me cherchant du regard. Puis, avec un cri, nous nous sommes précipités l'un vers l'autre. Elle était de nouveau dans mes bras. Je serrais à nouveau son corps contre le mien. Sonia, l'espoir de ma jeunesse. Mon espoir d'amour.

* * *

Dans une existence paisible, à l'abri des dangers et du besoin, l'appel aux facultés extraordinaires n'est pas justifié, il n'y a aucune raison pour qu'il soit suivi.

C'est pendant la guerre que la volonté de survie s'aiguise et acquiert une puissance et une efficacité sans commune mesure avec ce qui se passe en temps normal. C'est la raison pour laquelle je vous ai parlé de ces événements-là. En fait, je n'en parle jamais comme on raconte sa vie. Je n'évoque pas mes souvenirs. Je vous cite des faits pouvant servir d'exemple pour illustrer mes propos. Comme il s'agit de choses inhabituelles et invérifiables, je ne cite que ce qui m'est arrivé personnellement. Je ne me fie pas aux récits des autres, aussi dignes de foi qu'ils puissent être. Je me borne volontairement aux faits de mon propre passé. Je vais y puiser des exemples. Comme on cherche dans une réserve ou dans une bibliothèque.

Mais en vérité, je n'ai pas de passé. Je vis dans le présent depuis si longtemps! Dans le présent tellement immédiat qu'il n'a même pas le temps de devenir une formule du genre "ici et maintenant". "Ici et maintenant" est déjà du bla-bla-bla. Le présent dans lequel se déroule ma vie se situe avant. Je n'ai pas de souvenirs. Les seuls qui auraient pu rester et corroder ma vie, je les ai effacés. De force. J'ai poncé longtemps les murs de ma mémoire. Pendant des années. Ils sont devenus lisses et brillants. Les choses s'y reflètent, puis elles glissent dans l'oubli. Rien ne s'y dépose. Il n'y demeure ni du bon, ni du mauvais. C'était indispensable, sinon je n'aurais plus pu vivre.

Je sais encore que des choses se sont passées dans ma vie, mais ce sont des abstractions qui habitent mon esprit au même titre que la Révolution Française de

1789 ou que le Théorème de Pythagore. Ça ne me concerne pas.

Sonia, l'espoir de ma jeunesse, fait partie de ces souvenirs abstraits. Elle se confond avec un autre immense espoir de ma jeunesse, tout aussi grand, tout aussi merveilleux: L'Armée Rouge. Il n'y a plus rien de tout ça dans ma mémoire. Il ne reste qu'une trace presque symbolique. Une rivière rouge, rouge, rouge ... Pourquoi une rivière rouge? Ah, je vous vois déjà venir ...

N'essayez donc pas d'interpréter mes symboles. Les analyses, c'est du fouille-merde, et rien d'autre. Ça n'a jamais rien changé, rien apporté, rien amélioré. Et je parle en connaissance de cause. J'ai longtemps cherché dans ce domaine également. Avec Roland d'abord, mais après son départ aussi.

Ma conclusion c'est qu'il est plus facile d'exploiter la connerie humaine que de la combattre. Je pense à Roland. Il a choisi la facilité. Il est en effet plus facile de se faire adopter par des cons comme maître à penser que d'essayer de changer leur nature. Excusez-moi, il semble que je sois un peu irritable quand il est question de psychanalyse, mais j'aimais beaucoup Roland. C'était un garçon formidable.

Je parlais de mes souvenirs. Je ne les raconte jamais parce que je n'en ai pas. Il m'arrive de raconter quelques trucs marrants, toujours les mêmes, qui me sont arrivés. Et ça s'arrête là.

* * *

La vie est voulue. Il faut être un scientifique aveuglé par des principes injustifiables pour ne pas le voir. L'examen du moindre détail d'un organisme vivant fait surgir immédiatement la question: "Pourquoi?".

C'est-à-dire: à quoi ça sert, quelle en est la finalité?

Mais, nom de Dieu, s'il y a une finalité, s'il y a un but, c'est qu'il y a une volonté, ou alors les mots ne signifient plus la même chose lorsqu'ils passent par une bouche scientifique? Il y aurait un filtre?

La vie est voulue. C'est une évidence. Rejetée par la science. L'homme est doté de la faculté de vouloir. Afin de vouloir la vie. C'est une autre évidence. Rejetée par la religion et par les doctrines soi-disant philosophiques.

La vie devrait avoir un sens. Un but qui ne serait pas la vie. Ce serait pour aider les autres. Mais pourquoi faire si ce n'est pas vivre? On voudrait que ce soit pour gagner le paradis, pour gagner la vie éternelle et je ne sais quelle autre fantaisie. Je ne parle même pas des karmas et des réincarnations. Ces migrations des âmes, ces enfers et ces paradis, ces vies après la mort, ça ne vaudrait même pas la peine d'être mentionné sauf dans le dictionnaire des conneries, si ça n'avait pas la prétention de motiver l'action volontaire de l'homme. Si ça n'avait pas pour effet de détourner la faculté de vouloir de son but véritable et de l'orienter dans un sens opposé à celui de la vie. Si ça ne faisait pas passer à côté de la vie l'immense majorité des humains.

Ce n'est évidemment pas en tournant le dos à la vie et en voulant le paradis après la mort (sic!) qu'on mobilise de façon inhabituelle les fonctions vitales et les facultés de survie de dernier recours. Cela se passe

spontanément et naturellement lorsqu'on veut la vie. Lorsqu'on la défend avec les dernières ressources, ou lorsqu'on veut la propager. Lorsqu'on le veut de tout son être.

A notre époque, dans notre civilisation, ce sont des circonstances exceptionnelles. Il y a cependant des hommes qui sont capables de mobiliser ces facultés dans des circonstances ordinaires de la vie et de s'en servir à des fins qui n'ont plus rien à voir avec la préservation ou avec la propagation de la vie. Mais il y a aussi des circonstances où ces facultés se manifestent spontanément, sans aucune raison apparente. En voici un exemple amusant.

Je suis assis au buffet de la gare du Midi à Bruxelles. Je bois un café que je fais durer car il me faut attendre près d'une heure. Dans la même rangée, à une table face à la mienne un homme lit son journal. Il n'y a personne d'autre dans cette partie du local. Son journal me cache son visage. Je pense que je voudrais qu'il le baisse afin que je puisse le voir. L'homme baisse son journal et me regarde. Je fais mine de rien, mais un peu plus tard je veux qu'il se gratte la tête. Il le fait. Je veux qu'il essuie ses lunettes. Il le fait. Il fait immédiatement tout ce que je veux. Je lui fait sortir son peigne et le remettre dans sa poche sans se peigner, sucrer ou resucrer son café, plier et déplier son journal, et mille autres choses de ce genre. Je les lui fait faire comme si je les faisais faire à moi-même.

Il y a entre nous une connexion qui fait que ma volonté se traduit par des actes qu'exécute son corps à lui. J'agis en lui. Ça marche sans la moindre défaillance pendant un bout de temps. Mais il y a quand même des limites. Je veux qu'il mette son pouce dans la bouche et qu'il le suce comme un bébé.

Il approche son pouce de la bouche, il grignote juste un peu son ongle, puis il repose sa main sur la table. Le geste est censuré et refusé. On ne suce pas son pouce dans un lieu public.

Ne pensez pas que je m'amuse souvent à ce petit jeu-là. Il est vrai que j'ai essayé encore une ou deux fois de refaire mon truc dans des circonstances analogues. Ça n'a pas marché.

Mais une seule fois ne suffit-elle pas comme preuve de l'existence de certaines possibilités de communication entre les humains et de transmission de la volonté par des voies du type T.S.F.?

J'emploie exprès le terme désuet de T.S.F. pour parler de radio. C'est pour souligner le retard ridicule que prennent les conceptions de la médecine officielle qui essaie encore toujours de ramener tout à des fonctionnement du type télégraphe par câbles. A l'époque des satellites et des voyages spatiaux!

Médecins, jeunes médecins, la T.S.F. inter-humaine existe. C'est un domaine complètement délaissé par la science. Jamais exploré sérieusement, jamais étudié en dehors des contextes ésotériques, magico-sorcièresques, attrape-nigautiques. Jamais par de véritables chercheurs appliquant des méthodes nouvelles, car les anciennes méthodes scientifiques ne s'y appliquent pas.

Les phénomènes de la volonté n'ont jamais été étudiés en dehors de la vie quotidienne. Il y a eu pourtant, et encore tout récemment, des rares scientifiques qui soudain découvrent qu'il y a autre chose que le champ habituel d'investigation scientifique.

Quel dommage de les voir littéralement perdre les pédales, dès lors qu'ils se sont éloignés du terrain et des méthodes scientifiques. Tomber dans des interprétations loufoques. Recourir à l'astrologie et à mille autres superstitions du même genre dans un domaine où la volonté bien comprise suffit pour tout expliquer.

Explorez le domaine de la volonté. Étudiez les phénomènes de la T.S.F. inter-humaine. C'est là que vous trouverez peut-être ce que la recherche par les méthodes habituelles ne trouvera jamais. Le secret de la vie, et le pouvoir de guérir par les moyens dont se sert la nature.

ENTRACTE

Nous avons dit que le premier acte des guérisseurs était l'amour. Nous avons vu que la maladie de l'homme était sa civilisation. L'amour, la volonté et les perceptions extrasensorielles sont les sources de l'art du guérisseur. Le Maître lui a transmis le pouvoir de s'en servir.

Voyons maintenant où se déroule le combat. Avant de voir comment il agit, essayons de comprendre où s'effectue l'intervention du guérisseur.



Acte 6

J'ai consacré mon livre précédent aux problèmes de la connaissance. Je crois y avoir abondamment démontré que toute réalité est mentale et que le monde est un état de conscience.

Et moi? Et l'homme?

L'homme n'est pas autre chose non plus. C'est un état de conscience. Comme toute la réalité, il se présente à la connaissance par couches superposées. Comme dans toute la réalité, ces couches ne sont pas nettement séparées et on ne passe pas d'une couche à l'autre par bonds successifs, mais plutôt par des glissements à travers des zones intermédiaires indéterminées.

L'homme est donc une réalité dont la couche la plus dense correspond au monde des objets. Il est distinct et opposable aux autres existants. C'est l'homme de la relation, on dira l'homme relationnel, l'homme social, l'homme tel qu'il se présente aux autres. C'est l'homme qui parle, qui parle, qui parle... Je lui donne le nom de Homo Sapiens Blablablans. Il se présente, il se comporte et il raconte.

La deuxième couche comprend le corps physique. C'est l'enveloppe charnelle, c'est le moi que nous touchons et que nous voyons dans le miroir. C'est l'Homo Corpus. Il est mâle ou femelle, jeune, vieux, grand, robuste, malingre, etc...

La troisième couche concerne le fonctionnement des organes. C'est l'homme dans ce qu'il a de programmé, dans ce qu'il a de commun à travers les âges, aux deux sexes, à toutes les races, c'est l'homme profond, sur lequel n'ont pas de prise les civilisations, l'éducation, les modes ou l'évolution personnelle. C'est l'Homo Trefondalis.

La quatrième couche c'est l'Homo Liquidus. Cette couche concerne ce qui est non-différencié en l'homme, ce qui est global et général, ce qu'il est quand ses sens cessent de créer la réalité de son corps, c'est-à-dire de l'eau.

La cinquième couche, c'est l'Homo Centrum. C'est l'état de l'homme ayant pénétré en son centre, c'est l'état où la conscience et la volonté sont concentrées en un point.

La sixième couche c'est celle où la conscience est son propre objet. C'est la conscience de la conscience. C'est l'Homme Conscience.

La septième couche c'est la conscience sans l'homme. C'est le champ illimité de la conscience. C'est l'infini.

* * *

L'homme est un état de conscience. Nous avons vu dans le livre précédent que la conscience n'était pas réductible à autre chose, qu'elle ne pouvait être décomposée en éléments plus simples, que rien ne la constituait. La conscience est un fait primordial. C'est ce par quoi l'homme se présente d'abord à l'introspection. Mais l'analyse que je veux faire n'est pas abordable à quiconque par la simple introspection. Elle suppose une expérience que peu d'hommes à notre époque ont connue. Si j'étais croyant, si je croyais en un dieu quelconque, je la qualifierais de: expérience mystique suprême. Mais je ne suis pas croyant. Je ne suis pas athée. Je ne sais pas de quoi on parle. Alors, je la qualifie de: expérience du champ de conscience illimité.

Dans mon livre précédent, pour la seule raison de commodité, je lui ai donné le nom d'infini. C'est en partant de l'infini que je voudrais vous faire suivre la constitution de l'homme en tant que réalité.

La conscience primordiale se prend elle-même pour objet. Elle se ferme à l'universel et devient conscience de la conscience. Cette conscience réfléchie se concentre en un point, se centralise et libère une force capable d'agir: c'est la volonté. La volonté primordiale a un but. Dès son apparition l'orientation téléologique de la volonté est évidente. Ce but c'est la vie.

Il n'y a pas de volonté sans action. La volonté agit. L'action primordiale est d'abord la plus simple: ce sont des attractions et des répulsions, ce sont des tendances qui se manifestent par des mouvements du genre onde ou courant. Mais la volonté de vie veut plus que ça. Elle sélectionne, ordonne, prévoit, imagine, crée, organise. Elle est ce qui fonctionne dans les tréfonds de l'être humain.

La vie a besoin de l'extérieur, en même temps qu'elle en est menacée. Elle doit se concrétiser dans un corps sévèrement délimité et protégé, et en même temps, s'offrir à l'autre pour procréer. Enfin, la vie en groupe exige la communication, elle produit le langage et avec lui la pensée. L'homme est achevé, il parle, il parle, il parle, il parle, il parle.

* * *

J'espère que vous souriez en lisant tout ça, et surtout que vous ne prenez pas mon schéma pour une vérité scientifique. C'est une vérité, mais subjective. C'est le schéma d'une expérience maintes fois renouvelée mais du genre de celles qui ne se prêtent pas à l'investigation scientifique. Laissons-la donc de côté. Je l'ai mentionnée afin que vous puissiez avoir une idée de ce dont je parle en utilisant l'expression: couches de la réalité. Ce sont des états de conscience.

Je n'ai pas besoin d'insister sur la première sous laquelle se présente l'homme. C'est l'état de conscience où l'homme se décrit lui-même à l'intention des autres. L'immense majorité et le plus souvent, ne fait que ça toute sa vie.

Nous avons déjà dit que les différentes couches de la réalité humaine n'étaient pas tranchées au couteau mais qu'elles se succédaient en s'entrepénétrant et en se confondant. C'est ainsi que l'on peut être conscient de son corps et le raconter en même temps. Pour prendre conscience de son corps, cependant, il faut déjà restreindre considérablement le champ de la première couche de conscience. On est alors conscient de son corps, ce qui veut dire de soi, mais beaucoup moins des autres. Toute la vie consciente se passe dans ce va-et-vient.

L'homme civilisé est un étranger pour la réalité intérieure. Il confond l'interminable monologue mental débité par son moulin à paroles et le défilement des images mentales de son cinéma personnel avec la vie intérieure. Les mots et les images appartiennent au monde le plus extérieur qui soit, c'est la toute première couche de la conscience dans ce qu'elle a de plus éloigné de la vie intérieure.

La pensée est faite par les autres, elle leur est destinée. Nous en avons longuement parlé déjà.

La troisième couche de la réalité humaine ne devient consciente que lorsque quelque chose ne va pas. C'est la douleur. C'est, pour l'immense majorité, l'unique occasion et la seule façon de se rendre compte que, en dehors du discours et de l'image, il y a encore quelque chose d'autre dont elle est faite. Nous reviendrons peut-être sur le problème de la douleur. Définissons-la déjà comme le moyen qu'a le corps pour faire rentrer dans le champ de conscience, de force et en priorité, l'information qu'il juge importante. Le plus souvent, c'est une alerte à la panne, au dysfonctionnement.

Prendre conscience de sa respiration et la contrôler dans une certaine mesure est déjà un exploit pour la grande majorité. Sentir battre son cœur et sentir fonctionner ses intestins est la limite de ce qu'ils imaginent être l'intériorisation. C'est une limite que très peu de gens franchissent. Ils restent à l'extérieur. Ils sentent leur cœur et leurs intestins comme quelque chose qui leur appartient. Ils ne s'y identifient pas.

L'homme civilisé ne s'identifie pas à sa propre vie. La vie c'est ce qui se déroule à l'intérieur. La vie c'est ce qui se passe dans les cellules. En prendre connaissance par la radioscopie ou par l'observation au microscope c'est étudier un phénomène auquel on est étranger. Ce n'est pas le vivre. Un électrocardiogramme nous donne l'image exacte de ce qu'est un cœur pour la science: une machine, et son fonctionnement un phénomène physique mesurable. Mais où est la vie dans tout ça?

Par un patient travail d'intériorisation on peut pénétrer dans le monde de l'Homo Trefondalis. On peut s'identifier au phénomène même de la vie. Le bonheur

commence là. L'Homo Trefondalis est conscient, mais ce n'est pas une conscience racontée. Elle n'est pas perçue non plus. C'est une conscience vécue. L'homme commun connaît parfois pendant quelques secondes cet état de conscience. C'est pendant l'orgasme. Le moulin à paroles s'est arrêté. Les sens ne reconnaissent plus telle ou telle chose distincte. C'est tout l'être qui vit intensément une fonction vitale. Il en jouit.

S'identifier à l'Homo Trefondalis n'est pas à la portée de qui veut. Une longue recherche est d'abord nécessaire avant de pouvoir y pénétrer, avant d'être présent dans la vie même, avant de jouir en permanence de toutes les fonctions vitales. Dans la vie pratique, en permanence signifie chaque fois qu'on réintègre l'Homo Trefondalis après l'avoir quitté pour faire dieu sait quelle foutaise ou pour faire dieu sait quelle connerie.

L'Homo Liquidus est une couche de conscience plus profonde encore et généralement tout à fait inconnue de l'homme commun. On l'entrevoit et on en devine l'existence lorsqu'on pratique le Tai ji quan avec un professeur qui est capable de vous guider vers les perceptions subtiles des mouvements énergétiques. Je dis qu'on l'entrevoit et qu'on le devine car les perceptions caractéristiques que détectent les mains du pratiquant exercé ne sont quand même que ce qui est perceptible par l'extérieur. C'est ce qui se répercute à l'extérieur alors que les mouvements partent de l'intérieur.

L'Homo Liquidus est l'homme des ondes et des tendances. C'est l'homme du non différencié, du général, du global, et donc du non formulable. Les tendances qui partent de l'Homo Liquidus se

concrétisent dans le comportement. Régulièrement, en cours de route, ces tendances sont revêtues d'une justification rationalisatrice, car l'homme a besoin d'expliquer son comportement. Il a besoin de lui trouver des raisons, et ce besoin est tellement impératif qu'il préférera parfois s'abstenir d'agir que d'agir sans raisons suffisantes. Nous y reviendrons plus loin.

Mentionnons encore la cinquième couche de la réalité humaine, l'Homo Centrum. Le centrum est la source d'où jaillit la volonté. Comme l'eau qui jaillit d'une source sans être créée par elle, la volonté jaillit du centrum mais n'en est pas le produit. D'où vient la volonté? Qu'est-ce qui la crée? Y a-t-il une volonté suprême? Je n'ai pas besoin de vous répondre, vous savez maintenant qui pose ce genre de questions et surtout ce que valent les réponses. Elles ont beau s'affubler de titres ronflants et se réclamer de je ne sais quelle autorité suprême, divine ou scientifique, ce n'est jamais autre chose que du *bla-bla-bla*. Et en voilà assez.

La volonté primordiale veut la vie. La volonté primordiale veut la vie primordiale. Pas encore la mort des autres. Le premier élan de la vie est un immense élan de solidarité, de compréhension, de collaboration. C'est un grand élan d'amour.

Vous pouvez trouver ça bien naïf, et un peu cucul. C'est pourtant un fait d'expérience. Demandez ça aux amoureux. Demandez ça à ces deux êtres qui passent un temps interminable à se regarder dans les yeux en se confondant dans un seul élan qui les fait disparaître dans un monde où plus rien n'existe. Demandez-leur où ils ont été. Ils vous diront qu'ils étaient dans le centre de tout l'univers. Ils vous diront qu'ils étaient

dans le centre de la vie. Ils vous diront qu'ils se sont aimés.

Ce sont là des instants où on atteint un état de conscience qui est la couche la plus profonde de la réalité humaine accessible. C'est de là que part la vie.

Vous vous souvenez qu'il y a encore deux couches de la réalité. Elles concernent ce qui précède la vie, ce qui la contient et ce qui l'annonce. C'est aussi la vie car en dehors de la vie il n'y a rien. Elle est encore seulement virtuelle, elle est encore seulement infinie.

Nous venons de faire plusieurs fois des va-et-vient à travers les couches de la réalité humaine. Nous avons vu que chacune est enracinée dans une ou plusieurs autres. En fait, ce n'est qu'une et même réalité et ce n'est que la conscience qu'on en a qui se déplace de l'une à l'autre ou qui se subdivise pour embrasser partiellement plusieurs couches.

Le volume de la conscience est très limité. Son intensité est d'autant plus grande que le champ qu'elle couvre est plus petit. Aller en profondeur signifie restreindre le champ de conscience, s'éloigner du champ de bataille, tourner le dos à la scène sur laquelle se joue la pièce de théâtre qu'on nomme la vie. Qu'on nomme improprement la vie. Nous y reviendrons.

Cela signifie aussi s'exposer aux dangers qui menacent la vie, ne plus se protéger par une vigilante attention orientée vers l'extérieur. Ça signifie donc avoir trouvé la paix. Vous voyez combien cette recherche est incompatible avec la vie moderne.

Accéder à la sixième couche de la conscience, être la conscience de la conscience est un état inaccessible à

quiconque ne s'est pas consacré entièrement à cette recherche. On y aboutit après de très nombreuses années de travail patient sous la direction d'un Maître.

Par contre, accéder à la septième couche de la conscience n'est plus un aboutissement. Ça tient beaucoup plus d'un miracle que d'autre chose. C'est l'accident qui arrive parfois, exceptionnellement. Il est inexplicable et imprévisible. Il n'arrive qu'aux explorateurs acharnés du monde intérieur. Mais pas à tous, loin de là. Très loin de là! Ça tombe, comme ça, par hasard, de la façon la plus inattendue. Comme une brique qui tombe sur la tête d'un passant. Il n'y a aucune probabilité pour que l'accident se produise. Pourtant ça arrive.

* * *

Nous sommes de l'eau à 80%. Selon les auteurs, ce chiffre varie mais de très peu. J'aime les chiffres ronds, allons-y donc pour 80%, nous ne serons pas loin de la vérité. Les 20% qui ne sont pas de l'eau: les os, les muscles, les viscères, la peau, sont là pour la contenir, pour la préserver, pour la trimbaler, pour la garder au chaud, cette eau. Comment se fait-il que l'objet de notre préoccupation n'ait toujours été que le récipient et jamais le contenu?

Pourtant, le secret de la vie se trouve dans l'eau. La science établira peut être un jour que la vie est vraiment une promotion nécessaire de la matière. Peut-être, mais pas n'importe quelle matière. La matière dont la vie pourrait être la promotion nécessaire c'est l'eau.

Considérer le corps humain comme un tout. L'envisager globalement. Le voir, le sentir uni par quelque chose qui l'imprègne tout entier sans aucune distinction. Quelque chose qui pénètre indifféremment tous les organes, tous les tissus, les durs comme les mous. La chose qui *est* le corps, tant elle est présente partout. Je parle de *l'eau*. L'eau dispersée en myriades de microgouttelettes et jalousement conservée dans les cellules, ultraprotégée, renouvelée constamment, maintenue au chaud, dans les cellules, dans les tissus, l'eau est le trésor le plus précieux de l'être vivant.

Considérer le corps humain globalement, c'est le voir comme un volume, comme une masse d'eau, mais d'eau vivante. La vie et l'eau sont inséparables. Si on veut se donner une image dans laquelle serait reconnaissable le phénomène général de la vie, il faudrait se créer l'image de l'eau animée.

On peut imaginer un appareil détecteur d'eau. Il afficherait 80 en moyenne à l'examen du corps humain. En sondant différentes parties du corps, on trouverait par exemple 75 pour les os et 98 pour le cerveau (eh, oui! c'est de la flotte!) mais nulle part on n'approcherait de zéro. Il n'y aurait que peu de variations et on se rendrait vite à l'évidence: nous sommes de l'eau.

Mais ne confondons pas l'image de la vie avec celle d'une eau passive comme la rivière ou endormie comme le lac. L'eau vivante est active, elle est organisée, elle est stockée et gérée dans un système d'économie parfait. Un accident peut nous faire perdre du sang ou même une partie du corps. Aucun accident ne peut jamais nous faire perdre une seule goutte d'eau!

L'eau est éliminée et renouvelée par un système de régulation génial excluant tout accident. Bien sûr on peut toujours détraquer le mécanisme le plus perfectionné. Celui-là aussi. Si on le fait exprès ou si on accumule des erreurs et des bêtises avec beaucoup d'insistance.

Les perceptions qui définissent le monde en le présentant comme dur, mou, chaud, froid, rouge, noir, bruyant ou parfumé etc... sont des perceptions qui concernent le monde des objets, le monde extérieur. Appliqués à notre propre corps, les sens nous le font sentir lui aussi comme un objet extérieur. Nous avons plus qu'une impression, nous avons une certitude: "C'est mon corps. C'est le corps que j'habite, ce n'est pas moi. Je ne m'y identifie pas."

Ce n'est pas étonnant. Le corps est perçu par des sens dont le rôle est justement de créer un monde distinct, extérieur, étranger, afin d'y discerner le favorable et l'utile du néfaste et du superflu. Appliqués à nous-mêmes, les sens continuent à donner le genre d'informations pour lesquelles ils ont été programmés. Ils créent un corps étranger dont on peut être satisfait ou pas, qu'on peut accepter comme bon ou refuser comme un obstacle. Nous reviendrons plus tard sur ce problème, c'est d'autre chose dont je voudrais vous parler maintenant.

Il y a une autre façon de percevoir son corps. Il faut pour cela faire taire les sens créateurs du monde extérieur. C'est alors seulement qu'on s'ouvre au monde intérieur. C'est alors seulement que commence le vécu intérieur. Le corps n'est plus un objet extérieur. Il n'est plus l'objet d'une perception des sens.

Comment le décrire lorsqu'il se trouve dans cet état-là? Nous ne disposons pas d'un autre langage que celui qui sert à décrire le monde des objets. Comment ce même langage pourrait-il servir à décrire quelque chose qui n'est plus un objet, ni l'image, ni l'idée d'un objet? Cela est évidemment impossible. Nous allons donc nous servir d'analogies et essayer d'établir des correspondances qui nous feront entrevoir cette autre réalité. Celle où la vie prend sa source et où parfois le guérisseur renverse le cours des choses par des interventions inexplicables.

Je qualifierai d'informelle cette réalité, ce qui devrait déjà suggérer l'idée d'un espace plein de quelque chose qui n'est pas encore condensé en objets distincts ni n'a pris des formes suffisamment saillantes pour pouvoir accrocher et répondre aux interrogations des sens.

C'est comme ça qu'est perçue (j'utilise le langage qui appartient au monde des objets!) la réalité première de notre corps. Celle du liquide. Celle de l'eau. Si rien ne s'y passait, si c'était une eau morte, il n'y aurait pas de perception du tout et aucune conscience de cette réalité ne serait possible. Mais cette eau n'est pas morte, bien au contraire. Il s'y passe énormément de choses. La vie même s'y passe, et toute la vie, car elle ne se manifeste nulle part ailleurs.

Dans cette réalité informelle la perception aussi est informelle. Elle consiste dans la prise de conscience d'ondes, de courants, de vagues, de tendances, d'attirances et de répulsions sans qu'il soit possible d'avoir la moindre idée de ce qui se propage, de ce qui attire ou rejette ni vers quoi s'oriente la tendance.

Pourtant, le caractère concret de cette réalité est tout aussi évident que celui des objets qu'on voit ou que

l'on touche. Il n'y a aucune différence car la conscience est pleinement éveillée. Elle est, cependant, vide de mots et d'images. Les perceptions (ne pas oublier la note restrictive de tout-à-l'heure!) que nous avons de cette réalité sont simples. Elles sont sûres et même vérifiables a posteriori, comme est sûre et vérifiable l'impression que nous sommes emportés par une force indéfinissable à la surface de l'eau d'une rivière.

J'ai dit que l'Homo Liquidus était l'homme du non formulable. Sa réalité est celle des ondes. Une onde engendre une autre. C'est le propre des ondes. Elles s'engendrent l'une l'autre, jusqu'à épuisement de l'énergie lancée par la pulsion du départ. C'est ainsi qu'une onde peut voyager dans un milieu ou dans un espace encore longtemps après qu'ait cessé la pulsion qui l'a provoquée.

C'est peut-être comme ça qu'on peut expliquer le fait qu'un message puisse parvenir à son destinataire après la mort de l'émetteur. Je pense à l'événement du banc sous le tilleul. Généralement une onde ne transmet pas une information codée pouvant être décodée dans un langage appartenant à la première couche de la réalité. L'Homo Liquidus ne connaît aucun langage. L'Homo Sapiens Blablablans ne peut communiquer avec lui par le langage qui lui sert à créer la réalité de son domaine.

Habituellement une pulsion venant de l'Homo Liquidus s'achève par un comportement. Ici, pour qu'il y ait action, il fallait informer, il fallait transmettre un message bien précis. La volonté de vie a créé une hallucination, autrement dit une réalité individuelle dans laquelle la transmission du message ne posait aucun problème. Il n'y a là rien

d'extraordinaire! La volonté de vie crée *toute* la réalité et il n'y a aucune différence entre une hallucination et la réalité que nous croyons ne pas en être une.

Il y a peut-être des hommes qui sont capables de transformer les ondes venant de la quatrième couche en informations formulées dans le langage de la première. Je ne peux pas en parler. Moi je n'en suis pas capable. Malgré le fait que j'ai été le témoin de plusieurs expériences de ce type, elles ne font pas partie de ce qui m'est arrivé personnellement. Aussi je n'en parle pas. La chose est néanmoins possible. Elle est hors de notre sujet.

Nous étudions l'art de guérir. Il peut vous sembler que nous nous en sommes déjà assez éloignés. Je crois qu'il était nécessaire de démontrer l'existence de perceptions extrasensorielles, et d'en donner une explication. Fausse et provisoire bien entendu, mais suffisante pour nos besoins. Il était surtout nécessaire d'illustrer notre propos par des exemples montrant avec évidence leur fondement biologique.

Voici une expérience illustrant bien ce que je veux dire.

Ça se passe à Paris, en pleine nuit. Il y a une urgence extrême, la situation est dramatique. Je dois joindre un homme par téléphone. Je le connais bien mais je ne connais pas son numéro, ni son adresse, ni son nom. Juste son prénom: Jean.

La guerre est finie depuis longtemps mais l'instinct du combattant ne s'est pas éteint encore. Le réflexe joue. Comme autrefois. Je décroche. Ma main compose un numéro sans que, à aucun moment, je sache quels

chiffres elle a choisis. Ça sonne. On répond. C'est lui. C'est Jean.

J'ai fait plus tard un calcul de probabilité. En composant des numéros de téléphone sans arrêt nuit et jour, il m'aurait fallu trois siècles pour trouver le bon. Je n'avais aucune chance. J'ai pourtant tenté l'impossible. C'est ça le propre de l'homme, du combattant. Il fait des choses impossibles.

Je vous entends dire ce qu'on m'a déjà dit mille fois: "ça, ça n'arrive qu'aux autres; moi ce genre de choses ne m'arrive jamais." Imaginez donc ce soit vous qui vous trouviez dans la situation que je vous ai racontée. Qu'elle aurait été votre attitude? Qu'auriez-vous fait? Est-ce que vous auriez composé un numéro de téléphone au hasard? Non. Certainement pas. Vous ne l'auriez pas fait. Mais alors, si vous ne voulez même pas essayer, comment savez-vous que ce genre de choses ne vous arrive jamais?

Nous sommes prisonniers de la rationalité. Depuis l'avènement de la science, depuis que la rationalité nous a fait acquérir des pouvoirs, nous la voulons cette prison, nous faisons tout pour nous y enfermer. Nous passons des dizaines d'années sur les bancs des écoles, nous restons des écoliers la moitié de notre vie, pour acquérir de la science. La science, ce sont des mots qui s'accordent entr'eux selon certaines règles. La science ne concerne que la première couche de la réalité. Elle nous plaque au sol. Elle nous fait rejeter toute autre perspective. Elle nous fait refuser notre propre liberté.

L'Homo Trefondalis ignore la rationalité. L'Homo Liquidus ne connaît que son voisin, l'Homo Trefondalis. Il ignore le monde, car il ignore les sens, mais il connaît la vie. Par le moyen des ondes, par les

voies de la quatrième dimension de ce brave Roland, il détecte de loin les tendances qui menacent la vie et aussi celles qui lui sont favorables. Mais c'est une détection, ce n'est pas une connaissance dans le sens habituel de ce mot. Cette détection engendre un comportement qui, parfois, emprunte des chemins que la rationalité aurait interdits avec la plus grande autorité.

Dans notre exemple, l'Homo Liquidus avait orienté la volonté profonde vers quelque chose qui, dans la première couche s'appelait Jean, mais qui avait aussi un être profond émetteur et récepteur d'ondes et de courants. Les deux êtres profonds ont communiqué entr'eux, leurs ondes se sont confondues pour quelques instants. Je ne connaissais pas le numéro de Jean. Mais Jean, lui, le connaissait. Il ne me l'a pas communiqué, il ne me l'a pas transmis. Il me l'a fait composer.

Mon comportement contenait une connaissance qui ne m'appartenait pas. Il n'y a là rien d'étonnant, rien d'extraordinaire. Le comportement de l'araignée qui tisse une toile contient une connaissance qui ne lui appartient pas. Elle appartient à une volonté. C'est celle-là même qui veut la vie.

L'homme aussi est voulu par cette volonté-là. Il est en plus doué d'une volonté individuelle. Mais c'est la même volonté. C'est le même élan de volition qui, en passant, laisse quelques possibilités d'initiatives personnelles à l'homme.

Ces possibilités d'initiative ont été abondamment exploitées dans la première couche de la réalité. Mais la volonté traverse toutes les couches de la manifestation. Placé dans cette perspective-là, on voit bien comment les perceptions extrasensorielles font

partie des phénomènes normaux de la vie humaine. On comprend leur fondement biologique et, si on veut à tout prix une explication (inutile à mon avis), on peut en trouver une esquisse ou une amorce dans mon récit.

J'ai utilisé le mot réflexe en parlant du comportement du combattant. Composer un numéro de téléphone au hasard, est-ce bien un réflexe? C'est que ce mot nous fait immédiatement penser au coup de frein que donne soudain l'automobiliste avant que le cerveau ait reçu le message des sens et avant que la conscience ait pu l'interpréter comme un danger. Le cerveau et la conscience ont été court-circuités car il y avait extrême urgence et danger.

Pour se réaliser, le comportement a suivi des raccourcis. Le geste a été bref, aussi bref que cela était possible. Mais un comportement passant par les mêmes raccourcis peut engendrer aussi des gestes d'une extrême lenteur. Les pratiquants avancés du Tai jì quan connaissent bien ces mouvements qui se font tout seuls, sous l'impulsion des influences énergétiques du sol et de l'espace. Le pratiquant est le spectateur des mouvements qui se font sans que la conscience ait présidé à leur choix et à leur élaboration. Ces mouvements sont pourtant voulus par le pratiquant et ils se déroulent suivant des règles bien déterminées.

* * *

Toute explication des perceptions extrasensorielles, quelles qu'elles soient, sera nécessairement fausse. En

fait, les perceptions extrasensorielles ne sont pas des perceptions. Leur existence en tant que perceptions est déduite d'un comportement contenant une connaissance qui, dans le monde des objets, ne peut provenir que d'une perception. C'est une déduction nécessaire à l'Homo Sapiens Blablablans comme lui est nécessaire l'explication concernant l'origine et le mécanisme du phénomène. Mais celui-ci appartient à une couche de la réalité où les objets n'existent pas, où aucune chose distincte ne peut exister et par conséquent aucun langage ne peut être appliqué.

Pour expliquer le mécanisme du phénomène, il faut l'inventer. Il en va de même pour toutes les explications concernant les couches profondes de la réalité. Elles reposent toutes sur des inventions pures et simples qui sont l'œuvre de l'Homo Sapiens Blablablans. Mais pourquoi? Eh bien, justement, parce qu'il est Blablablans, parce qu'il a besoin de parler de ce dont il n'y a rien à dire. Alors il invente. Il explique, il brode. Puis il revient sur ses premières explications, pour les remplacer par d'autres en se moquant lui-même de celles qu'il avait données auparavant. Qu'il avait donné avec la totale autorité de celui qui sait.

Mais nous connaissons ce petit jeu. Nous l'avons observé dans tous les domaines de la connaissance. Depuis la création du monde. Et en sept jours, s'il vous plaît. A propos, il paraît qu'il ne faut plus lire la Bible au premier degré. Textu! Mais alors, les gars que vous avez envoyés sur les bûchers pendant des siècles n'avaient pas tort? Passons, passons, vite!!

J'essaie de vous parler moi aussi des choses dont il n'y a rien à dire. Mais sans l'autorité de celui qui sait, car je ne sais pas. Seulement avec la conviction de

celui qui a vu. Alors afin que vous ne me preniez pas au sérieux, afin que vous n'écoutez pas mes propos comme paroles d'Évangile, j'emploie une terminologie loufoque. Et je finis par vous taper sur les nerfs. Je sais. Mais ça ne fait rien, je préfère ça. Il y a déjà eu assez de gourous, de prophètes et de fils de Dieu qui savaient tout. Pour une fois, essayons de rigoler un peu! Nous serons beaucoup plus près de la vérité.

Et puisque nous avons déjà abordé le sujet, disons encore en passant que cette recherche n'aboutit pas à des pouvoirs du genre de ceux que la science procure à l'homme. Ce n'est pas par cette recherche-là qu'on peut se doter de moyens pour aller planter un petit drapeau sur la lune et revenir en ramenant plein de petits cailloux. C'est en effet un grand pouvoir, c'est un résultat extraordinaire. Je parle du petit drapeau et des petits cailloux. Il n'y a que l'homme qui est capable de faire tant d'efforts, de sacrifices et d'injustices (on oublie si facilement les affamés du Tiers-Monde!) pour des petits cailloux.

Non, le pouvoir auquel on accède par la recherche dont je vous parle est d'une autre nature. Il est infiniment plus grand. Il est plus beau, il est incomparablement plus important. Je vais essayer de le définir: c'est le pouvoir que donne la conscience du bonheur de ne pas devoir aller sur la lune chercher ce dont on est comblé sur la terre.

ENTRACTE

La mort est une entité. C'est un être au sens philosophique du terme d'abord, car elle se présente sous une forme réunissant un ensemble de caractères concordants. Ces caractères concordants qui constituent un ensemble peuvent être désignés par un nom: ce sont des mécanismes. Mais, le fait de réunir un ensemble de caractères concordants donne à la mort aussi l'aspect d'une unité matérielle. C'est l'aspect d'un être objectif.

Toute existence n'est objective que dans des rapports. Ainsi l'existence de la mort n'est objective que par opposition à ce qui est vivant. Mais, dans cette opposition, la mort est un être objectif, matériel et concret. C'est l'ennemi. C'est un ennemi actif. Ses moyens d'action sont des mécanismes d'autant plus impitoyables qu'ils sont aveugles.

La loi générale de la tripiscorinopodalité n'est pas applicable à la vie. Ni celle de la lipocreptalité ni celle de la dextrogyrèse. Ni aucune autre loi. Lorsque l'être vivant est soumis à des lois, c'est que la vie l'a quitté. C'est qu'il est mort. Les lois ne concernent que ce qui est mort.

Le guérisseur est un combattant. Son ennemie c'est la mort. Autrement dit, son ennemi c'est la loi du déterminisme universel. Il aide la force vitale dans ses efforts pour y échapper.



Acte 7

L'acuponcture chinoise est un art admirable. C'est le sommet indépassable de la médecine manuelle. Je dis bien de la médecine manuelle. Vous avez bien lu: manuelle.

Il n'y a rien dans une aiguille d'acuponcture. Qu'elle soit en or ou en argent. Tout est dans la main qui la tient. Et dans une main sensible et intelligente, une aiguille est un instrument d'une grande efficacité. La technique et l'intervention sont d'une élégance raffinée. Chinoise. Délicate, toute en nuances.

La pratique de l'acuponcture chinoise fait appel à des facultés mentales et physiques qu'on développe par de nombreuses années de travail. Comme tous les arts, l'acuponcture s'apprend avec un maître, non pas dans des livres ou par correspondance. Et comme tous les arts, l'acuponcture présente un aspect théorique aussi, avec en plus une doctrine sous-jacente. Je devrais dire des doctrines car elles ont changé et évolué au cours des millénaires.

Elles ont toutes en commun les méridiens et les points ainsi que les notions d'énergie et de polarité. Ce sont des choses que personne ne s'aviserait de nier ni de discuter. Il y a, par contre, d'autres éléments de la doctrine qu'on veut actuellement introduire en Occident et qui sont non seulement discutables mais franchement inacceptables. C'est le moins qu'on puisse dire si l'on veut rester calme et poli.

L'Homo Sapiens Blablablans a peur d'être libre. Il n'a qu'une hâte, c'est de se priver lui-même de sa liberté. Et avant tout de priver de liberté son esprit, de l'emprisonner.

Ce n'est pas le choix des prisons qui lui manque. Il a la vaste prison avec tout le confort moderne qu'est la

mathématique. Il a des prisons à l'allure d'abris, d'asiles. Ce sont les doctrines religieuses, philosophiques ou politiques. Que ce soit le christianisme, l'existentialisme ou le marxisme, chacune a l'art d'aliéner l'esprit à sa façon et de lui donner l'impression d'être à l'abri. Ce sont en effet des asiles sûrs. Oui, mais des asiles d'aliénés.

Mais là où l'Homo Sapiens Blablablans est vraiment ridicule, c'est lorsqu'il essaie d'enfermer son esprit dans une cage comme un perroquet. C'est lorsqu'il enserme son esprit dans des bandelettes ou le laisse s'atrophier dans un moule comme on faisait il n'y a pas longtemps encore avec les pieds des filles chinoises. On les enserrait dans des bandelettes ou on les compressait dans des moules à pieds. Ces moules à esprit, ces cages à esprit-perroquet aussi sont d'origine chinoise, et leur usage est le même. Atrophier afin de priver de liberté. Ces cages sont la numérologie, le yi-king, la théorie des cinq éléments et des sept vents, du yin et du yang, etc.

Que l'Homo Sapiens Blablablans chinois se soit laissé coincer l'esprit dans de telles cages il y a des millénaires est déjà surprenant, mais qu'on veuille y enfermer l'esprit de l'homme occidental du 20ème siècle est tout simplement ahurissant. Mais, sapristi, nous sommes allés sur la lune et nous en sommes revenus. En voici la preuve: plein de petits cailloux lunaires. Et vous voulez nous faire gober des trigrammes et des hexagrammes?

J'ai devant moi quelques livres importants sur l'acuponcture, faits par des auteurs occidentaux qui se sont efforcés de rapporter et d'expliquer la doctrine traditionnelle de l'acuponcture. J'avais l'intention d'en citer quelques passages et de les commenter afin

d'appuyer mes affirmations par des exemples concrets. Impossible. Les bandelettes chinoises destinées à enserrer l'esprit sont déjà insupportables. Dans leur transposition occidentale elles deviennent adhésives et autocollantes. Dès qu'on y touche, on n'a qu'une envie: celle de fuir. Et je fuis. Et je vous conseille de fuir ce genre d'élucubrations et surtout de ne pas perdre votre temps à apprendre tout ça si vous voulez faire de l'acupuncture.

L'académie de médecine de Pékin a édité des livres sur l'acupuncture. Ce sont des livres qui font autorité. Ce sont des livres de référence. Ils ne mentionnent même pas la doctrine en question. Croyez-vous que ce soit pour des raisons politiques? Si cette doctrine avait la moindre utilité dans la pratique de l'acupuncture, on aurait vite fait de lui donner une interprétation marxiste et de se l'approprier. Non, elle ne présente aucun intérêt. La vision du monde dont elle est issue est complètement périmée. Elle est injustifiable.

L'acupuncture est un art manuel. Comme un violoniste doit connaître le solfège, un acuponcteur doit connaître les points et les méridiens. Le reste est une affaire de doigté, de sensibilité, d'expérience. Le reste est un art. Comme le violon.

Un Maître vietnamien a voulu témoigner sa reconnaissance pour l'accueil que la France lui avait réservé lorsqu'il avait fui son pays. Pour ce faire il avait offert d'enseigner gratuitement l'acupuncture aux médecins parisiens. Ils sont venus nombreux à la première leçon. Elle a consisté en exercices respiratoires et en mouvements de Tai ji quan.

Lorsque les médecins, de moins en moins nombreux, ont vu que les leçons suivantes ne différaient en rien de la première, ils lui ont posé la question: "Maître,

quand est-ce que nous allons commencer à apprendre l'acuponcture?" Il leur a répondu: "Mais c'est ce que nous faisons, dans quelques années vous aurez maîtrisé le Chi. Alors l'aiguille ira toute seule se planter dans le point adéquat."

Inutile de vous dire que, au cours suivant, il n'y avait plus personne. Pourtant, l'art de l'acuponcture s'apprend comme ça. L'art. Car il ne faut pas confondre la musique avec le solfège. Le solfège n'est pas de l'art. La science des points et des méridiens n'est pas l'art de l'acuponcture. Il y a eu et il y a encore d'extraordinaires musiciens qui ne connaissent pas une note de solfège. Il y a des acuponcteurs d'une efficacité inouïe, qui ignorent tout de la science des points et des méridiens. Si vous voulez apprendre l'acuponcture, vous trouverez la base théorique nécessaire dans le livre de Pékin. L'art s'apprend avec un Maître.

* * *

Comment agissent les aiguilles de l'acuponcture? Je ne le sais pas. Certainement de plusieurs façons. Parfois de façon tout à fait inattendue. Après avoir planté plus d'un million d'aiguilles, je dois avouer que je n'ai toujours pas compris. Enfin, je peux dire que j'ai quand même une certitude. Elles n'agissent pas de la façon qui est expliquée dans les manuels.

Voici un exemple. J'appelle "Arthur" le Chinois dont les photos, les dessins et les statuettes servent à la localisation des points et des méridiens. Ce sont toujours les mêmes qui sont repris dans tous les livres

depuis la publication par l'académie de Pékin de son ouvrage de base. Une statuette d'Arthur se trouve sur ma cheminée. C'est mon vieux copain.

Donc un jour, j'essaie d'aider une élève. Elle souffre d'une douleur au dos et à la jambe, qui l'empêche de suivre mon cours de Tai ji quan. Mes doigts trouvent deux points: un à la hanche et l'autre au pied. J'envoie du Chi, je le guide, je lui fais trouver son chemin à travers la jambe et le dos. Quelques minutes plus tard, elle est soulagée. Ce n'est pas parfait, ce serait trop beau. C'est quand même suffisant pour qu'elle puisse suivre le cours sans trop souffrir.

Cependant, je suis un peu intrigué par les points que j'ai sous les doigts. J'ai bien l'impression qu'ils ne font pas partie de la panoplie habituelle d'acupuncture. Je verrai tout à l'heure dans mes livres si quelqu'un les a déjà signalés. Je lâche mon élève et je prends Arthur. Elle me tourne le dos et ne voit pas ce que je fais. Je veux retrouver tout à l'heure les fameux points. Je les localise sur Arthur. Je plante une épingle dans le pied en plastique d'Arthur. C'est le pied de mon élève qui réagit comme si c'était lui que j'avais piqué.

Je plante une autre épingle dans la hanche d'Arthur, c'est un petit cri de mon élève qui l'accueille. Puis c'est un grand soupir de soulagement et une avalanche de commentaires élogieux: "C'est incroyable. La douleur a disparu instantanément. Il y a un bien-être dans tout le corps. Quelque chose de chaud qui coule dans la jambe et le dos. Quand même, ces Chinois! La médecine chinoise est extraordinaire. Et vous, vous devez être heureux de posséder tant de connaissances merveilleuses." Je ne dis rien. Il y a longtemps que je me contente d'être efficace sans comprendre et de

m'étonner sans rien dire et sans le faire voir. Je fais semblant de retirer les aiguilles et je désinfecte les points que je n'ai pas piqués.

Je ne sais pas comment agissent les aiguilles d'acuponcture. Il est évident que celles-ci n'ont pas suivi docilement les règles énoncées par les livres et qu'elles ont fait un véritable pied-de-nez à toutes les savantes doctrines traditionnelles, modernes, orientales et occidentales.

Voici un autre exemple. C'étaient les débuts de l'auriculothérapie. A la suite du Dr Nogier, les Chinois ont publié leur "Practical Earneedling Therapy". Je ne suis pas très fort en anglais mais je me débrouille. J'achète le livre. Un jour, en le feuilletant, je tombe sur une indication pour le moins curieuse: "absence of breast", absence de seins. Il y aurait donc des points de l'oreille qui feraient pousser les seins. Quand même, ces Chinois n'ont pas fini de nous étonner.

Des années passent. Un jour j'ai la visite de Mireille. C'est une jeune fille d'une vingtaine d'années. Elle est angoissée et dépressive. Elle est constipée chronique, chevilles gonflées, douleurs au dos, céphalées insupportables. Elle a tout essayé. Depuis les dragées, les comprimés, les pommades et les infiltrations jusqu'aux suppositoires. Son état ne fait qu'empirer d'année en année.

Au premier examen je comprends son problème. Elle se tient mal. De ce fait elle respire mal, digère mal, élimine mal, en un mot elle fait tout mal. Elle se tient mal pour cacher ce qu'elle ressent comme une infirmité: elle n'a pas de poitrine. Le corps est normalement constitué, mais il y a une absence totale de seins. Je soulage un peu ses douleurs. Après

quelques séances j'ai gagné sa confiance. Je lui parle des points de l'oreille qui font pousser les seins. Elle est d'accord pour suivre le traitement. Je me garde bien de lui dire que c'est la première fois que je le fais. Au contraire, je lui laisse croire que c'est un traitement classique en Chine.

Après quelques semaines, ça commence à gonfler autour des tétons. C'est un immense espoir. Mireille fonce tête baissée et moi avec elle. Gymnastique, respiration, Tai ji quan, forêt, travail sur l'énergie, et bien entendu les points de l'oreille. En quelques mois, Mireille est transformée. Les seins sont en train de se former, elle est guérie de tous ses maux. Un an après, elle me quitte. Elle me fait ses adieux. C'est maintenant une splendide jeune fille qui se tient droite et qui exhibe, heureuse, deux petits seins adorables sous son T-shirt. C'est le conte de fée. Elle a rencontré le prince charmant. Ils vont se marier et ils auront beaucoup d'enfants.

D'autres années passent. J'ai fini par capituler: je mets des lunettes pour lire. Un jour je feuillette à nouveau le livre chinois. Je retrouve mes points sur les seins. Je lis et je relis l'indication. Je n'en crois pas mes lunettes: il s'agissait d'"abcess of breast!". Ah, et non pas absence.

Je ne sais pas comment agissent les aiguilles d'acupuncture. Tout le monde sait qu'il y a un bon Dieu pour les ivrognes. Moi je sais qu'il y a un bon Dieu pour les acuponcteurs. Je le sais car je l'ai vu à l'œuvre si souvent que j'ai fini par y croire. Combien de fois il a corrigé mes erreurs, passé l'éponge sur mes maladresses, inversé la polarité quand je n'ai pas choisi la bonne. Combien de fois il a réalisé pour moi des interventions spectaculaires alors que je n'avais

aucune idée de ce que je devais faire? Je dirais presque chaque fois que j'ai planté une aiguille. C'est comme ça que je sais qu'il est bon. Il ne m'a jamais induit en erreur. Est-ce vraiment un bon Dieu? Pourquoi ne serait-ce pas un dieu? Celui-là au moins, il ne fait pas de mystères et il se manifeste quand on en a besoin.

Je vous ai cité deux cas parmi de nombreux autres, pour vous faire comprendre qu'aucune théorie ne rend compte de la réalité de l'acuponcture. De sa réalité quotidienne. De ce qui se passe vraiment quand on intervient sur les circuits d'énergie.

Imaginez maintenant que ces Messieurs de la faculté de médecine se donnent la peine de lire mon livre. Qu'ils aient enfin l'attitude scientifique juste: "On va un peu vérifier tout ça" et qu'ils se mettent à expérimenter scientifiquement mes deux interventions. Comment feraient-ils? Ils le feraient par la méthode du double aveugle, bien entendu.

Quelle serait dans ce cas l'attitude du bon Dieu des acuponcteurs? Moi, je sais. Il nous tournerait le dos et il partirait en rigolant. Je sais aussi ce qu'il me répondrait si j'essayais de le rattraper en lui criant: "Non mais, tu ne vas pas me laisser tomber maintenant!" Il me dirait: "Non mais toi-même! Je ne marche pas dans vos petites combines de margoulins! Qui a eu l'idée de faire des expériences pareilles? Est-ce qu'on vérifie les effets de la musique de Mozart sur les sourds? Les aveugles sont des infirmes. Ils ont droit à tout notre respect, mais ce n'est pas à eux de vérifier la réalité de ce que voient les autres. Allez – Ciao! Je reviendrai peut-être quand tu auras fini de faire le double imbécile!"

Voilà pourquoi il serait inutile de vérifier expérimentalement les techniques que j'ai employées. Elles n'en ont pas moins marché à merveille.

Chaque acuponcteur peut vous raconter des dizaines de cas de ce genre. Pourtant on veut les ignorer, et surtout ignorer leur signification. Elle ruine toutes les théories. Alors, si les théories ne sont pas valables, et si on refuse mon gentil petit bon Dieu souriant, protecteur des acuponcteurs, que reste-t-il? Et bien, il reste la seule réalité vraie, mais celle-là on la refuse avec la dernière véhémence. Cette réalité c'est notre totale ignorance.

* * *

- C'est vous, Vlady?
- Oui, c'est moi, répondis-je. – Euh, je ne sais pas par où commencer.
- Mais commencez donc par vous déshabiller!
- Quoi? me demanda-t-il avec un air ahuri de surprise.

L'ascenseur était en panne. Je l'ai vu monter les escaliers en se tenant la hanche et en grimaçant de douleur. Je ne le connais pas. Mais la douleur, je connais bien.

- Mais oui, mais oui, je ne peux pas vous soigner si vous gardez vos vêtements. Les chaussures ici, la veste ici, le pantalon, la cravate, la chemise. Là, allongez-vous sur le flanc. Bien.

Ma main va au point douloureux de la hanche. Il sursaute. L'autre explore les cervicales. Elle trouve, il hurle. C'est bon. J'attaque... Une demi-heure plus

tard, le combat est terminé. C'est la victoire. Il arbore un large sourire.

– Vous alors! J'avoue que je n'ai rien compris. Je suis médecin pourtant, je n'ai pas compris ce que vous avez fait. En tout cas le résultat est là: je n'ai plus mal. Et ce n'est pas du shiatsu. On m'a déjà fait du shiatsu. Ce n'est pas du tout ça. Alors qu'est-ce que c'est?

Je prends mon petit air espiègle:

– C'est du Vlady-atsu. Il se rhabille. Je lui demande:

– Qui vous a donné mon adresse?

– Je dois dire que tout ceci n'est qu'un malentendu.

Mais pas regrettable, pour une fois. Je me présente, je suis le docteur B. Notre ami commun le docteur A., sachant que je passais dans votre quartier, m'a prié de vous remettre en mains propres ceci. C'est une montre en or, incrustée de diamants, qu'il vous demande de déposer chez le joaillier Untel, puisque vous allez à Paris demain, etc...

Trois jours plus tard, j'ai la visite du Dr C. Il vient me voir, de la part du docteur B qui me donne bien le bonjour. Sa douleur n'est plus revenue. Le docteur C. a mal à l'épaule. C'est l'époque des débuts de l'auriculothérapie. Je suis très intéressé par les travaux du docteur Nogier. Après des millénaires, voici qu'il y a du nouveau en acuponcture.

Je palpe l'oreille du Dr C. Je n'ai pas encore de détecteur mais le test de la grimace suffit. Je trouve avec l'ongle le point de l'épaule. Le Dr C. ne fait pas une grimace, il bondit au plafond. Excellent. Je vais piquer le point. Je bouche le conduit auditif avec un tampon d'ouate. C'est une petite précaution. Je n'ai pas encore trouvé le moyen de me procurer les petites aiguilles semi-permanentes. Vous savez, celles dont le Dr Nogier interdit la vente aux non-médecins. Alors

je me fabrique moi-même des petites aiguilles que je place avec une pincette. Elles ont un défaut. Il leur arrive de sauter. D'où ma précaution. Je vais prendre la petite boîte. Catastrophe, elle est vide. J'ai su plus tard que la femme de ménage avait renversé mes petites aiguilles, et qu'elle les avait allègrement aspirées avec l'aspirateur.

Pas d'aiguilles! Qu'à cela ne tienne. Je vais essayer avec le doigt. Je superpose le point central du pouce au point de l'oreille. Ça marche. Le docteur C. me décrit ses réactions. La douleur s'atténue. Une demi-heure après elle a disparu. Je suis très content de mon petit succès. Le Dr C. est épaté. Il n'en revient pas. Il ne tarit pas d'éloges. Ce n'est qu'à la porte d'entrée qu'il me dit:

– Tout ça est très étonnant. Il reste cependant un petit quelque chose. J'entends moins bien de l'oreille droite que de la gauche. La différence est nette. Je ne me trompe pas.

– Ah bon. Venez donc. Asseyez-vous sur cette chaise, nous allons voir ça.

Je prends sa tête, je l'incline pour exposer l'oreille, je sors mon petit tampon d'ouate du conduit auditif et je le mets discrètement dans ma poche. – Voilà, ça va mieux maintenant? Ça, c'était l'apothéose. En un tour de main je lui avais rétabli l'audition normale. Il est parti, convaincu de l'efficacité de la médecine manuelle. C'est lui qui m'a fait une réputation terrible. J'en ai encore des retombées.

Le Dr D. était une petite femme avec un visage sévère et avec une bouche serrée comme si elle faisait un "ou" prolongé. Douleurs au ventre. Constipation chronique. Plus exactement, elle ne va à selles que par des moyens artificiels, et ce depuis des années.

Je mets les mains sur son ventre. Il est assoiffé de Chi. Il boit comme du sable sec sur lequel on verse un verre d'eau. Instantanément. Mais ce n'est pas le trou noir. L'énergie ne se perd pas dans un gouffre sans fond. Cette femme n'a pas l'air mal en point. Pourquoi son ventre est-il délaissé par la circulation de son énergie? Ça dure plus d'une heure. Elle n'a pas bougé, elle n'a pas posé de questions, je n'ai rien dit. Dans le silence et l'immobilité totale du lotus, j'ai déversé pendant plus d'une heure du Chi dans son ventre. Je savais qu'elle comprenait ce que je faisais. Elle avait de bonnes mains. De telles mains sont le signe d'un corps intelligent.

J'ai placé ensuite ses propres mains sur son ventre et mes mains sur les siennes. J'ai fait circuler le Chi en cercle sur le trajet du colon. Elle a senti tout de suite la circulation. J'ai fait travailler les intestins, puis je lui ai expliqué comment les faire bouger elle-même. J'ai enlevé mes mains. Elle a continué toute seule. Ça a marché.

Elle partait le lendemain en vacances pour un mois. Je lui ai dit de venir me voir dès son retour. En attendant, de faire déjà tous les jours ce que je venais de lui apprendre. Elle n'est plus jamais revenue.

Des années plus tard, après une démonstration publique de Tai ji quan, une petite femme souriante m'aborde:

– Vous ne me reconnaissez pas?

Non, je suis sûr de ne jamais avoir vu ce visage. Je n'ai pas la mémoire des figures, mais un visage radieux comme celui-là, un visage qui chante la joie de vivre, je ne l'oublie pas. Il y en a si peu dans notre monde.

– Mais oui, rappelez-vous. Dr D. Vous m'avez enseigné les mains.

C'était elle. Métamorphosée. Une seule séance a suffi pour la débarrasser définitivement de sa constipation et de ses douleurs. Toute sa vie en a été transformée.

Vous vous demandez à quelle lettre s'arrête la liste des médecins qui sont venus me voir. C'est que, dans le corps médical aussi, il y a des vagues. A un moment donné, ça a été la mode de venir chez moi. Puis comme toutes les modes, celle-là aussi est passée. En tout cas, ça a fait au moins deux fois tout l'alphabet. Ça aurait peut-être pu aller encore beaucoup plus loin.

Le Dr U² me propose un jour de m'introduire auprès d'un des tout grands de ce monde dont il est le médecin. Il pense que je pourrais être efficace pour les maux de dos dont il souffre. Il y a cependant une condition. Je devrais travailler en présence et sous le contrôle de médecins. Ces médecins, bien entendu, ce ne sont pas mes copains, mais les grands patrons. Les plus grands. Je sais que mon petit bon Dieu protecteur n'apprécierait pas. Je préfère garder sa bienveillance et rester dans l'ombre. Je renonce. C'est ainsi que je n'ai pas soigné l'un des tout grands de ce monde. J'ai quand même continué à soigner son médecin.

Mais ça aurait pu tourner autrement. Je serais peut-être devenu, moi aussi, le guérisseur des grands de ce monde. J'aurais commencé à vendre du Chi en boîtes. J'aurais fini par monter des usines de produits de beauté contenant du Chi authentique, récolté chez les plus grands gourous, inaccessibles aux non-initiés. Des chaînes de magasins Chibiotiques mais pas Stévanovitch. J'aurais troqué mon nom pour quelque chose de plus commercial. "Boris Fésségué" par exemple. Et j'aurais pu moi aussi faire la couverture

des grands hebdomadaires. Ils auraient publié ma photo, debout, la main droite négligemment posée sur l'aile de ma Rolls blanche.

J'ai fait un autre choix. Sans regrets. Je ne soigne plus personne. Depuis plusieurs années. Je le signale d'abord à l'attention de ceux qui pourraient bien vouloir me chercher des poux. J'enseigne le Tai ji quan, j'écris et je vends des livres. Je ne soigne plus personne. Je le répète à l'attention de ceux qui pourraient vouloir me consulter. J'enseigne l'art du Chi. De préférence aux médecins. Je ne soigne pas. C'est une des raisons pour lesquelles je publie ce livre.

* * *

La situation est embarrassante. Il n'y a pas d'avocats dans les parages et je n'ai pas l'habitude de prendre avec moi le code pénal en trois volumes dans mes promenades matinales. La situation est vraiment embarrassante. A deux mètres de moi, un homme titube et va s'effondrer.

Passer à côté en sifflotant et en admirant le beau parc, c'est commettre le délit de non-assistance à personne en danger. Me précipiter et faire ce qu'il faut, c'est le délit d'exercice illégal de la médecine. Je laisse le dilemme juridique pour plus tard. Je rattrape le Monsieur que sa femme n'arrive pas à maintenir. Je l'allonge sur la pelouse. Ma main gauche va toute seule au bon endroit. Ma main droite fait toute seule les gestes et les manipulations justes. Je suis face à ma

vieille ennemie: la Mort. Je lui oppose toute ma volonté, toute mon énergie, tout mon être.

Elle résiste longtemps, puis elle hésite. Finalement, vaincue, elle se retire. Ce ne sera pas pour cette fois-ci. La femme est stupéfaite:

– Quelle précision, quelle virtuosité! Et quelle chance pour nous. Un médecin juste au moment critique. Et vous avez immédiatement reconnu une crise de tripiscorinopondilose lipocreptale à effet dextrogyre, et sans le moindre examen. C'est incroyable. Hier encore, poursuit-elle pendant que nous installons son mari sur un banc, hier encore, il n'avait que 12% au test Azbouki et son viédiglagol était tout ce qu'il y a de plus rassurant: 14.300 Omegaga. Et regardez ce matin: la crise foudroyante. Sans votre présence, c'était la fin.

Elle veut l'adresse de mon cabinet, un rendez-vous pour son mari le plus tôt possible. Je suis obligé de lui mentir. Je n'exerce pas en Belgique, je ne suis que de passage. Je m'esquive et je m'en tire avec une promesse de venir les voir en ami lors de mon prochain séjour à Bruxelles.

Comment lui expliquer que je ne suis pas médecin, que je n'ai jamais entendu parler de tripiscorinopondilose lipocreptale à effet dextrogyre, que je ne sais pas ce que c'est le test Azbouki ni un viédiglagol de 14.300 Omégaga, que tout ça pour moi n'est qu'un affreux charabia (mais pour vous aussi peut-être car je ne suis pas très sûr d'avoir bien retenu les mots savants) et qu'enfin mes mains venaient de commettre le grave délit d'assistance à personne en danger de mort.

Oh pardon, je me trompe. C'est le délit d'exercice illégal de la médecine. J'ai choisi de vous raconter ce

cas avec l'espoir que – attendu que la préméditation n'a pas été établie, – attendu que le délit pouvait être confondu avec l'assistance à personne en danger, je pourrais bénéficier de l'indulgence du Tribunal.

Essayons d'analyser ce qui s'est passé. Tout d'abord, j'espère que vous n'avez pas pris au sérieux le dilemme juridique que je n'ai introduit dans mon récit que pour souligner l'extrême ambiguïté de la législation. Il n'y a pas eu de débat, et j'ai agi sans peser le pour et le contre.

Il y a eu perception extrasensorielle et reconnaissance d'une situation énergétique incompatible avec la vie. Il y a eu identification de l'origine de la perturbation, mais de la perturbation à ce moment précis. Il y a eu réaction par pressions et manipulations en fonction de ces informations et en fonction des résultats successifs obtenus. Il y a eu la détermination, la volonté du combattant face à l'ennemi. Il y a eu la profonde, la fondamentale solidarité du vivant avec un autre vivant contre l'ennemi commun, la mort.

Cette solidarité s'appelle la volonté de vivre, l'amour de la vie ou, plus simplement l'amour. Il y a eu la mobilisation de l'énergie sans laquelle tout le reste est inefficace. Cette énergie, c'est le Chi. C'est cette force dont nous ne savons strictement rien et que la science refuse d'étudier et même de prendre en considération. Pourtant c'est là que réside le secret de la vie et de la santé. C'est là la condition de l'efficacité de toute thérapie, quelle qu'elle soit.

Il y a eu enfin accord, il y a eu consonance entre les deux sources d'énergie, la sienne et la mienne. Sans cette consonance, aucun thérapeute n'est efficace, quelle que soit la méthode employée.

Toute l'intervention que je viens de décrire, tout le processus à partir de la détection jusqu'à la fin se passe en dehors du domaine rationnel et discursif de la conscience. On est, bien entendu, conscient de ce qu'on fait. Plus exactement, on est conscient de ce que font les mains, mais on est conscient à la manière du spectateur, non pas à la manière de l'acteur. Du spectateur qui n'analyse pas, qui ne compare pas, qui n'établit aucune relation, qui n'identifie pas les points d'acupuncture que le doigt presse, qui ne reconnaît pas le méridien que la main parcourt, qui ignore l'organe que la main palpe. Il écoute le travail des mains de la même façon qu'il écoute le travail énergétique que fait sa volonté qui oriente le Chi, qui le guide par ondes ou par à-coups, sur des trajets ou dans des zones, qui le concentre ou le disperse, qui en joue comme un chanteur joue avec sa voix.

On est conscient de tout, mais c'est un niveau de conscience qui se situe en profondeur. C'est une couche profonde de la conscience où il n'y a pas de mots, où le langage n'a pas cours, ni les images mentales, ni les perceptions dues aux organes des sens.

Il n'y a rien de comparable dans la vie de tous les jours. Dans la vie de tous les jours du guérisseur non plus, car l'exemple que je vous ai décrit est un cas extrême, un cas limite qui n'arrive qu'exceptionnellement. Le guérisseur n'est pas en train de lutter contre la mort à longueur de journée toute sa vie. Il a, comme tout le monde, son petit train-train quotidien, ses habitudes, ses techniques à tout faire. Il lui arrive de négliger l'essentiel de son art, les perceptions extrasensorielles, au profit de la routine. C'est ainsi qu'il lui arrive parfois de se tromper. Oh, beaucoup moins souvent qu'un médecin. Seulement quand un

guérisseur se trompe, on dira que son erreur est due à l'ignorance, à l'incompétence, à l'absence de formation médicale universitaire. Alors que l'erreur du médecin est normale, elle est simplement humaine, n'est-ce pas?

La médecine contemporaine réalise des miracles véritables. Je ne vais pas me mettre à énumérer tout ce dont elle est capable. Tout le monde sait que la vie d'un mourant peut être prolongée très longtemps, qu'on peut vivre encore quelques années avec des organes artificiels et que, à force de bombardements au cobalt, de chimiothérapies, d'opérations successives, on peut prolonger un peu la vie d'un cancéreux.

La médecine actuelle accomplit des choses extraordinaires. Il y en a une qu'elle n'accomplit pas. Elle n'accomplit pas son rôle véritable qui est d'assurer la santé des gens. Je dis bien la *santé*.

C'est bien beau de prolonger la vie des malades. Mais ce n'est pas ça la solution! Prolonger la vie du malade c'est prolonger ses souffrances. Le rôle de la médecine est de prolonger la santé. Bien sûr qu'il ne faut pas laisser mourir les malades, mais il faut commencer par ne plus en fabriquer. Car c'est notre mode de vie, c'est notre civilisation qui est responsable de presque toutes les maladies dont on souffre aujourd'hui. Tout cela est clair et simple, et bien connu. Il ne suffit pas de le dire. Il faut agir.

Médecins, jeunes médecins, assez de discussions savantes. Passez à l'action. Faites les choses au lieu de les dire.

Mais revenons aux guérisseurs. On va chez le médecin parce que c'est la règle, parce que de cette

façon on a fait tout ce qu'il fallait pour sa santé. On va chez le guérisseur parce qu'il est efficace. On y va contre la règle, contre la règle aussi bien juridique que médicale. Si on le fait quand même, et de plus en plus, c'est qu'il y a des raisons. Essayons de les comprendre.

Le guérisseur soigne des cas particuliers. Son intervention est adaptée à chaque individu. Le médecin soigne selon les règles de l'Art. Pour telle maladie, il prescrit tel médicament. Il ne soigne pas un individu mais une maladie. Son efficacité dépend du degré de conformité de l'individu à la moyenne, au cas-type, à la règle générale. Le guérisseur agit personnellement. Il s'engage, il s'interpose, il intervient avec ses propres moyens, souvent au détriment de sa propre santé.

Le médecin prescrit des remèdes que d'autres ont inventés et fabriqués, sur la base d'analyses que d'autres ont faites, d'examens faits par des appareils. Il se fie aux images que sont les résultats d'analyses et aux portraits que sont les radios et non pas au modèle qui est devant lui.

Le guérisseur obtient des résultats rapides, souvent immédiats. Il partage avec le malade la joie du soulagement et de l'amélioration, parfois aussi le bonheur de la victoire définitive. Le médecin sait (ou croit) que son traitement a été efficace lorsqu'il ne revoit plus le malade.

On comprend pourquoi tant de gens se tournent vers les guérisseurs. *Ils ont tort*. Il y a vraiment peu de charlatans parmi les médecins. J'appelle charlatan quelqu'un qui exploite la crédulité publique en faisant croire qu'il est capable de réaliser des guérisons dont il est seul à détenir le secret. Peu, vraiment très peu de

médecins ont cette attitude-là. Il y en a qui font payer des prix exorbitants. Ils ont peut-être raison car ils font payer une compétence supérieure. Ils n'exploitent pas la crédulité publique.

S'adresser à un guérisseur signifie trop souvent s'adresser à un charlatan. Il y a de vrais guérisseurs. C'est leur efficacité parfois stupéfiante, qui a créé un courant dans le public. Les profiteurs en profitent.

Le public a tort. Son attitude n'est pas la bonne. Il a son mot à dire, et s'il le dit assez haut il est écouté. Il doit exiger que les *médecins* fassent une autre médecine. Il doit exiger des médecins-guérisseurs. Les grandes spécialisations en médecine sont nécessaires, personne ne nie ça. L'imposition des mains ne peut remplacer l'intervention chirurgicale. Mais l'inverse est vrai aussi. L'inefficacité lamentable de la médecine dans certains domaines où les guérisseurs font merveille en est la preuve.

Médecins, devenez guérisseurs. Tout serait très différent si on pouvait aller chez son guérisseur en toute confiance parce que c'est un médecin. Parce qu'il apporte, avec son titre, la garantie d'une déontologie plusieurs fois millénaire. Des connaissances qui sont les résultats de siècles de recherches faites par d'innombrables chercheurs dans le monde entier. Et en même temps la garantie d'une formation personnelle, mentale et physique, faite auprès d'un maître véritable qui lui a fait acquérir, après des milliers d'heures de travail, le pouvoir de guérir. Non seulement l'art, non seulement le secret, mais le pouvoir. Cette chose que certains guérisseurs possèdent, et que la médecine officielle ignore dédaigneusement.

* * *

Comment agit le guérisseur?

Il opère sur plusieurs plans simultanément. D'abord il perçoit par des moyens extrasensoriels. Ensuite il agit par la mobilisation de sa volonté. Il veut aider. Il le veut vraiment. Sa motivation profonde est l'amour de la vie. Il utilise son énergie, son Chi, par lequel il intervient dans les fonctions vitales de l'autre. Le tout se fait sans la participation de la conscience, sans l'utilisation de connaissances, sans le recours à la mémoire. L'action est directe. Elle est le résultat des perceptions extrasensorielles, de la volonté, de la mobilisation du Chi et de la réponse, de l'accord de l'autre.

L'action du guérisseur est imprévisible. Au départ, il y a des perceptions extrasensorielles. Étant extrasensorielles, elles ne correspondent à rien qui soit perceptible par d'autres moyens, elles sont incontrôlables et inexplicables. Elles existent cependant car l'acte juste du guérisseur en est la conséquence, il les contient implicitement.

La volonté que mobilise le guérisseur n'est pas du type "je veux ceci ou cela". La formulation verbale n'a rien à voir là-dedans. Quand je dis: "je veux me gratter la tête", cela ne suffit pas pour mobiliser mon bras. Mon bras se lève immédiatement quand je le veux vraiment, et il n'a pas besoin de formules verbales pour ça. De la même façon agit la volonté du guérisseur. Il n'a nul besoin de formules verbales pour vouloir et agir à l'intérieur de l'autre. La T.S.F. inter-humaine transmet sa volonté et son énergie agit ou fait agir celle de l'autre. A condition qu'il existe un accord entre les deux. Qu'il existe une consonance. Ou, peut-être, pourrait-on dire à condition qu'ils soient sur la même longueur d'ondes. Qui sait, il se

peut que, pour une fois, un jeu de mots corresponde à une réalité fondamentale.

Il est clair que l'action du guérisseur ne peut être prévue, ni par lui-même, ni par aucune méthode. Elle dépend de facteurs non mesurables, non analysables, non objectifs. Elle peut être éventuellement expliquée a posteriori. Ces explications ne valent rien et si elles ne permettent pas la prévision, elles ne servent à rien. Elles ne seront jamais scientifiques dans le sens qu'a ce terme aujourd'hui. Elles seront très probablement loufoques si, pour les donner, on a recours à des notions issues de sciences occultes.

Le guérisseur n'a pas besoin de connaissances ni de théories pour agir. Il agit comme la nature. Directement. Il ne sert à rien d'essayer de comprendre. Il faut essayer d'apprendre à agir. Dans le domaine dont je vous parle, il ne sert à rien d'étudier des textes. On n'apprend pas à jouer du violon en étudiant des textes. Le corps humain est un instrument infiniment plus difficile à maîtriser qu'un violon.

Pour s'en servir, pour en sortir des pouvoirs comme un violoniste sort des sons de son violon, il faut le travailler, il faut l'exercer, il faut l'éduquer, il faut le modeler. En un mot, il faut l'apprendre. Comme on apprend le violon. C'est seulement beaucoup plus difficile.

C'est là la seule voie sérieuse. Elle passe par l'effort et par la discipline. Elle demande la persévérance, l'engagement et souvent le renoncement ou même le sacrifice. C'est le prix qu'on paie toujours la maîtrise d'un art. Pour passer de l'amateurisme à la maîtrise il faut payer. C'est ça le prix.

Avoir un don de guérisseur, c'est la même chose qu'avoir l'oreille juste. On n'est pas encore musicien ou chanteur pour ça. Dans le domaine de la santé, l'immense majorité chante faux. S'il se trouve de temps en temps quelqu'un qui ait l'oreille juste, on dit qu'il a un don de guérisseur. Ce don signifie seulement qu'il est plus proche du corps et qu'il a une meilleure sensibilité que les autres. Pour être guérisseur, il faut infiniment plus que ça. Le plus souvent cet infiniment plus, qui est fait d'efforts, de patience, de travail et d'abnégations, on ne le fait pas. On se contente des avantages qu'on a sur la majorité de chantant-faux pour se proclamer guérisseur. Ou parfois, à sa grande surprise, pour se faire proclamer guérisseur par les autres, comme ça vient d'arriver à un de mes amis.

On s'est aperçu, je ne sais comment, que la proximité de ses mains soulageait la douleur et dissipait les tensions. Informaticien, le voilà proclamé guérisseur. Il ne perd pas la tête, il est le premier étonné de son efficacité. Il dit lui-même qu'il ne fait rien. Il fait acte de présence. Je dirai en plus qu'il fait acte de bienveillance, car c'est un homme bon et généreux. Mais il ne fait rien de plus et pourtant il est efficace. Il soulage les douleurs, il dissipe les angoisses, guérit des escarres qui avaient résisté à tout, il fait disparaître des verrues, cicatriser les plaies, et mille exploits de ce genre.

Comment cela est-il possible? Je crois qu'il faut chercher l'explication du côté du Chi, du fluide vital.

Quand on parle de fluide de nos jours, on pense surtout à des formes mystérieuses d'énergies inconnues ou inexplicables. Il n'en a pas toujours été ainsi.

Le phlogistique, par exemple, était considéré par les chimistes pré-lavoisiens, comme une substance fluide inhérente à tous les corps combustibles. Il quittait les corps pendant la combustion mais pouvait aussi faire l'inverse: en s'intégrant à un métal par exemple, le régénérer lorsqu'il était chauffé avec du charbon riche en phlogistique.

Lavoisier lui-même, tout en démolissant la théorie du phlogistique par des expériences basées sur les comparaisons des poids avant et après la combustion, ne dédaignait pas pour autant l'idée du fluide. Il rangeait le calorique dans la liste de ses éléments chimiques. C'était pour lui, comme pour tous les savants de son époque, un fluide sans poids qui imprégnait tous les objets matériels. C'étaient les particules du calorique qui, en se repoussant mutuellement, faisaient passer de la chaleur des corps chauds aux corps froids.

Les théories modernes expliquent ces phénomènes d'une façon différente. Je ne sais pas si ces théories sont complètes et définitives. Il y en a bien peu de telles. En tout cas, dans le domaine de l'énergie vitale, du Chi, nous en sommes toujours au stade des explications par le fluide.

Je serais très étonné si un jour on parvenait à expliquer valablement les phénomènes de la vie autrement que par la présence d'une entité. D'une entité dont on reconnaît la présence dans ses effets, sans pouvoir jusqu'à présent la décrire, la mesurer ou l'isoler.

Je parle d'explications valables des phénomènes de la vie car, bien entendu, ce ne sont pas les théories qui manquent. Elles ne valent rien. Aucune ne tient compte de ce que fait le Chinois sur notre photo.

Une théorie qui veut expliquer la vie sans tenir compte de la volonté, de l'intelligence, et du Chi, n'est tout simplement pas une théorie sérieuse.

Je ne sais pas ce qu'est le Chi. Personne ne le sait. Toutefois, je crois que ça doit être quelque chose qui ressemble fort au phlogistique des chimistes d'autrefois. C'est un fluide inhérent à tous les corps vivants. Et qui les quitte au moment de la mort, comme le phlogistique quittait le corps combustible qui brûlait. Les seules considérations d'ordre quantitatif ont suffi à Lavoisier pour démolir la théorie du phlogistique. Les arguments de ce genre ne suffisent pas, cependant, pour démolir la théorie du phlogistique des êtres vivants, du fluide vital, du Chi.

De nos jours, le terme de fluide est encore utilisé dans les sciences occultes et louches qui étudient des mystères de mauvais aloi. Ce serait une force mystérieuse, émanant des astres ou d'ailleurs, qui influencerait mystérieusement les êtres et les choses, et qui produirait des phénomènes mystérieux. Il y a trop de mystère dans tout ça. Beaucoup *trop* pour qu'on puisse prendre au sérieux les sciences qui s'en occupent.

Figurez-vous qu'il existe une de ces pseudo-sciences qui prétend parfaitement bien connaître ces mystérieuses influences des astres. Cette connaissance serait arrivée, il y a 3000 ans déjà, à un niveau tellement élevé et à une précision si grande qu'elle permettrait de prédire tout l'avenir d'un nouveau-né en examinant la position des astres au moment de sa naissance.

C'est ainsi qu'on prétend connaître d'avance son caractère, ses penchants, ses qualités et ses défauts, son comportement futur, c'est-à-dire dans 20-30-40-

50 ans, ainsi que tous les événements de sa vie au jour le jour.

Vous qui savez que la météo n'est pas capable de prédire le temps qu'il fera demain, vous vous demandez si je n'ai pas inventé moi-même cette science pour me moquer de vous. Eh bien non. Cette science existe. Elle s'appelle astrologie, et ses prédictions sont publiées tous les jours dans les grands journaux du monde entier. Incroyable mais vrai.

Un peu de bon sens, quand même! Les influences des astres ne sont pas décelables dans des effets qui pourraient leur être attribués. Il est impossible de les mettre en évidence par des méthodes statistiques. Ni par aucune autre méthode sérieuse. Alors, d'où vient une si extraordinaire connaissance des influences astrales? Elle doit bien sortir de quelque part. Il faut se rendre à l'évidence: elle sort de l'imagination malsaine de quelques Babyloniens égarés dans leurs fantasmes. Et c'est une imagination malsaine car elle tourne le dos à la vie. Et il s'agit bien de fantasmes car rien ne justifie les affirmations de l'astrologie, rien ne les confirme. Rien ne les vérifie. C'est donc de la pure fantaisie gratuite sans aucun fondement.

Il en va tout autrement des phénomènes où se manifeste l'influence du fluide vital. Cette influence est observable, vérifiable, contrôlable. Elle est expérimentable, répétitive et, grâce aux derniers appareils ultrasophistiqués, elle est mesurable. Comment se fait-il qu'elle ne soit pas l'objet d'une science? Quand est-ce qu'on va se décider à étudier sérieusement le Chi?

Autrefois, le domaine de toute recherche véritable, profonde, était le fait d'ascètes, d'hommes qui se retiraient de toute vie sociale et familiale pour se

consacrer totalement et pour leur vie entière à une recherche intérieure. Le yoga, les arts martiaux, le zen, etc... sont issus de cette recherche et ont été transmis de génération en génération dans les monastères et autres lieux retirés du monde. Ce sont ces hommes-là qui ont mis en évidence le Chi et qui en ont acquis la maîtrise.

Aujourd'hui, ces hommes (à de très rares exceptions près) n'existent plus. Ni en Occident, ni en Orient. Ces voies ont été vidées de leur contenu véritable et sont devenues des passe-temps ou des activités de loisirs pour des Occidentaux en mal de spiritualité. Dans ce domaine, la recherche inlassable et systématique a fait place à l'amateurisme et à l'à-peu-près.

De nos jours, le domaine de la recherche systématique est celui de la science. Là seulement on trouve des chercheurs acharnés qui poursuivent toute leur vie un même but. Celui de découvrir, de comprendre, de chercher inlassablement.

La science est la Voie du 20ème siècle. C'est donc par elle que doit passer la poursuite de cette recherche. Mais la science a le regard arrêté sur le doigt qui montre la lune. Elle explore l'infiniment grand et l'infiniment petit. Elle fabrique des instruments et des technologies d'une extrême complexité. Elle maîtrise (pas toujours...) l'énergie atomique. Avec des appareillages toujours plus sophistiqués elle décortique les mécanismes de la vie, après l'avoir figée pour les besoins de l'expérimentation. Et elle oublie, parmi ses innombrables sujets de recherche, l'essence même de la vie, son fondement le plus profond, le Chi. Elle en ignore, pire, elle en dénie l'existence même.

Et pourtant, c'est aux chercheurs scientifiques de prendre la relève des ascètes des temps anciens. L'exploration de l'homme et de l'univers se fait aujourd'hui à travers la science. C'est la direction qu'a prise l'évolution de l'humanité. Que cela plaise ou non, c'est ainsi. Mais il est temps, grand temps, que la recherche scientifique se penche sur ce qui, depuis toujours, a fait l'objet du besoin le plus profond de l'homme, son besoin de transcendance, son besoin de comprendre la vie. Car ils sont rarissimes aujourd'hui ceux qui en ont percé le secret, ceux qui ont acquis la maîtrise du Chi, qui sont prêts à l'enseigner et à s'offrir comme sujets d'analyse pour la science! C'est encore possible. Il est urgent que l'étude du Chi le dispute à la bombe atomique...

Pour comprendre comment la seule proximité des mains de mon ami informaticien fait cicatriser des plaies qui refusaient de se refermer malgré l'insistance des grands spécialistes et l'emploi de toutes les méthodes, il faut recourir à l'idée du Chi.

Après plus de 20 ans d'arts martiaux, après plusieurs années de Tai ji quan, avec une constitution robuste et une vitalité exceptionnelle, mon ami Michel se trouve avec un capital énergétique très supérieur à la moyenne. De la même façon qu'un objet chaud réchauffe par sa seule proximité un objet froid, Michel T. transmet de l'énergie à un malade auquel le Chi fait cruellement défaut. Car dans tout état pathologique il y a un défaut de Chi.

Dans notre cas, la seule différence de niveau énergétique suffit pour que la transfusion se fasse. Au grand bénéfice du malade, mais pas trop au détriment de Michel, qui a une puissance et une force vitale largement excédentaires.

Ceci est la forme la plus simple de l'intervention d'un guérisseur. Elle comporte un élément essentiel qui est l'intention bienveillante. L'effet de l'intervention est le résultat d'une différence de niveau énergétique. Un homme, comme mon ami, peut se prêter à ces interventions sans dommage. Il entretient son corps par des pratiques qui vont du bain quotidien dans la rosée de l'aube, en se roulant tout nu dans l'herbe, jusqu'à la gymnastique et le Tai ji quan.

Se prêter aux interventions du guérisseur sans entretenir régulièrement sa propre santé c'est infliger à son corps de lourdes pertes d'énergie avec toutes les conséquences désastreuses que cela comporte. Un malade se trouve toujours à un niveau énergétique plus bas que la normale. Sans ça il ne serait pas malade. Il n'est donc pas difficile d'être à un niveau plus haut que le sien. Par sa seule présence, un malade absorbe de l'énergie de son entourage. Le malade vous vide. On dit qu'il vous pompe. Et c'est vrai. C'est un processus purement physique qui se fait automatiquement. Si, en plus, on veut jouer au guérisseur et qu'on intervient volontairement, on augmente de beaucoup cette transfusion d'énergie. A son propre détriment, si on n'est pas capable de renouveler son énergie rapidement et abondamment.

Il faut une longue préparation pour devenir guérisseur. Il faut acquérir une puissance énergétique très largement au-dessus de la normale. Il faut apprendre à renouveler son énergie, à se recharger au fur et à mesure qu'on se vide. Il faut être capable de la contrôler, de la doser et de la diriger. De la déverser abondamment quand c'est nécessaire mais aussi d'en arrêter l'écoulement quand il se fait inutilement.

C'est un art. Ça ne s'improvise pas. Ça ne s'apprend pas dans les livres. Le temps pour l'apprendre se mesure en décennies. A quoi ça sert? Parfois, rarement, ça sert à réussir là où toutes les thérapies ont échoué. Parfois, rarement, ça sert à sauver une vie, ou à transformer une existence humaine. Si ça ne doit même arriver qu'une seule fois dans la carrière d'un médecin, d'un vrai médecin, ça aurait valu la peine d'y avoir consacré des dizaines d'années de travail et de patience.

ENTRACTE

Un homme a été un citoyen honnête pendant 30 ans. Bon père de famille, contribuable ponctuel, serviteur irréprochable. Voilà qu'un jour il assassine quelqu'un. Dès lors, c'est un assassin. Les 30 années de vie exemplaire, on n'en parle même pas. Ce qui compte vraiment c'est son crime. Et d'autant plus s'il récidive.

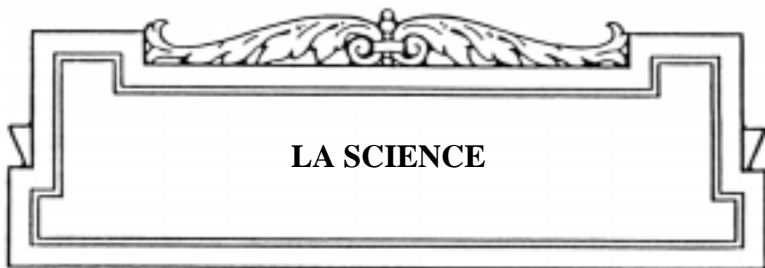
Il est normal d'être un honnête citoyen. On ne décerne pas de diplômes aux gens honnêtes, on ne leur distribue pas de médailles. Par contre, on punit les criminels. On les met hors d'état de nuire. Il n'y a pas longtemps encore, on les éliminait. On ne leur explique pas que ce n'est pas gentil de tuer les gens. Ils le savent très bien. On ne fait pas la morale aux malfaiteurs. On les empêche de nuire.

Pendant un certain temps, la science a contribué honnêtement au bien-être de l'humanité. Contribuable ponctuel, serviteur irréprochable. Voilà qu'un jour...

Comment voulez-vous expliquer aux esprits les plus brillants de toute l'humanité que ce n'est pas gentil d'inventer des bombes atomiques? On ne peut pas faire la morale à ces gens-là! Alors, que faire?

Leur demander poliment de bien vouloir s'abstenir d'utiliser leurs connaissances pour fabriquer des engins de destruction planétaire? Non mais, vous voulez rigoler?

Oui je gueule! Oui mon langage est violent! On ne peut pas parler autrement lorsqu'il s'agit de ceux qui sèment la mort.



Acte 8

Un chamois remonte le flanc abrupt d'une montagne en sautant d'un rocher à un autre avec une agilité prodigieuse. Il se dirige vers un petit plateau ensoleillé où il reste encore un peu de verdure. La dernière avant l'hiver.

Monsieur le baron et sa suite ont interrompu leur promenade pour observer avec leurs jumelles le spectacle de l'ascension. Arrivé à destination, le chamois broute. Éclairé par le soleil il offre un tableau idyllique. Mr le baron fait signe à son serviteur qui lui passe un fusil à lunette. Mr le baron épaula, vise et tire. Le chamois s'écroule comme si on lui avait coupé les jambes et dégringole la pente en rebondissant d'un rocher à un autre, pour s'immobiliser dans la neige au bas de la pente. Mr le baron rend le fusil au domestique qui lui dit, plein d'admiration servile: "Monsieur le baron a réussi un bien joli coup". Les dames s'extasiaient: "Giscard, vous êtes un tireur d'élite". Le groupe continue sa promenade, le chamois gît dans la neige, au fond du ravin.

Comment peut-on expliquer ce qui vient de se passer? – Mais on ne peut pas expliquer un comportement pareil. C'est un meurtre gratuit, commis de sang froid. C'est un crime contre la nature. C'est une atteinte à la vie. C'est...

Arrêtez, arrêtez, mais arrêtez-vous donc, ce n'est pas de cela que je voulais parler.

Je voulais que nous essayions de comprendre ce qu'est la mort. Nous avons vu le chamois escalader une pente en sautant d'un rocher à un autre. Il agissait contre la loi de la gravitation. Chaque saut était exécuté avec une parfaite précision où un but

immédiat était évident: se déplacer d'un rocher à un autre.

Mais l'ensemble des déplacements successifs aussi avait un but évident: parvenir jusqu'à la verdure du plateau et la brouter. Les muscles, mobilisés par le cerveau, mobilisaient à leur tour les membres, le sang apportait de l'oxygène que les poumons avaient pris à l'air, etc, etc...

Tout ça et mille autres choses sont des phénomènes propres à la vie. Ils ont tous deux choses en commun: ils sont orientés vers un but et ils bravent les lois du déterminisme universel, s'ils ne s'en servent pas pour aider à la réalisation du but. C'est ça la vie.

A l'instant même où Monsieur le baron lui a pris la vie, le chamois est devenu un objet et il a été littéralement happé par le déterminisme universel. Il s'est intégré instantanément au devenir cosmique général et a subi passivement toutes les influences des forces aveugles de la nature. Il a d'abord refait le chemin inverse de son ascension. Mais autrement. La montée s'est faite avec une élégance et une grâce propres à la vie. La descente s'est faite en suivant rigoureusement la loi de la gravitation. Sans élégance et sans grâce. Mécaniquement. Par bonds et rebonds grotesques, propres à la mort. Dans la neige du ravin, le corps du chamois va se congeler, alors que vivant, il conservait toujours la même température. Mort, il obéit aux lois de la physique et de la chimie. Vivant, il les utilisait pour réaliser un but: ne pas se congeler, autrement dit, ne pas obéir aux lois de la chimie et de la physique.

Je crois qu'on pourrait longtemps analyser et comparer la vie et la mort. Il est clair que la mort c'est le retour à ce qui est mécanique, à ce qui est soumis

aux forces aveugles de la nature, aux lois brutes de la physique et de la chimie. La vie c'est le contraire. C'est la réalisation d'un projet, c'est l'action avec un but, c'est la volonté et l'intelligence.

Un minimum de bon sens suffit pour comprendre tout ça. Il est évident que l'action de l'être vivant est un comportement voulu, parce qu'orienté vers un but, alors que l'action d'un objet mort est une réaction à une influence. Cette réaction est prévisible, mesurable, reproductible, parce que non voulue, non orientée vers un but. *Parce que mécanique.*

C'est là que se situe la grande énigme. Comment se fait-il que la science refuse obstinément et malgré l'évidence de reconnaître cette différence? Pourquoi veut-elle à tout prix que la vie soit un mécanisme? Je ne sais pas.

Laissons de côté l'aspect philosophique du problème. On a bien le droit d'avoir ses idées et ses opinions, quelle importance? Là où ça devient dramatique, c'est lorsque, conformément à ces idées et à ces opinions, on traite l'être humain comme une mécanique. C'est lorsque, de toutes les composantes qui font le phénomène de la vie, on ne retient que celles qui sont réductibles à du mécanique, du chimique ou du physique et qu'on rejette toutes les autres, comme si elles n'existaient pas.

Le drame de la médecine moderne est là. Nous en sommes arrivés à l'échange standard de pièces détachées que sont les organes dans cette conception de la vie. La performance technique de ces interventions tient du prodige. Mais peut-être que nous n'en aurions jamais eu besoin si notre recherche en médecine était orientée autrement. Si, à la place des critères scientifiques d'objectivité, de conformité

aux lois de la physique et de la chimie, si à la place des critères rationnels, on s'était laissé guider dans la recherche par les critères de la vie même. Peut-être qu'alors nous n'aurions plus besoin de chercher aujourd'hui. Car, si on cherche toujours, c'est qu'on n'a pas encore trouvé. Et on ne trouve pas parce qu'on s'y prend mal.

On cherche l'explication de la vie là où elle ne se trouve pas: dans les lois de la mécanique, de la physique et de la chimie. On essaie d'expliquer la vie par ce qui est la mort. La mort ne pourra jamais expliquer la vie.

On cherche en plus à comprendre la vie humaine en étudiant celle des rats et des lapins. Nous ne sommes pas des rats ni des lapins. Étudions la vie humaine là où elle est immédiatement offerte à notre observation, c'est-à-dire en nous-mêmes. Nous comprendrons alors facilement la vie des rats et des lapins.

Pour étudier la vie prenons les critères de la vie même. Pour comprendre la vie, étudions ce qui est propre à la vie, et uniquement à la vie: la volonté et l'intelligence. Regardez ce que fait le Chinois sur notre photo. Regardez ce que peut faire la volonté humaine quand elle est en consonance avec la volonté du Bios. Regardez ce que fait une araignée. Une intelligence est à l'œuvre à travers elle. Comment peut-on croire que cette intelligence, présente dans l'action de l'araignée, soit absente dans les nôtres et qu'il faille la remplacer par une autre? Et encore par une intelligence rationalisatrice, deux-et-deux-font-quatre, appauvrissante, scientifique?

La méthode scientifique dans la recherche médicale tourne le dos à la vie. La méthode du double aveugle est une bien triste méthode. Elle ignore l'individu, elle

n'accepte que ce qui se laisse standardiser, elle est scientifique. C'est en ça qu'elle est triste.

La vie est une volonté. La maladie est une défaillance de cette volonté. La mort est la victoire du déterminisme universel sur la volonté de vie. Pour soigner une maladie, il faut aider ce qui est défaillant. Il faut introduire une volonté supplémentaire dans le combat contre le déterminisme universel c'est-à-dire contre la mort. Dans une thérapie, c'est l'intention qui est le facteur décisif. C'est la volonté.

La médecine moderne considère la vie comme un processus chimique et la maladie comme une perturbation de ce processus. Par ses interventions elle essaie de régler et d'ajuster ce qui n'est pas conforme à ses formules ou à ses recettes comme un cuisinier qui retouche l'assaisonnement du plat qu'il a confectionné. Il manque un peu de sel, une pincée de sauge, un peu de poivre, un peu de cuisson. Là, maintenant c'est à point! Non!

La vie n'est pas un processus chimique. La maladie n'est pas une perturbation de ce processus. On n'est pas malade parce qu'il manque quelques milligrammes de zinc dans 70 Kg de matière organique d'une complexité chimique inimaginable. Y ajouter quelques milligrammes d'acide acétylcrocodilique n'y change pas grand-chose.

La vie est un combat. Le guérisseur est un combattant. Il mobilise tous ses moyens dans la lutte. Il soigne tout l'être de l'autre, avec tout son corps, avec tout son être. Il utilise les ressources secrètes de la vie pour sauver la vie. Car la vie est solidaire de la vie. Car les hommes sont unis par une fraternité des profondeurs. C'est une fraternité qu'ils refusent, qu'ils dénigrent ou qu'ils ignorent dans leur comportement habituel. Elle

n'en est pas moins là, prête à se manifester pour peu qu'on la sollicite. Elle vient des profondeurs et apporte avec elle des moyens que l'homme de la surface ne connaît pas.

L'homme de la surface se chamaille avec son voisin pour une place de parking et revendique une augmentation de 1,5%. La vie qui veut la vie ignore ces futilités. La volonté qui veut la vie ne s'occupe pas du pouvoir d'achat, ni des conflits de prestige, ni des problèmes de chômage, de loisirs, de paresse, de lois sociales, d'impôts, de T.V.A. Elle ignore les querelles frontalières, linguistiques, scolaires, politiques, sociales, ménagères. Elle ignore toutes ces choses qui nous semblent tellement importantes que nous en oublions ce qui devrait leur donner leur sens, ce qu'elles devraient être censées soutenir et défendre: la vie. La vie tout court. C'est à peine croyable. C'est pourtant comme ça.

* * *

Les problèmes de la santé ne se posent pas dans la nature. Les malades, les diminués, les malformés, sont systématiquement éliminés. Chaque unité de vie sert de nourriture à d'autres unités de vie. Là aussi, si on voit la vie comme un phénomène unique, on ne peut qu'admirer la sagesse de sa logique.

L'homme est un privilégié. Le privilège de la parole et de l'intelligence lui a permis d'accéder à d'autres privilèges inconnus dans la nature. Il en est arrivé à croire que tous les privilèges lui sont dûs. Et avant tout, le privilège de la longue vie, sinon celui de

l'immortalité. Pour l'instant, il se contente de l'immortalité de l'âme, mais il ne désespère pas d'arriver à prolonger la vie indéfiniment.

Le problème de la santé est un problème humain. C'est un problème de privilégiés. Aussi, la nature n'y a pas accordé une importance exagérée. Dans la nature, la mort n'est pas une perte. La mort est indispensable à la vie. L'herbe vit afin de mourir pour que vive la brebis qui meurt afin que vive le loup, etc... C'est un cycle fermé avec une seule ouverture vers l'extérieur: la fonction chlorophyllienne des plantes.

Dans ce cycle, l'homme défend son privilège. Il veut vivre même s'il est malade, vieux et impotent. Il refuse la mort jusqu'à l'extrême épuisement de la moindre ressource vitale.

Si l'homme est un privilégié, c'est que la nature l'a voulu. Elle l'a élu. Nous sommes l'espèce élue. Que cela ne heurte pas votre sensibilité démocratico-égalitaire. Il y a d'autres élus dans la nature, dans d'autres domaines. Même le bon Dieu a son petit peuple élu, c'est dans l'ordre des choses.

Acceptons donc avec joie et reconnaissance le cadeau de la nature. Ne nous en orgueillissons pas trop. Ce n'est qu'un cadeau. Et n'oublions pas que c'est la nature qui nous l'offre. Le Bios. Cette volonté qui veut la vie depuis celle de la toute première molécule vivante jusqu'à celle de l'arrogant touriste débordant de graisse et transpirant assis dans une gondole pendant que le gondolier vénitien lui chante une barcarolle en ramant.

Nous oublions la Nature. Le secret de la longue vie c'est elle qui le détient. Ce secret, vous ne le percerez

jamais en étudiant la chimie et la physique de la vie. La mécanique du corps humain n'est de la mécanique que si l'on refuse de voir le phénomène de la vie même.

Voici encore un cas très instructif.

C'est un homme de 35 ans. Asthme et bronchite chronique. Depuis 15 ans il a suivi tous les traitements possibles et imaginables. D'année en année ça ne fait qu'empirer. Il échoue chez moi. Il a du mal à respirer. Il pue le tabac. Il m'a fallu 3 jours pour le guérir. Le temps de lui faire expectorer les crasses qu'il avait emmagasinées dans ses bronches. Mon traitement: simple, radical. Arrêter de fumer (avec quelques fioritures thérapeutiques pour la beauté du geste).

En quelques jours, cet homme retrouve une santé dont il avait oublié jusqu'au souvenir. Il me parle de sa sœur. Asthme résistant à tous les traitements. Mère d'une petite fille asthmatique. Je la reçois. Je vois immédiatement ce qui saute aux yeux. Si on se donne la peine de regarder. Cette femme a un amour démesuré pour son frère. C'est un handicapé. Il est aveugle. Elle en souffre plus que lui. Pour lui son infirmité n'est pas un problème. Pour elle c'est le drame de sa vie. Aucun traitement. Quelques mots seulement. Des mots à effet thérapeutique psychosomatico - neurovégétativo - endocrinolympho - tripiscorinopodale - lipocreptale - plurale, dont je connais le secret. Ce sont des mots de compassion, des mots d'amour. Les crises cessent; celles de l'enfant aussi, bien entendu.

Ce serait une belle histoire si elle s'arrêtait là. Mais un an après, il a recommencé à fumer. Il n'a pas fallu longtemps pour que tout recommence. Il y a eu de nouveau trois asthmatiques pour lesquels la médecine

officielle ne pouvait rien. Je les ai soignés à nouveau. Même traitement. Mêmes résultats. La nature humaine est ainsi faite. Il a fallu une troisième récurrence, quelques années plus tard, pour qu'il abandonne définitivement le tabac.

Je vous ai raconté des faits, je n'en connais pas l'explication scientifique. Elle n'a aucun intérêt. Elle ne peut nous amener à en tirer une règle car tous les asthmatiques ne sont pas des fumeurs, et toutes les asthmatiques n'ont pas un frère aveugle ou une maman qui souffre.

La science ne concerne que ce qui est général. Sans ses lois et ses principes, la science n'est rien. Un cas particulier, ne tombant pas sous la règle générale, lui échappe complètement. La médecine scientifique ne soigne que ce qui est général. Un cas particulier lui échappe. Complètement.

Il est facile de donner un nom au mal, après coup. Après la guérison spontanée. On dira dans le cas de la jeune femme, qu'elle souffrait de crises d'asthme autopunitives psychorinotripodales, et dans le cas de l'enfant on parlera de crises mimético-affectivo-lipocrepiales. Ce ne sont que des étiquettes qui ne signifient rien. La science vraie explique et prévoit. Le cas particulier est imprévisible. L'explication qui ne permet pas de prévoir ne vaut rien. Ne sert à rien. Ce n'est que de l'histoire. Ce n'est pas de la science.

Chaque être humain est un cas particulier. C'est une unité de vie parmi d'innombrables autres. C'est ça la méthode que la vie a choisie pour se défendre et pour se propager. Elle s'est indéfiniment morcelée et dispersée dans un nombre infini d'unités de vie. Chacune de ces unités veut la vie, la défend, la sauvegarde et la transmet. La perfectionne et la

propage. C'est comme ça que se maintient le miracle de la vie dans un univers où la vie est impossible. Même en tant que miracle.

L'homme n'est pas une exception. Chacun de nous est une unité de vie, au même titre qu'un brin d'herbe ou qu'un microbe. Chargé de la même mission et doté des mêmes pouvoirs. L'individualisation a une raison d'être biologique essentielle. Nous sommes des individus parce que la vie le veut ainsi. Elle le veut parce que c'est là la solution qu'elle a choisie pour se perpétuer.

Chaque être humain est un cas particulier. Comment en serait-il autrement pour les malades? Il n'y a pas de maladie. Il n'y a que des malades. Je crois que quelqu'un l'a déjà dit avant moi dans les mêmes termes. Comment se fait-il qu'on ne l'ait pas écouté? Comment se fait-il qu'on s'obstine à étudier la machine humaine, à expliquer la mécanique du corps humain, à soigner des maladies?

La mécanique du corps humain n'est qu'un aspect du fonctionnement d'un tout, artificiellement et arbitrairement isolé. Ce fonctionnement, qui est la vie, comporte d'autres aspects où on retrouve aussi du chimique, de l'électrique, du magnétique, du cybernétique, et dix mille autres aspects; mais la vie, ce n'est pas ça.

Prenons l'aspect chimique de la vie. On peut en effet, sur papier, dans les formules, trouver des analogies.

On peut, si on veut, exprimer par des formules ce qui a l'air de se passer dans un processus biologique. Mais il y a une différence fondamentale, une différence essentielle entre la chimie de la vie et la chimie des laboratoires. C'est la même chimie

uniquement sur papier. C'est la même parce qu'on veut que ce soit la même. Parce qu'on le veut, envers et contre tout. Parce que, de tout le processus on ne retient que ce qui est exprimable en formules et qu'on ne tient aucun compte de l'essentiel. Or l'essentiel se trouve dans le projet, dans l'intention, dans la volonté qui le réalise.

Le Bios ne connaît pas nos formules. Il ne connaît pas la chimie des cornues et des alambics. Il n'a pas fait un doctorat en chimie pour produire directement, instantanément et en quantités exactement dosées des substances d'une complexité extrême. Des substances que nos chimistes, après des recherches inimaginables, voudraient synthétiser par des moyens invraisemblables et grâce à des installations hypersophistiquées.

Ils sont arrivés à synthétiser quelques substances simples. Cependant, le produit de synthèse, tout en correspondant exactement à la formule qui définit le produit naturel, n'est jamais qu'un ersatz. Il ne lui est jamais identique. Ensuite, il est évident qu'il y a moyen de faire de la chimie autrement qu'en laboratoire et sans passer par des formulations théoriques. Il y a moyen de faire de la chimie sans être chimiste, de la physique atomique sans être physicien, de la mécanique sans être ingénieur. Et tant d'autres choses: médecine, aéronautique, biologie, beaux-arts, puériculture, musique, architecture, navigation sous-marine, art floral, acrobatie, cybernétique, art des goûts et des parfums, inventions inclassables, imaginations inimaginables. Sans jamais avoir rien appris, rien étudié, rien exercé, rien préparé, rien calculé, rien planifié. En agissant directement. C'est ça la vie.

Entre la physique et la chimie des livres et des laboratoires et celles de la nature il y a une différence. C'est une différence de nature. Elle ne peut pas être plus essentielle. Le premier venu fait la différence. Il ne peut pas se tromper. Du premier coup d'œil il distingue ce qui est vivant de ce qui ne l'est pas. Ah oui, je parlais du premier Martien venu, car il semble que pour les Terriens que nous sommes, cette différence ne soit pas aussi évidente.

Mangeons un beefsteak-frites. Arrosons le tout d'un Coca-Cola. En quelques heures et à la température de 37° notre corps aura transformé ce mélange en plusieurs dizaines de milliers de substances diverses, qu'il aura distribuées partout. Ça deviendra du sang, du muscle, de l'os, de la cornée ou de la salive.

Nos scientifiques diront qu'il aura synthétisé de la tripiscose, de la rhinopodose, ou de la lipocreptine. Ils diront ça, car ce ne sont pas les faits qu'ils observent mais des théories qu'ils essaient d'appliquer. Certaines théories se vérifient dans les faits. Mais dix-mille autres théories peuvent se vérifier dans les mêmes faits. Le Martien, lui, ne connaît pas la science. Il regarde et il dit ce qu'il voit: à partir de la nourriture, le corps crée de la matière vivante. Il crée la vie.

Notre Martien a visité un laboratoire de chimie. On lui a montré fièrement comment on synthétise de la creptodextrine. Jamais, mais vraiment jamais, le mot "synthétiser" ne lui viendrait à l'esprit en voyant ce que devient le beefsteak-frites-Coca-Cola dans le corps humain. Il serait très étonné de voir nos savants exprimer par les mêmes formules les phénomènes de la vie et les synthétisations faites dans les laboratoires.

Je ne suis pas un Martien. Lui, il sourit, étonné. Moi je gueule. De toutes mes forces! L'erreur fatale est là. Je dis bien fatale car c'est cette attitude du dos tourné à la vie qui est à l'origine de tous les drames qu'engendrent les civilisations.

L'homme a déjà commis des erreurs monstrueuses à cause de cette erreur première. Celle qu'il est en train de commettre en remettant la vie même entre les mains de la science est probablement la dernière qu'il commettra. Demain nous serons tous bouffés par les atomes. Au nom du progrès.

Il ne sera pas dit qu'il ne s'est trouvé personne pour montrer du doigt les vrais coupables avant d'être atomisé, irradié et synthétisé.

Les scientifiques parachèvent scientifiquement ce qu'avaient commencé les magiciens, les prêtres, les chefs spirituels, les penseurs, les fils de dieu, les gourous, les savants de génie: abandonner la vie. Rejeter la vie en poursuivant des chimères, des paradis, le nirvana, la vérité, le progrès ou la vie éternelle. Les scientifiques vont jusqu'au bout. Ils ne font pas que rejeter la vie. Ils vont la détruire. Peut-être que c'est déjà fait.

La science tient en main la vie du monde civilisé. Aujourd'hui il faut passer la moitié de sa vie sur les bancs d'école pour apprendre à faire la même chose que ce que tous les vivants font le plus simplement du monde: naître, vivre et mourir.

Oui, je répète souvent la même chose. Oui, j'enfonce souvent le même clou. C'est que les règles du bon style, les phrases bien tournées, l'élégance de l'expression littéraire, moi je m'en fous. Si je cogne toujours sur le même clou, c'est que je tiens à

l'enfoncer. Je me suis mis à écrire à 60 ans. Il faut croire que je n'étais pas impatient de faire une carrière littéraire. Si j'écris, ce n'est pas pour plaire au public. Je cogne, j'écorche, je ridiculise. Les chasseurs, les scientifiques, les chefs d'états, les croyants, les athées, les chasseurs, les scientifiques, les prophètes, les généraux, les gourous, les riches, les pauvres, les chasseurs, les scientifiques, les fils de dieu, les astrologues, les propriétaires, et surtout les chasseurs et les scientifiques.

Seuls mes élèves sont épargnés. Pour eux j'ai toujours des mots affectueux et approbateurs. C'est normal, il n'y a qu'eux qui m'écoutent.

Mais pourquoi surtout les chasseurs et les scientifiques? Les chasseurs détruisent la vie par plaisir. Leur plaisir c'est de tuer. Ce sont des tueurs. Les scientifiques le sont aussi. Avec le plaisir en moins.

J'exagère? Pour satelliser des bombes atomiques, il a bien fallu recourir à des connaissances scientifiques du plus haut niveau, à la science que détiennent les cerveaux les plus brillants de l'humanité. Toute la science est concernée. Toute la science aura contribué à l'aboutissement final. Au point final de toute recherche. Et de toute vie. Il n'y a pas de science sans scientifiques. La vie sera détruite scientifiquement. Qui sont les assassins?

La vie humaine est la valeur suprême. Il faut être chef d'état ou général pour l'oublier. Et encore, il ne l'oublie pas lorsqu'il s'agit de la vie des autres. Il faut être un vrai grand savant pour ne pas en tenir compte. Si donc la vie humaine se trouve en tête de toutes les valeurs, les normes du bien et du mal s'imposent d'elles-mêmes. Ce qui favorise la vie est

le bien. Ce qui agit dans le sens contraire est le mal. Le but normal de toute activité humaine ne peut être que le bien. Sinon ce but est anormal.

Le bien suprême étant la vie (nous parlons de la vie tout court, de celle qui n'a pas besoin d'adjectif) l'activité normale de tout être humain c'est de s'occuper de sa propre vie. Sans adjectifs. La vie sociale, scientifique, artistique, future, affective, sentimentale, politique, familiale, scolaire, n'ont de sens que dans la mesure où elles favorisent la vie tout court. C'est la même chose pour toutes les activités humaines. Un sens unique. Un seul but normal. Favoriser la vie.

C'est tout simplement incroyable qu'il soit nécessaire de le démontrer et de le dire. Ce qui est encore mille fois plus incroyable, ce qui est stupéfiant, c'est de ne pas le faire. Pourtant, nous en sommes là. Nous détruisons la vie. Notre vie. Chacun la sienne, et en même temps celle des autres. Et avec notre vie, celle de toutes les espèces, animales et végétales. Est-ce bien ça le progrès? Et est-ce bien vrai qu'on ne peut pas l'arrêter?

Je ne sais rien, je ne propose aucune solution. Je me borne à dire ce que chacun sait. L'humanité est malade. Sa maladie, c'est sa civilisation. Cette civilisation fondée aujourd'hui sur la science à un tel point que tout en dépend. Or la science est mal orientée. Elle tourne le dos à la vie, elle l'ignore et la détruit. Scientifiquement. Réorienter la recherche scientifique. Rejeter toutes les normes, tous les critères qui nous ont conduit à l'impasse où nous sommes. Adopter les seuls critères valables définitivement. Les seules normes universelles. Celles de la vie.

Étudier la vie, non pas dans ce qu'elle a de quantifiable, non pas dans les mécanismes qu'elle utilise pour se défendre ou pour se propager. Mais dans les manifestations de la volonté qui les crée, de la force qui les fait fonctionner. Interroger la nature. C'est elle qui détient le secret de la vie. Se conformer à sa volonté. Vouloir ce qu'elle veut. La vie. La vie tout court.

Oui, mais la vie doit avoir un sens. Il faut bien qu'il y ait une raison à notre existence sur Terre! Vous voulez connaître le sens de la vie? Demandez ça aux enfants. Arrêtez un gosse en train de jouer et posez-lui la question: "dis-donc, petit, quel est le sens de la vie?" Il éclatera de rire, s'enfuira pour rejoindre ses petits copains et vous le verrez leur parler de vous en vrillant son index pointé sur sa tempe.

* * *

L'Homo Sapiens Blablablans est un législateur. Il légifère. Nous avons vu comment il emprisonne l'homme dans un système qu'on appelle la civilisation, où le moindre détail de son comportement est soumis à des lois. On ne peut même pas bâiller sans devoir mettre la main devant la bouche. Le modèle d'homme voulu par la civilisation est défini dans les moindres détails.

Mais le législateur veut imposer des lois à tout l'univers. A la matière, au cosmos, aussi bien qu'à tout ce qui vit. Pour ce faire, il isole certains aspects de la réalité qu'il est possible de soumettre à des lois, et refoule tout le reste dans l'inexistant, dans

l'impossible ou tout au moins dans l'accessoire. Nous avons traité en long et en large tous ces sujets dans le livre sur la connaissance. Nous n'y reviendrons pas.

Nous allons, cependant, essayer de comprendre le comportement du législateur face aux problèmes de la vie et de la santé. Depuis toujours, et contre toute évidence, il persiste à vouloir soumettre aux mêmes lois le monde inanimé et le règne vivant. Depuis Apollon conduisant son char dans le ciel jusqu'à la physique quantique avec ses particules, la tendance a toujours été la même: soumettre tout l'univers aux mêmes lois.

Depuis l'avènement de la science (tout récent, on l'oublie trop facilement) la vie est soumise aux lois de la physique et de la chimie. Le corps humain est une machine qui a ses mécanismes et la vie qui s'y déroule est un processus chimique. "Mais qu'est ce que tu veux que ce soit d'autre?" s'est exclamé un jour un ami médecin, professeur à l'université, lors d'une discussion. Parce que je discutais à cette époque-là. Je croyais sincèrement, dans ma candeur naïve, qu'il suffisait de dire des choses pour être compris, qu'il suffisait de montrer pour être suivi. Je ne discute plus. Je dis et je montre quand même. On ne sait jamais. Je n'y crois pas trop.

Je dis les choses à ma façon. Mon langage est bien loin d'être académique. Mes arguments sont tout, sauf scientifiques. La vérité doit-elle nécessairement être scientifique? La science passe-t-elle nécessairement par l'université? N'y a-t-il pas d'autres sentiers que battus?

Pourquoi veut-on encore de nos jours, et à tout prix, enfoncer l'homme dans des cadres confectionnés par la science alors que même la matière la plus

élémentaire refuse d'y entrer? Quand est-ce que nous comprendrons que nous faisons fausse route? Que pour nous soigner nous avons déjà tout ce qu'il faut. Que c'est la nature qui nous l'a donné. Que c'est un don. Que nous avons en nous-mêmes le don de guérir. Que c'est vers ce don qu'il faut se tourner, l'exhumer, le ranimer, le réveiller, l'épanouir, l'étudier. En faire l'objet de la recherche scientifique la plus minutieuse. La plus acharnée.

La solution est là. Avec les moyens dont nous disposons aujourd'hui elle est à notre portée. Qu'attendons-nous? Qu'attendez-vous, médecins?

Jeunes médecins de tous les pays, unissez-vous! Oh, attention! pas comme les prolétaires de Marx pour imposer au monde une nouvelle dictature! (tiens tiens, ça aussi on n'en parle plus; pourtant la dictature du prolétariat est un des éléments de base du marxisme!) Mais pour faire pour la première fois une recherche scientifique qui en vaut la peine.

Comment faire? Comment s'y prendre? Je n'en sais rien, je ne suis pas un scientifique. Je pense seulement que des cerveaux qui ont été capables de fabriquer la bombe atomique devraient être capables aussi de faire une autre recherche. Je sais, je sais. Ce ne sont pas les médecins qui ont inventé la bombe atomique. Cependant, la première chose qu'on enseigne aux futurs médecins c'est la chimie et la physique. Les examens sont impitoyables et on élimine à tour de bras. Il est indispensable, n'est-ce pas, que les médecins soient bien imprégnés de l'idée que le corps humain est une machine et qu'il fonctionne grâce à des mécanismes.

Je crois qu'il faut réorienter la recherche en médecine. Prenons une maladie qui défie les médecins depuis

des siècles: la grippe. Ce n'est pas la peine d'étudier la maladie et d'examiner les malades pour trouver une méthode antigrippale. Elle est là devant vous la méthode. Efficace. Facile. Naturelle.

Il des gens qui n'ont jamais la grippe. Ce sont eux qu'il faut étudier. C'est leur corps qui connaît la seule vraie méthode antigrippale. Essayez de la découvrir et de la comprendre. Mais ne commettez pas l'erreur d'attribuer leur immunité à la présence dans leur corps de je ne sais quelle trilipogriptiline dextrogyre. De la synthétiser, puis de l'administrer à vos malades. Faites le contraire.

Cherchez la raison qui fait que certains corps produisent de la trilipogriptiline dextrogyre alors que d'autres corps ne la produisent pas. Essayez de comprendre la nature, n'essayez pas de la corriger. Il ne nous viendrait jamais à l'idée de rectifier le système solaire. Pourquoi croyez-vous que l'être vivant a besoin de vos retouches?

* * *

L'université nous a appris à feindre un certain esprit de probité intellectuelle. La seule formulation acceptable par cet esprit est celle qui consiste à s'entourer de précautions oratoires afin qu'aucune affirmation ne puisse être prise pour catégorique et définitive. Il faut dire: "Dans l'état actuel de nos connaissances, il semble(raît!) que... Il se pourrait bien que...". Toute autre formulation est considérée comme malhonnête.

Je ne m'entoure pas de précautions oratoires. Mon discours n'est pas délayé dans des formules où les conditionnels se disputent avec les subjonctifs. J'appelle un chat un chat. On me traite de tous les noms. C'est normal. Je n'ai que ce que je mérite. On se fait griffer quand on ne caresse pas dans le sens du poil.

J'ai consacré tout un livre au problème de la connaissance. Je ne vais pas y revenir. Ceci est mon troisième livre mais c'est en réalité le troisième chapitre du même livre que j'écris depuis un an. Je parle de mon expérience. De ce qui m'est arrivé personnellement. Non pas de ce que j'ai glané dans d'autres livres. J'agace? Je dérange? Je n'ose pas espérer que j'irrite et que je mets en colère.

Ma tante Aglaé était croyante et pratiquante. Elle allait à la messe le dimanche et elle mangeait du poisson le vendredi, comme le bon Dieu l'a prescrit. Le bon Dieu qui a créé et ordonné le monde, et qui continue à s'occuper du moindre détail de son existence. Chaque après-midi à 4 heures, elle allait chercher le journal pour mon oncle. Un soir à 6 heures, elle se rendit compte qu'elle avait oublié de le faire. Elle récita en toute vitesse une prière devant la statuette de la Sainte Vierge et implora Dieu pour qu'il fasse que les journaux ne soient pas tous vendus. Cinq minutes plus tard, elle revenait triomphante: "J'ai été exaucée Dieu m'a aidée".

Elle était toujours exaucée. Ses prières avaient un effet qui se vérifiait à chaque expérience. Si jamais ça ne marchait pas, la cause en était vite trouvée: elle avait mis trop de beurre sur la tartine du matin (péché de gourmandise) ou elle n'avait pas épousseté le crucifix (péché de paresse). Ce sont les seuls péchés

dont elle était capable, la sainte femme, et le fonctionnement de son univers n'était pas bien compliqué à comprendre.

C'était l'état actuel de ses connaissances à elle. C'est l'état actuel de la connaissance de 80% de l'humanité d'aujourd'hui et c'était l'état actuel des connaissances de l'université il y a très peu de temps encore. La foi dans la légalité objective, non projective, régissant le devenir du cosmos vient à peine de remplacer la foi dans la volonté divine réalisant un projet. Elle vient de faire son apparition dans les universités. Les hommes de science, dans leur majorité, font d'ailleurs cohabiter les deux croyances dans leurs esprits, et ça ne paraît pas les gêner outre mesure.

J'ai suffisamment parlé de la connaissance dans mon livre précédent. Je n'ajouterai que ceci: prendre la précaution de dire: "dans l'état actuel de nos connaissances" est malhonnête. Cela signifie que nous avons déjà un capital de connaissances sûres et définitives tout en n'étant pas complètes ni achevées. Rien n'est plus faux. Cela signifie aussi que nous avons l'espoir, sinon la certitude, que nos connaissances finiront pas couvrir tout l'univers. Rien n'est moins justifié.

Toutes les connaissances scientifiques sont basées sur des croyances et sur des conventions. Elles se vérifient dans l'expérience de la même manière que se vérifiaient les effets des prières de ma tante Aglaé.

Ah – Ah! Je crois que je vous ai vu sourire! J'en suis bien content, mais vous n'avez pas ri au bon endroit. Ce que je viens de dire n'est pas du tout une blague, mais la vérité de toutes les vérités scientifiques. Prenons un exemple très simple: on sait que l'eau se

transforme en glace quand il fait froid, et quand on la chauffe elle se met à bouillir à un moment donné.

Conformément aux croyances générales sur lesquelles est fondée la science (par ex. la même cause produit toujours les mêmes effets) on a décidé que l'eau gèlait toujours à la même température à laquelle on a donné la valeur "0" et qu'elle bouillait également toujours à la même température, à laquelle on a donné la valeur "100". On a créé ainsi une unité de mesure de la chaleur: le degré centigrade.

Tout était donc prêt pour énoncer une grande loi de la physique: l'eau bout à 100 . On s'aperçut bien vite que, en montagne, l'eau refusait de bouillir à 100, et qu'il en était de même au bord de la mer. Il y avait un péché quelque part. C'était le péché de paresse: en montagne la pression atmosphérique est différente et la loi de la gravitation voulant que l'attraction diminue avec le carré de la distance, n'est-ce pas... Bref, on a un peu modifié l'énoncé de la loi: L'eau bout à 100 au bord de la mer et sous une pression atmosphérique de ... etc...

On a un peu affiné les thermomètres, et on s'est aperçu que l'eau d'Evian ne bouillait pas à la même température que l'eau du robinet. Il y avait de nouveau un péché quelque part. C'était le péché de gourmandise cette fois-ci. En effet, la composition de l'eau n'est pas seulement H₂O. Il y a plein de trucs dissous dans l'eau, ce qui fait que la densité n'étant pas la même, n'est-ce pas... Bref, on remodifie l'énoncé de la loi: l'eau distillée ... etc...

On continue à perfectionner les thermomètres. On mesure les centièmes et les millièmes de degrés. Il y a toujours des péchés quelque part. En fait, on s'aperçoit que l'eau distillée n'est pas vraiment pure

et qu'en fonction de, n'est-ce pas... La science s'entête, elle veut de l'eau absolument pure pour graduer ses thermomètres. Elle veut du H₂O. Il s'avère impossible de le lui fournir. Tout ce qu'on a pu obtenir dans les laboratoires les mieux équipés c'est 3 millièmes de mm³ de H₂O pur pendant 2 millièmes de seconde (ou quelque chose comme ça). On a remis à plus tard la solution du problème: comment rattraper le temps de retard qu'ont les systèmes d'épuration sur les systèmes de détection d'impuretés. On a maintenu l'énoncé de la loi qu'on se garde bien de formuler sous la seule forme qui correspond à la vérité: l'eau ne bout jamais à 100°.

L'eau bout à 100° est une vérité scientifique des plus élémentaires. Même en y rajoutant toutes les restrictions et tous les amendements, cette loi ne se vérifie jamais dans la réalité. Il en va de même de toutes les vérités scientifiques et de toutes les lois. Ce sont des vues de l'esprit. Ce sont des conclusions de raisonnements ou les résultats de calculs savants. Si la matière la plus brute refuse de s'y soumettre vraiment, que reste-t-il pour la vie?

Lorsqu'il s'agit de l'action sur des objets ou sur la matière inanimée, les connaissances scientifiques sont à peu près suffisantes pour obtenir les résultats voulus. Il y a peu de temps encore, les gadgets dont nous encombraient les retombées de la recherche scientifique étaient anodins, parfois même utiles. Depuis la bombe atomique, on ne rigole plus.

Le législateur suprême, c'est la Nature. C'est le Bios. La seule loi immuable et universelle c'est la sienne. C'est la loi de la vie. Toutes les civilisations ont toujours enfreint les lois de la nature. C'étaient des délits mineurs. Le plus souvent des espiègleries. Dès

l'avènement de la science, les scientifiques ont commencé à commettre des délits plus graves. Depuis la bombe atomique, ils ont dépassé la limite du délit. Ils ont pénétré dans le domaine du crime. Ils persistent depuis plus de 40 ans. Ils récidivent. Ce sont aujourd'hui des criminels invétérés. Des récidivistes irrécupérables.

Devant le tribunal de la nature, ce sont les grands coupables. Mais pas les seuls. Il ne faut surtout pas croire que nous ne sommes que des victimes innocentes de ces vilains criminels. Nous sommes leurs complices. Nous sommes ce qu'il y a encore de plus odieux dans le milieu des malfaiteurs. Nous sommes des receleurs. Nous sommes les profiteurs des crimes des autres. C'est d'autant plus odieux que c'est du petit profit. Oui, c'est pour un piètre profit que nous tolérons et que nous encourageons le plus grand des crimes: l'atteinte à la vie.

Hitler et les Nazis étaient des adversaires concrets. Ils incarnaient le mal. Ce n'est pas le bien qui les a vaincus, mais un mal encore plus grand. A une armée on en a opposé une autre. A un pouvoir de destruction, on a opposé un pouvoir de destruction encore plus grand.

L'ennemi d'aujourd'hui est un état d'esprit. Il n'est pas incarné. Ce n'est ni un homme, ni un état, ni un régime. C'est l'état d'esprit dans lequel se développe toute notre civilisation qui mène fatalement à l'impasse dont Tchernoville n'est qu'un poteau indicateur. Seul un état d'esprit opposé et plus puissant peut vaincre l'ennemi. Cet état d'esprit n'est pas prêt de se former. On en est loin.

Nous sommes tous coupables devant le tribunal de la Nature. Pour nous, ce n'est qu'un tribunal imaginaire.

Mais, un jour, il y aura un tribunal bien réel qui nous jugera. Ce sera le tribunal de l'humanité future. Ce tribunal s'appelle l'histoire et les peines qu'il prononce: le blâme, le mépris et la honte. Les juges de ce tribunal futur auront un sourire indulgent pour Attila, pour l'Inquisition, pour la Gestapo et pour Hitler. D'autres noms les feront frémir d'horreur. Ce sont ceux des Einstein et des Oppenheimer de notre époque.



L'HOMME NOUVEAU

Acte Dernier

Je voudrais terminer ce livre sur un ton sérieux et grave. Je voudrais vous laisser un message, un appel.

Médecins, jeunes médecins, je vous appelle à embrasser la foi véritable. La seule, l'unique foi véritable. Je vous invite à en être les apôtres, les missionnaires.

Je vous invite à croire.

A Dieu? Mais non, nous avons dit de rester sérieux.

A la science? Non, pas à la science, c'est elle qui invente les bombes atomiques.

A l'homme? Oh non, c'est lui qui les fait exploser.

Je vous invite à croire à la vie. Seule la vie mérite qu'on y consacre sa vie. C'est une volonté, c'est une force qui ne fait que le bien. Mais elle est loin d'être toute puissante. Elle a besoin qu'on l'aide.

C'est afin que nous en soyons les auxiliaires efficaces, c'est afin de l'aider à se propager qu'elle nous a dotés de facultés supérieures à celles de tous les autres vivants. Ces facultés grâce auxquelles nous pourrions, si nous le voulions, accéder au privilège de la vie consciente. Au privilège de la vie heureuse.

Bruxelles, février 1987.

C'est ainsi que je voulais terminer mon livre, mais les premiers lecteurs de mon manuscrit m'ont fait la moue. Ils m'ont tous posé la même question, d'un air un peu déçu: "Et Sonia?"

Je vais donc satisfaire votre curiosité, et vous raconter l'histoire de Sonia. Il me faudra pour vous la lire descendre avec une lanterne à la main, loin dans les profondeurs de ma mémoire. Sonia n'en est jamais remontée de son propre gré. Depuis 43 ans (ou 44?). Elle n'est jamais venue, au moment où je m'endormais, me demander: "Et moi, Valodia, et moi, m'as-tu vraiment oubliée?"

Oui je t'ai oubliée, Sonia. Le capitaine avait raison. J'ai tout oublié. Il le fallait, sans quoi je n'aurais plus pu vivre. Pardonne-moi de ne pas t'avoir suivie. Mon combat pour l'homme nouveau n'était pas achevé. J'ai voulu lutter encore. Le combat n'est toujours pas achevé. Je continue la lutte.

Aujourd'hui, je combats l'obésité et la paresse. J'explique aux gens qu'ils sont malades parce qu'ils mangent trop et qu'ils ne font pas assez d'exercices. Et je fais le pitre.

J'en suis là, petite Sonia! C'est ça, aujourd'hui, mon combat pour l'homme nouveau.

"Salut camarade!"

Je recevais ces mots comme on reçoit un courant d'air frais après avoir longtemps étouffé, comme on reçoit un rayon de soleil après avoir longtemps grelotté de froid.

On avait frappé à la porte. J'ai ouvert. Je me suis trouvé devant un officier de l'Armée Rouge qui me disait en russe: "Salut camarade!" L'instant était solennel, j'étais ému. J'avais appris en cachette le russe. pendant les années de guerre. Jamais je n'avais échangé le moindre propos avec quelqu'un ni même prononcé un mot de russe à haute voix. Voilà qu'il m'était donné de dire mes premiers mots en russe à un officier de l'Armée Rouge. Et quels mots? Mes préférés. Ceux qui revenaient toujours lorsque je rêvais du jour où je verrais l'Armée Rouge: "Salut camarade!". Ma voix était triomphante.

Le capitaine m'informait qu'il allait occuper la maison avec 20 soldats jusqu'au lendemain. Les soldats pénétraient dans la maison, l'Armée Rouge pénétrait dans ma vie.

Je voyais enfin les soldats soviétiques! On ne peut pas appeler voir ce qui est passé devant nos yeux lorsque. avec Sonia, nous remontions le boulevard qui menait de la grande place à la banlieue où elle habitait avec sa mère. Nous étions encore sous l'enchantement de notre rencontre, nous étions encore portés par les ondes mystérieuses qui nous avaient fait nous retrouver. Nous avons parcouru le trajet de 6 kilomètres à pied sans rien voir. Ou alors c'est peut-être moi qui ne voyais pas ce que je ne voulais pas voir. Des femmes tondues qu'on menait en laisse comme des chiennes. Des hommes ou des femmes que des voisins battaient à mort car c'était l'occasion

de régler ses comptes. Des prisonniers allemands qu'on déshabillait et qu'on fusillait en caleçon, par grappes, liés les uns aux autres par des fils de fer. Je ne voyais rien. Je ne voyais que Sonia.

Nous sommes rentrés chez elle. La maison n'était constituée que d'une seule grande pièce. Une table et deux bancs. Deux paillasses. Quelques caisses et un poêle constituaient tout le mobilier. Sa mère était partie chercher sa sœur en province. Nous étions seuls. Je la prenais dans mes bras, je l'embrassais. Le plus beau rêve de ma jeunesse se réalisait.

On a frappé à la porte. Je suis allé ouvrir. L'autre rêve merveilleux devenait réalité: l'Armée Rouge rentrait dans ma vie.

* * *

J'étais assis à table à côté du capitaine. Les soldats s'étaient lavés, ils avaient nettoyé leurs vêtements et leurs armes. Ils s'étaient ensuite disposés par petits groupes au sol, et nous avons mangé avec eux leur pain et leur lard fumé. Nous avons aussi bu un peu de vodka que le sergent Gricha distribuait avec parcimonie sous le contrôle personnel du capitaine. Nous avons chanté, "Volga, Volga" tous ensemble. Il y a eut quelques larmes. Ils m'appelaient Valodia, mais ils ont vite compris combien j'étais sensible au mot camarade.

J'interrogeais le capitaine qui me racontait la vie en Union Soviétique pendant que les soldats fumaient et échangeaient quelques rares propos à voix basse pour

ne pas gêner le capitaine. Il me parlait de la société sans classes, de la liberté, de l'égalité. Il parlait lentement et articulait soigneusement afin que je puisse bien comprendre, afin que le message passe. Et le message passait. J'étais émerveillé. La société nouvelle se dessinait devant moi. La société faite par des hommes, mais faite pour les hommes. Pour tous les hommes. Et pour les femmes.

Dans notre pays, les femmes n'avaient pas le droit de vote. Ni aucun autre droit d'ailleurs. La loi leur imposait le devoir d'obéissance. "La femme doit suivre son mari et lui obéir". C'était écrit dans le code civil.

Le capitaine me parlait de la femme soviétique. Je traduais l'essentiel à Sonia qui passait son fil et son aiguille d'un groupe à l'autre et distribuait des sourires et les quelques mots de russes qu'elle connaissait.

L'homme et la femme soviétiques sont égaux en tout, m'expliquait le capitaine. Ils ont les mêmes droits et les mêmes obligations. Mais ça n'exclut pas l'amour. C'est un amour entre camarades de sexe opposé. Un amour dans le respect mutuel. L'homme respecte la femme, et la femme respecte l'homme. Entre l'homme et la femme soviétiques l'amour se passe dans le respect de la dignité humaine. Ils procréent et élèvent ensemble des futurs citoyens de la patrie soviétique, des hommes nouveaux, des hommes libres et fiers. Des hommes qui n'auront jamais connu la honte de l'exploitation de l'homme par l'homme.

"Camarade capitaine, excusez-moi de vous interrompre". Le sergent Gricha se tenait au garde-à-vous devant le capitaine. Il était beau, il avait fière allure.

C'était un homme libre qui n'avait pas eu peur d'interrompre son supérieur. Au garde-à-vous, avec respect, mais aussi avec la certitude qu'il sera respecté à son tour. Je l'admirais. Je débordais d'amour pour l'homme nouveau dont Gricha était l'exemple même.

"Qu'y a-t-il, Gricha?" demanda le capitaine.

"Mon capitaine, les soldats s'impatientent, répondit Gricha. N'y a-t-il pas moyen d'abréger le cours théorique?"

"C'est accordé!" répondit le capitaine en riant.

"Mon capitaine, poursuivit Gricha dans le silence général qui s'était fait soudain, est-ce que vous nous accordez la permission de commencer?"

"Allez-y les gars"

Vingt cris de joie accueillirent la réponse du capitaine. Je tournais la tête en souriant étonné vers l'un des hommes qui m'avait saisi fermement les bras, lorsque j'entendis les cris de Sonia que les soldats emportaient vers la paillasse.

Il aurait fallu plus de deux soldats pour me retenir. Je les envoyais au sol l'un après l'autre. Je bondis sur la table et plongeai dans la masse de corps. De corps humains qui s'étaient agglutinés au-dessus de Sonia.

Il m'ont vite maîtrisé. A six, ils m'ont plaqué au sol et maintenu pendant que, dans ma rage impuissante, je hurlais et cognais de toute mes forces ma tête contre le plancher. Un soldat m'a enfoncé de tout son poids son genou contre le sternum en m'empêchant de respirer et de crier. Le capitaine accroupi m'a immobilisé la tête en criant: "Valodia, mais ce n'est qu'une conlasse! Dans quel état tu te mets pour une conlasse! Nous sommes tes camarades Valodia! Tu ne vas pas te fâcher avec tes camarades à cause d'une conlasse!"

Le tumulte s'était calmé. J'entendais Sonia pleurer comme une enfant. Je vis les bottes de Gricha qui se mettait au garde-à-vous devant le capitaine. Il avait le torse nu. Il remontait à deux mains ses pantalons pour cacher une bite énorme.

"Camarade capitaine, la fille est vierge. A vous le plaisir d'être le premier!" Le capitaine exécuta un bond prodigieux de danseur de kasatchok en poussant un cri aigu. Il se déboutonnait déjà en retombant sur ses pieds. Il y a eu ensuite le cri strident de Sonia. Puis les soldats ont scandé au rythme des pénétrations du capitaine, de plus en plus vite et fort, pour accueillir l'orgasme avec des ovations.

Ils m'ont bourré de coups. Ils m'ont ligoté les bras et les jambes avec des ceinturons. Ils m'ont abreuvé de force avec de la Vodka. Je me débattais toujours. Finalement, ils m'ont donné un coup de crosse sur la tête. Un n'a pas suffi. Au deuxième j'ai perdu connaissance.

Il faisait jour quand je suis revenu à moi. Ils m'enlevaient les ceinturons. Les soldats étaient prêts pour le départ. Gricha était au garde-à-vous devant le capitaine:

"Camarade capitaine, faut-il fusiller Valodia?"

"Non ce n'est pas nécessaire"

"Camarade capitaine, êtes-vous sûr qu'il ne parlera pas?"

"Non il ne parlera pas. Il boira et il oubliera. Laissez-lui de la Vodka et de l'argent pour qu'il puisse continuer à boire"

Ils sont partis, nous étions de nouveau seuls. Je ne pouvais pas faire le moindre mouvement. Mon corps ne m'obéissait pas. Je voyais le genou blanc de Sonia poindre hors de la paillasse. J'étais incapable de

l'appeler. Je ne pensais à rien. Je regardais son genou. Sonia. Le genou de Sonia. C'était tout.

Il m'a fallu longtemps pour retrouver l'usage de mes membres. J'ai finalement pu ramper à quatre pattes jusqu'à la paille.

Sonia était nue, couchée sur le dos. Elle était ouverte. Ses yeux étaient ouverts. Sa mâchoire inférieure tombait dans un bâillement démesuré. Son corps était couvert de morsures sanglantes. De morsures humaines. Ses deux tétons étaient arrachés. Ses jambes étaient pliées et écartées, dans la position où l'avait laissée le dernier qui l'avait pénétrée. Sonia était morte. J'ai voulu refermer ses jambes. Je l'ai prise par les genoux et je l'ai bougée. Alors avec un bruit d'éruclation profonde, son sexe a vomi une rivière de sperme et de sang. Humain... humain... humain... humain...

Du même auteur:

La Voie du Tai ji quan,
La Biosophie – Essai sur les fondements de la
connaissance,
L'Explorateur du monde intérieur,
Les Arts Martiaux et le Tai Chi de la Voie Intérieure.
(Entretiens avec V. Stevanovitch)
La Gnosée
Le Penseur Redressé
Le Chi Voie de la Vie – Tome I L'approche.

A paraître:
Le Chi Voie de la Vie – Tome II La pratique
– Tome III La Voie
Le Xy et la transmission véritable.

Éditeur responsable: V. Stevanovitch
3, rue des Tourterelles, 5198 Mare-dret-Anhée,
Belgique.

Tous droits réservés; reproduction, traduction ou adaptation interdites
sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN; 2-87199-002-6

Dépôt légal: 1987

Copyright Stevanovitch, éditeur

Amusant!

Un grand médecin s'est donné la peine de lire le manuscrit. Le seul commentaire qu'il en a fait en le rendant, c'était: "Amusant".

Le monde n'a pas changé, petite Sonia. Les hommes que tu as connu et ceux d'aujourd'hui, ce sont les mêmes. Un rien les amuse.

Eh bien soit! Que mon livre soit une comédie de bas niveau. Qu'il aille rejoindre les rognures littéraires de la production boulevardière. Ça ne fait rien. Le naufragé qui lance une bouteille à la mer avec son appel au secours sait bien que son message n'a aucune chance d'aboutir.

J'appelle: "A l'Homme" de toute mes forces. Je n'arrive qu'à amuser quelques instants. Ça ne fait rien. "Amusant!" c'est quand même plus que "Bof!".

COLLECTION BOUTEILLE A LA MER